This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1

~~32. k. 11.~~
~~157. 9. 80~~
34 f 2

LA

SAINT-BARTHÉLEMY

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-8°.

ABÉLARD, drame philosophique..... 1 vol.

POLITIQUE LIBÉRALE, ou Fragments pour servir à la défense de la Révolution française..... 1 —

4554-78. — CORBEIL. Typ. et stér. de CRÉTÉ.

CHARLES DE RÉMUSAT

LA

SAINT-BARTHÉLEMY

DRAME INÉDIT

PUBLIÉ PAR

PAUL DE RÉMUSAT

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878
Droits de reproduction et de traduction réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 - OCT. 1942
OF OXFORD

PRÉFACE

Le drame de la *Saint-Barthélemy* est fort différent du drame d'*Abélard*[1] dont le succès a été si universel. L'un s'éloigne de l'autre de toute la distance qui sépare la philosophie de la politique. Les passions et les sentiments qui sont ici exprimés n'ont rien de romanesque, et l'on n'y trouve point de scènes d'amour. Ce grand intérêt, ce sublime ressort dramatique est absent, et les cœurs des personnages ne sont agités que par des ardeurs d'ambition ou de guerre. Le trouble de l'esprit ou de l'âme, les inquiétudes de la pensée font place à l'action, et à quelle action? celle que les écrivains les plus modérés en leurs jugements ont pu appeler *une sanglante tragédie!* L'auteur même paraît avoir pris soin de conserver à cette tragédie toute son unité : il n'y a point ajouté d'épisodes et n'a pas cherché à en augmenter l'effet par la

1. *Abélard*, drame en cinq actes par Charles de Rémusat, publié par Paul de Rémusat, son fils, in-8, 3e édition, Paris, Calmann vy, 1877.

peinture du mouvement des rues et des impressions du peuple, au moment où se décidait le sort du royaume et de la religion. Toutes les scènes se passent dans le palais de Charles IX ou dans le cabinet de Coligny. Les seuls personnages de la pièce sont ceux qui ont joué un rôle considérable comme meurtriers ou comme victimes dans cette criminelle entreprise. Le principal but de l'ouvrage paraît donc être de reproduire le monde politique de ce temps-là, de montrer comment les événements se préparent, comment l'imprévu s'accorde avec les desseins prémédités, et les passions avec les croyances. L'étude des mœurs, des opinions, des caractères, la recherche du secret des événements tiennent plus de place que les combinaisons théâtrales. Un tel drame n'est-il fait cependant que pour intéresser les politiques et ceux qui ont vu de près les affaires? On en jugera.

Il m'est impossible de fixer avec une précision parfaite l'époque où cette œuvre a été écrite par mon père, et les raisons qui l'ont déterminé à traiter ce sujet. Le seul manuscrit qu'il en ait laissé, et qui est le brouillon même et le premier jet ne porte aucune date. Il en parlait comme d'une œuvre très-ancienne, non la première pourtant où il eût tenté de réaliser les principes de l'art moderne et de la tragédie romantique, mais celle à laquelle, avant d'avoir fait *Abélard*, il attachait la plus sérieuse importance. Il est probable que la plus grande partie tout au moins

a été écrite à la fin de 1827 ou dans les premiers mois de 1828. Quelques-unes des *Scènes historiques* de M. Vitet, la *Chronique du temps de Charles IX*, par M. Mérimée, lui étaient connues. M. Alexandre Dumas ne devait donner que l'année suivante *Henri III et sa cour*, mais on voit que le funeste règne des Valois sortait déjà du domaine de l'histoire et commençait à défrayer l'imagination des novateurs.

Le grand usage qui a été fait par les écrivains de toute sorte des personnages de ce temps rend inutiles les explications et les notes. Le nom du plus obscur d'entre eux éveille chez le lecteur le moins attentif une image, sinon toujours fidèle, au moins très-vivante. Les découvertes historiques depuis cinquante ans n'ont d'ailleurs point modifié l'opinion que l'on pouvait concevoir des causes de la Saint-Barthélemy. Il suffit donc, pour que le drame soit parfaitement compris, d'exposer en quelques mots la situation des partis au moment où l'action commence, c'est-à-dire au mois d'août 1572.

On sait que deux ans auparavant, en 1570, une paix désirable à la fois pour les catholiques et pour les protestants avait été conclue à l'avantage de la réforme, c'est ce qu'on a appelé l'édit de pacification de Saint-Germain. Le roi, marié depuis peu, fit son entrée à Paris au commencement de l'année 1571. Il continuait à paraître favorable aux réformés, et il accorda plusieurs grâces à l'amiral de Coligny. Le comte Ludovic

de Nassau, frère du prince d'Orange, qui avait contribué à la paix, vint à la cour ; il désirait obtenir que la France se déclarât pour les Flamands soulevés contre le roi d'Espagne. Ces négociations se prolongèrent, et le roi vit l'amiral à Blois. Ce dernier revint ensuite à Paris pour la première fois depuis la paix, et il y resta jusqu'en janvier 1572. En même temps de nouvelles satisfactions étaient accordées au parti de la religion : la guerre de Flandres était projetée, le commandement en était promis à l'amiral, et le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur du roi, était décidé. La reine de Navarre, Jeanne d'Albret, rejoignit la cour à Blois pour presser cette union, et la suivit à Paris pour y assister. Elle mourut au Louvre le 9 juin, non sans soupçon de poison. Cependant les préparatifs de la guerre et du mariage n'en continuaient pas moins. L'amiral de Coligny quitta Châtillon et revint à Paris où il parut jouir d'un grand crédit près du roi. La plupart des chefs de son parti se réunirent autour de lui, soit pour assister aux noces, soit pour ne pas quitter leur général à la veille d'une guerre. Plusieurs sans doute joignaient à ces motifs quelque vague inquiétude sur les projets de la cour ou du duc de Guise. On faisait d'ailleurs partir des troupes pour la Flandre sans que la guerre fût officiellement déclarée, et l'on annonçait le départ prochain de l'amiral. Le dimanche 17 août se firent les fiançailles du roi de Navarre et de la princesse Mar-

guerite. Le lendemain, lundi, le mariage était célébré, et le jour suivant était consacré aux fêtes et aux divertissements. La première scène du drame qu'on va lire se passe dans la matinée du mercredi 20 août.

PAUL DE RÉMUSAT.

LA

SAINT-BARTHÉLEMY

DRAME HISTORIQUE

EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

CATHOLIQUES

CHARLES IX, roi de France.
CATHERINE DE MÉDICIS, sa mère.
MONSIEUR, duc d'Anjou, son frère.
CLAUDE DE VALOIS, duchesse de Lorraine } ses sœurs.
MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre }
Le cardinal DE BOURBON.
FRANÇOIS DE BOURBON, duc de Montpensier.
HENRI, duc de Guise.
La duchesse DE NEMOURS, sa mère.
CLAUDE DE LORRAINE, duc d'Aumale, son oncle.
CHARLES DE LORRAINE, marquis d'Elbœuf, son cousin.
LOUIS DE GONZAGUE, duc de Nevers.
ARTHUR DE COSSÉ, maréchal de Cossé.
GASPARD DE SAULX, maréchal de Tavannes.
HENRI DE MONTMORENCY, maréchal de Damville.
CHARLES DE MONTMORENCY, seigneur de Méru } ses frères.
GUILLAUME DE MONTMORENCY, seigneur de Thoré }
ALBERT DE GONDI, comte de Retz, conseiller du Roi en son conseil privé.
RENÉ DE BIRAGUE, garde des sceaux.
SIMON DE FIZES, baron de Sauves, secrétaire d'État.
GASPARD DE LA CHATRE, seigneur de Nançay, capitaine des gardes.
NICOLAS D'ANGENNES, seigneur de Rambouillet, maréchal des logis du roi.
ALEXANDRE DE COSSEINS, maistre de camp du régiment du Roi.
FRANÇOIS DE LOUVIERS, sieur de Maurevel, gentilhomme.
JEAN HENNUYER, évêque de Lisieux.
Le président CHARRON, prévôt des marchands.

CLAUDE MARCEL, son prédécesseur.
MÁZILLE, premier médecin du roi.
FIORELLA, femme de chambre de la reine.

PROTESTANTS

HENRI, roi de Navarre.
GASPARD DE COLIGNY, seigneur de Châtillon, amiral de France.
Le comte LUDOVIC DE NASSAU, frère du prince d'Orange.
FRANÇOIS, comte de LA ROCHEFOUCAULD, prince de Marsillac.
JEAN DE ROHAN, seigneur de Fontenay.
FRANÇOIS DE BÉTHUNE, baron de Rosny.
JEAN DE LA FERRIÈRE, vidame de Chartres.
GABRIEL DE LORGES, comte de Montgommery.
HECTOR DE PARDAILLAN-GONDRIN.
JACQUES DE SÉGUR.
FRANÇOIS DE LANOUE.
CHARLES DE TÉLIGNY, neveu et gendre de Coligny.
ARMAND DE CLERMONT, baron de Pilles.
ANTOINE DE MARAFIN, sieur de Guerchy.
MONTFERRAND, baron de Langoyran.
ANTOINE DE BAYANCOURT, sieur de Bouchavannes.
Le sieur de CORNATON.
JEAN DE MERGEY, gentilhomme attaché au comte de La Rochefoucauld.
MERLIN, TEXTOR } Ministres de la parole de Dieu.
AMBROISE PARÉ, premier chirurgien du roi.
SIMON RIONDOT, maître cordonnier.
Un aide-chirurgien.

Gentilshommes du roi.
Pages du roi.
Pages de la reine.
Gentilshommes et serviteurs de l'amiral.
Hommes d'armes.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Mercredi 20 août 1572.

A PARIS, CHEZ L'AMIRAL DE COLIGNY.

La scène est dans le cabinet de l'amiral de Coligny. Ce cabinet est vaste et meublé d'une manière antique.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIGNY, LUDOVIC DE NASSAU, LANOUE.

Coligny est assis dans un grand fauteuil, devant une table sur laquelle sont étendus des plans et des cartes qu'il regarde souvent.

Le comte Ludovic de Nassau est assis à sa droite, et occupé de même.

François de Lanoue est debout à sa gauche, appuyé sur le fauteuil de l'amiral; il est, ainsi que Nassau, en habit de voyage, avec des bottes et des éperons.

COLIGNY, à Nassau.

Ainsi, vous répondez d'avoir pris vos deux villes avant qu'il soit un mois?

NASSAU.

Sans difficulté, Mons et Valenciennes.

COLIGNY.

Tenez parole, et puis comptez sur nous.

NASSAU.

Vous pouvez faire partir vos gens d'armes. Je gagerais que le prince d'Orange est déjà maître de Mons.

COLIGNY.

Je suis tout prêt pour mon compte ; mais le roi ou son conseil ne vont pas si vite. Deux places sur la frontière, disent-ils ; tant que vous ou les vôtres ne les tiendrez pas, point d'hommes et point d'argent. Mais qu'ai-je dit là ? N'emmenez-vous pas en Flandre mon brave compagnon ? Vous donnant M. de Lanoue, je pense vous donner une armée.

Il se tourne vers Lanoue.

LANOUE.

Grand merci, mon cher seigneur. Mais quelques milliers d'arquebuses et deux douzaines de coulevrines ne nous feraient pas de mal ; la besogne est forte, et M. le duc d'Albe est un rude ennemi.

NASSAU.

Monsieur de Lanoue, vous verrez nos Flamands ! L'incendie qui brûle aux Pays-Bas n'est point feu de paille qui s'évapore en fumée. Nous ne faisons point, nous autres, la guerre ni la paix à la légère. Allez, monsieur de Lanoue, c'est grande joie pour nous que de vous recevoir dans nos rangs, mais vous verrez que nous méritons l'honneur de votre secours.

LANOUE.

Tant mieux, Monsieur ; et pourtant je ferai tout comme si je vous étais de quelque service.

NASSAU.

Aussi l'êtes-vous, Monsieur, et en vous conduisant à mon frère, il me semble lui amener la victoire.

COLIGNY.

Bien, bien..... ne nous écartons pas ; voilà donc qui

est entendu. Une fois entrés dans Mons et..... Comment appelez-vous l'autre ?

NASSAU.

Valenciennes.

COLIGNY.

Dans Valenciennes, soit, vous aurez de nos nouvelles. Les ordres sont donnés. Genlis est en Picardie, occupé à réunir du monde ; Strozzi prépare un armement à la Rochelle ; au signal convenu, vous me verrez sur la frontière avec mon armée : maintes fois nous l'avons réglé ainsi avec le roi. Que voulez-vous ? J'aurais pu sans tarder mettre à votre disposition toutes les forces du parti, mais où était la prudence de nous dégarnir ainsi ? Et puis que Gaspard de Coligny vienne en aide à Guillaume de Nassau, que les réformés de France tendent la main à ceux des Pays-Bas, la belle merveille ! Ce sont larrons qui s'entendent en foire, aurait dit la cour de Madrid : au lieu qu'en patientant un peu, en attendant le roi, nous cessons d'être ni factieux, ni suspects ; et c'est au nom du roi que nous marchons en Hainaut. Pour lors, monsieur de Nassau, soyez tranquille, nous vous rendrons ce que vous nous avez prêté dans l'occasion. Vous verrez comme nous payons nos dettes.

NASSAU.

Je le sais d'avance, monsieur l'amiral. Mais, voyez-vous, ne tardez pas ; il faut se presser aux affaires de cette sorte... Les temps peuvent changer... Enfin, ne tardez pas. Quant au roi, secret ou patent, son secours ne vous est-il pas assuré ? Que faut-il de plus ?

COLIGNY.

Et le nom du roi, mon cher seigneur, le nom du roi!... Vos Flamands ne pensent pas à cela. Ah! si nous avions eu le nom du roi à Montcontour!... n'est-pas, Lanoue?

LANOUE.

Certes!... je me sens le cœur réjoui d'avoir enfin à tirer l'épée pour ma religion et mon roi tout ensemble. La guerre civile nous est rude, monsieur de Nassau, à nous pauvres gentilshommes qui ne sommes nés ni rois ni princes, il nous coûte d'en venir à de telles extrémités avec notre pays et notre maître. Non que je prétende qu'on doive se laisser molester, entendez-vous? J'aimerais mieux ne voir le roi de ma vie que de vivre dans la servitude.

COLIGNY.

Et remarquez, comte Ludovic, qu'un secours secret peut toujours être désavoué. Or cette cour-ci est le pays des désaveux, la reine mère est coutumière de ces tours. Au contraire, si le roi s'engage publiquement, s'il remet son armée à son amiral, voilà le gant jeté, et la France a rompu avec l'Espagne.

NASSAU.

J'entends, et ici, en France, j'entre assez dans votre sens; mais, passé la frontière, c'est tout autre chose. Ah! monsieur l'amiral, que ne pouvez-vous partir avec moi, et sans attendre la permission de personne, venir en Flandre vous joindre à mon frère avec toute la fleur du parti! Si nous pouvions entre nous en finir de ce duc d'Albe et affranchir une fois les Pays-Bas, c'est le

roi de France qui compterait avec vous. Plus de ces guerres douteuses, de ces négociations ambiguës qui se terminent par des lettres de grâce et d'abolition, garanties par quelques méchantes places fortes. Non, mais des droits écrits et positifs, nos synodes institués, la vraie foi en honneur du Zuyderzée... aux Pyrénées, les consciences libres, la noblesse gouvernée par elle-même, les communes par leurs élus, et toutes les provinces unies sous un chef de leur choix. Et que faudrait-il pour tout cela? Peut-être seulement dire adieu à votre charge d'amiral, tourner le dos à vos Valois, et vous faire bon protestant avant toutes choses. Notre foi et notre cause, amiral, n'est-ce pas là notre vraie patrie?

LANOUE.

J'admire votre éloquence, Monsieur, mais je pense que vous voulez rire. Si c'est pour ces belles choses-là que vous m'emmenez en Hainaut, cherchez ailleurs qui vous aide, je vous en avertis.

COLIGNY.

Vous l'entendez; c'est le brave des braves qui vous parle, jugez des autres et ne me demandez rien de plus.

NASSAU.

Pardon... je sais... je connais votre pays. Mais, que voulez-vous ? la patience échappe quelquefois; on se lasse de vous voir toujours en péril, et quand l'inquiétude me prend, je me sens prêt à rompre les conventions que j'ai moi-même négociées.

LANOUE.

Comment, l'inquiétude ?...

COLIGNY.

Oui, je sais qu'on voudrait m'empêcher de dormir en repos. On prend trop de souci, Monsieur, je sais ce que je fais, et n'ai pas jusqu'à ce jour passé pour un étourdi.

NASSAU.

Je voulais dire seulement...

COLIGNY, l'interrompant.

Revenons à nos affaires, s'il vous plaît. — Vous serez en route avant deux heures?

LANOUE.

Nos équipages viennent nous prendre à votre porte.

NASSAU.

Un quart avant dix heures. — Ils devraient être arrivés.

COLIGNY.

Et vous serez en Hainaut ?

LANOUE.

Mais je voudrais coucher ce soir à Senlis ; en bien allant, nous pouvons être sur les marches du Hainaut le sixième jour.

COLIGNY.

Bien. — N'oubliez pas en passant de vous entendre avec Genlis. Vous devez le trouver entre Roye et Péronne. Tenez-moi exactement avisé de tout... Ah ! ayez soin sur la route de reconnaître si les communications sont assurées ; vous rétablirez le service là où il manque. Vous savez, d'après le procédé ordinaire,

par le moyen des paysans de la religion, sans préjudice des courriers à cheval. Pour tout cela, mon cher Lanoue, il faut de l'argent. Tenez, voilà toujours les trois mille écus d'or que je vous ai promis. (Il lui montre un sac sur la table.) Je viens de les toucher sur les bénéfices échus de feu mon frère, le cardinal. (En riant.) Il est bien juste que l'argent de notre sainte mère l'Église retourne aux ouvriers de la vigne du Seigneur.

LANOUE.

Je vous en rendrai bon compte, à l'Église et à vous.

Il détache de sa ceinture une bourse de cuir et y verse l'argent.

NASSAU.

Vous n'avez pas besoin de ce plan, n'est-ce pas? Je vous laisse le double. (Il prend sur la table une carte et la plie.) Je vous y ai marqué exprès les deux places, Valenciennes et Mons; vous voyez, il n'y a pas quatre lieues de distance.

COLIGNY, regardant.

Puissions-nous bientôt apprendre que toutes deux sont à vous; ce sera mon tour alors. — Je vous porte envie, Lanoue; voulez-vous me prendre pour écuyer?

LANOUE.

Nenni, nenni, je n'aime point à commander à plus fort que moi. Patience, mon capitaine, nous marchons devant pour vous faire les logements... mais j'entends le pas des chevaux.

Il va regarder à la fenêtre.

Oui, ma foi, ce sont eux; et mon petit Moreau blanchit son frein d'écume, comme s'il entendait déjà la canonnade.

NASSAU.

Que n'en sommes-nous là! — Tenez, monsieur l'amiral, je vous croirais plus en sûreté sous le feu des Espagnols qu'ici, en votre hôtel, et à quatre pas du Louvre.

COLIGNY, assez vivement.

Encore?

LANOUE.

Mais, monsieur l'amiral, que craint donc monsieur le comte? Vous en danger? Nous vous laisserions en danger derrière nous? Je ne voudrais au moins pas emporter avec moi pareil souci; cela me gâterait mon voyage; je ne pourrais me battre tranquillement.

COLIGNY.

C'est qu'il y a, mon cher Lanoue, des gens soupçonneux qui ont peur de leurs rêves...

LANOUE.

Comment cela?

COLIGNY.

Oui, des gens, amateurs de trouble, que la paix importune, et qui ne peuvent souffrir de se voir à Paris, en bonne grâce avec le roi et en bon accord avec tout le monde.

NASSAU.

Non, pas moi, vous devez le savoir. Le premier je suis venu à Paris pour traiter, je vous ai le premier engagés à vous y rendre pour faire décider la guerre contre l'Espagne. J'ai vu maintes fois et le roi, et son conseil, et la reine mère; j'ai entendu leurs protestations, leurs promesses; je sais quels intérêts nous

en répondent; et nonobstant, je ne puis prendre en tout cela une entière assurance. Les soupçons de tous nos amis me gagnent. Tenez, Montgommery m'en parlait encore hier.....

COLIGNY.

Montgommery, quelle tête! Parce qu'il a tué un roi une fois dans sa vie, il voudrait qu'on ne fît ni paix ni trêve avec tout ce qui porte couronne. N'avez-vous pas remarqué, monsieur de Nassau, combien les trois quarts de nos gens sont inquiets, malveillants, turbulents? Toute leur prétendue prudence n'est au fond que regret de la guerre civile.

LANOUE.

Et vraiment on pourra bien nous la ramener avec les défiances d'un côté et les forfanteries de l'autre. Je ne vous le cache pas, monsieur de Châtillon, si quelque chose peut vous faire du mal, après l'obstination qui ne se peut réconcilier avec le roi, c'est l'arrogance de ceux des nôtres qui se croient ses meilleurs amis. Il y a longtemps que je voulais vous dire cela; je suis bien aise de me l'être rappelé.

NASSAU.

Lanoue a raison. Tenez, ce bon La Rochefoucauld, et aussi votre gendre, tout gentil qu'il est...

COLIGNY.

Oui, ce sont des têtes un peu légères, mais ils entendent raison; ils savent plaire au roi, tandis que nos obstinés ne travaillent qu'à nous l'aliéner.

NASSAU.

Mais aussi, comment voulez-vous qu'on s'y fie? Songez donc au passé. On nous a tant trompés!...

COLIGNY.

Le roi n'a-t-il pas solennellement promis?

NASSAU.

Il vous a fait son grand serment; mais enfin, c'est le roi.

COLIGNY.

Oui, c'est le roi, comme vous dites, et pour cette fois c'est lui, non sa mère, ni son conseil, qui m'a donné parole. C'est entre lui et moi que tout se concerte. J'ai les yeux ouverts, Monsieur, et ceux qui ne se fient pas à lui pourraient au moins se fier à moi. Pensez-vous que j'irais me perdre de gaieté de cœur, si je n'avais pris mes sûretés, si je ne savais que le roi est passionné pour cette guerre de Flandre?

NASSAU.

Et voilà ce qui me passe. J'ai eu beau l'entendre cent fois, je ne puis y faire mes oreilles. Le roi de France, le second roi catholique, le bras gauche de l'Espagne, se charger de nos affaires, à nous, maudits excommuniés d'hérétiques, à nous, pauvres gueux du Brabant! En vérité, c'est merveille!

COLIGNY.

Oh! la politique a d'étranges retours, et la nécessité persuade bien des choses à défaut de la raison. Grâce à Dieu, je connais nos esprits, et je sais comme on les mène. J'ai si bien persuadé le roi, même la reine sa mère, des grands avantages d'une guerre étrangère

au milieu des partis qui divisent le royaume, que cette guerre entreprise pour notre cause leur paraît maintenant une sauvegarde contre notre parti. Allez, mon cher monsieur de Nassau, on sait son monde.

LANOUE.

Voilà un vrai conseiller de roi! Ah! si le nôtre vous eût toujours écouté!...

NASSAU.

Oui, sur ma foi, vous êtes un habile homme d'avoir réussi à les amuser de telles sornettes!

COLIGNY.

Comment, sornettes!

NASSAU, vivement.

Mais enfin, il y va pour eux de leur salut, ma foi! spirituel et temporel. Notre affaire n'est point une émeute de populace qui veut du pillage, ni une faction de courtisans qui sont las d'être en disgrâce. Nous autres Flamands, nous visons plus haut : il s'agit de changer et de mettre à néant toutes ces usurpations de rois et de prêtres. Nous voulons rendre aux consciences, aux nobles, aux communes, quoi? pas moins que la liberté. Il se pourra que le catholicisme y passe, et la monarchie avec; et pour moi, voyez-vous, je ne la pleurerai pas.

LANOUE.

Allons, allons, monsieur le comte Ludovic est en belle humeur. Il reprend ses plaisanteries de tantôt.

NASSAU.

Dieu me confonde, si je plaisante! (A l'amiral.) Vous entendez, Monsieur?

COLIGNY.

Certainement, et j'entends aussi vos chevaux qui frappent du pied sur le pavé.

LANOUE.

Une heure de perdue !... Il faut partir, monsieur de Nassau.

NASSAU.

Dans l'instant, monsieur de Lanoue. — (A Coligny.) Je ne vous dis plus qu'un mot, Monsieur, pensez-y ; c'est que Catherine est toujours Catherine, et qu'elle a vu le duc d'Albe à Bayonne.

COLIGNY.

Et, par Dieu, Monsieur, je le savais avant vous.

NASSAU.

Ou je me trompe fort, ou un tel conseiller ne l'a pas laissée partir sans quelque sanglant conseil.

LANOUE.

L'heure presse, monsieur le comte.

COLIGNY.

Encore une fois, Monsieur, je sais tout cela ; mais je sais aussi que le roi est un gentil roi, qui m'écoute un peu plus qu'il n'écoute sa mère. Il a ma parole et j'ai la sienne, c'est assez.

NASSAU.

Soit, mais Egmont aussi se flait à la parole de Philippe, et il est mort comme une dupe. Nous nous sommes méfiés, mon frère et moi, et, avec l'aide de Dieu, nous allons délivrer les Pays-Bas.

COLIGNY.

Je fais de votre frère le cas que je dois, Monsieur ;

lui, moi et le pauvre Condé, nous portions dans nos mains toute la réforme. Mais lui et moi, nous restons debout, et l'on peut nous en croire tous deux, lui pour les Pays-Bas, moi pour la France. Mes baise-mains à votre frère Guillaume, monsieur de Nassau : qu'il se dégage de son duc d'Albe, je lui réponds de la reine mère. (On frappe à la porte.) Entrez.

LANOUE, à Nassau.

Allons, Monsieur, à cheval !

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN DES GENTILSHOMMES DE COLIGNY, puis LANGOYRAN.

LE GENTILHOMME, à Coligny.

C'est le sire de Langoyran, Monseigneur, qui demande à vous parler et à monsieur de Lanoue.

LANOUE.

A moi ? bien volontiers.

COLIGNY.

Qu'il entre. — Ah çà ! Messieurs, nous allons nous séparer ; Dieu vous conduise !...

Il tend la main à Lanoue. — Au sire de Langoyran, qui entre :

Ah ! Langoyran, bonjour, je suis à vous. Faites vos adieux à ces messieurs.

LANGOYRAN.

C'est à vous, Monsieur, que je veux les faire ; car je viens vous demander de les accompagner.

LANOUE.

Alors, dépêchez...

COLIGNY.

Quelle fantaisie!... Non, non, il n'est pas temps; vous partirez quand nous partirons tous. — Allons, Messieurs....

LANGOYRAN.

Mais, monsieur l'amiral, la chose est résolue, je pars avec eux, ou, si vous ne le voulez pas, je n'en prends pas moins congé, je ne resterai pas ici un jour de plus.

COLIGNY.

Qu'est-ce que cela signifie? Vous perdez l'esprit, Langoyran?

LANGOYRAN.

Cela signifie que j'aime mieux aller quérir en rase campagne de bonnes estafilades loyalement données, que d'être ici pendu par les soins du garde des sceaux, empoisonné par les parfumeurs de la reine mère, ou assassiné au coin d'une rue par le tueur du roi : car c'est là, Messieurs, le jeu que nous jouons tous.

LANOUE.

Que dit-il là?

NASSAU.

Eh bien, monsieur l'amiral, l'entendez-vous?

COLIGNY.

J'entends, Messieurs, sonner dix heures, et si vous voulez coucher ce soir à Senlis...

LANOUE.

Nous sommes bien en retard. (A Nassau.) Allons, Monsieur.

NASSAU.

Allons ! (A Coligny.) Franchement, amiral, je pars le cœur serré...

LANGOYRAN.

Et si vous restiez !...

COLIGNY, impérieusement.

Assez, Langoyran. — (A Lanoue.) Adieu donc, mon enfant, embrassons-nous.

Ils s'embrassent.

LANOUE.

Au revoir, mon père. Dieu nous donne à tous longue vie ou belle mort.

NASSAU.

Monsieur l'amiral, tout ce que j'en ai dit, c'est par amour pour vous, ne m'en gardez point rancune; vous êtes le prince d'Orange de la France, je tiens à votre vie comme à celle de notre frère aîné. Adieu.

Il lui tend la main. Coligny hésite un moment, puis lui donne la main.

COLIGNY.

Grand merci, monsieur de Nassau; soutenez bien la famille; adieu.

Il conduit Nassau et Lanoue jusqu'à la porte.

SCENE III.

COLIGNY, LANGOYRAN.

LANGOYRAN, à lui-même.

Oui, oui, la famille ! au train dont les choses vont,

le cadet sera bientôt l'aîné, et touchera l'héritage de tous les cousins et arrière-cousins.

COLIGNY, revenant à Langoyran.

Êtes-vous dans votre bon sens, vous, de venir ainsi vous jeter au travers de mes affaires? Quand vous vous alarmeriez à bon droit (et ce n'est pas le cas, grâce à Dieu), serait-il sage de venir troubler ce comte Ludovic qui, sur la promesse du secours de la France, s'en va tout au moins nous ôter le roi d'Espagne de dessus les bras?

LANGOYRAN.

Se repaisse qui voudra de belles chimères! Pour moi, je ne crois pas sans avoir vu, sauf ce qui est au saint Évangile, bien entendu.

COLIGNY.

Taisez-vous; vous parlez des choses sans les connaître.

LANGOYRAN.

Je ne suis pas dans vos secrets, non; mais c'est égal, je sens dans l'air quelque chose...

COLIGNY.

Pauvre cervelle!... Eh bien, restez dans ce cabinet, j'attends de nos amis justement pour délibérer sur ce qui vous inquiète. Vous entendrez tout, et déciderez ensuite si vous devez toujours prendre votre congé.

LANGOYRAN.

Volontiers; en pareil cas, un avis de plus n'est pas de trop.

Téligny entr'ouvre la porte.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TÉLIGNY, puis LA ROCHEFOUCAULD, ROHAN, MONTGOMMERY et BOUCHAVANNES.

COLIGNY.

C'est toi, mon enfant; nos messieurs arrivent-ils?... En attendant, remets donc un peu l'esprit de ce pauvre Langoyran, qui croit, Dieu me pardonne, que nous avons chacun un pétard sous notre porte.

Coligny retourne à sa table, s'assied dans le fauteuil, et regarde des papiers.

TÉLIGNY.

Quoi, lui aussi!... Vraiment la tête part à tout le monde aujourd'hui. Je n'en rencontre pas un qui ne vienne me rebattre les oreilles de cent contes à dormir debout.

LANGOYRAN.

Ceux-là dorment, qui ne veulent pas souffrir qu'on les réveille.

TÉLIGNY.

Ou qui rêvent qu'ils sont éveillés, notre ami. Çà, voyons, que nous apportes-tu, toi? Quelle histoire as-tu apprise des vieilles femmes de ton quartier?

LANGOYRAN.

Je ne sais nulle histoire; seulement je n'imagine pas que le monde ait changé depuis six mois.

TÉLIGNY.

Et après?

LANGOYRAN.

Ni que nous devions aimer qui nous hait et attendre notre salut de qui voulait notre perte.

TÉLIGNY.

Mon bon Langoyran, ta sagesse ignore-t-elle le proverbe : Les jours se suivent et ne se ressemblent pas? Tu ne comprendras jamais cela, toi; et tu n'es pas le seul. A force de se forger des périls pour les craindre, n'ai-je pas vu le moment où ils ébranlaient ausssi La Rochefoucauld?

COLIGNY, relevant la tête à ces dernières paroles.

Comment, lui?

TÉLIGNY.

Mon Dieu, oui. On lui a dépêché de chez lui un ministre tout brûlant de zèle qui est venu prêcher l'abomination de la désolation; La Rochefoucauld avait d'abord fantaisie de le croire; heureusement que je l'ai forcé d'aller au lever. Mais, s'il n'avait vu le roi avec sa mine gracieuse, il passait du côté des trembleurs!

LANGOYRAN, vivement.

Singuliers trembleurs qui cherchent leur sûreté dans la guerre.

COLIGNY.

La guerre, fi donc! — Calmez-vous, Langoyran, on sait que les plus prudents ne sont pas les moins braves. — Et vous, Téligny, ne vous moquez pas, nous vivons dans un temps où deux tiers de défiance ne sont pas

de trop contre un tiers de sécurité. (Bruit en dehors.) Voilà enfin nos gens.

UN GENTILHOMME.

Monseigneur, c'est M. le comte de La Rochefoucauld, et M. de Rohan avec M. de Rosny.

TÉLIGNY.

Mon oncle veut bien qu'ils entrent.

Entrent La Rochefoucauld, Rohan et Rosny.

COLIGNY.

Soyez les bienvenus, Messieurs, vous nous faisiez faute.

ROHAN.

Serviteur, monsieur l'amiral.

LA ROCHEFOUCAULD.

Bonjour, mon père. Comment va ce grand mal de cœur que vous ressentiez hier?

COLIGNY.

Merci, merci. — Asseyez-vous donc, monsieur de Rosny.

ROSNY.

Vous me faites honneur, monsieur.

ROHAN.

Eh bien, La Rochefoucauld, racontez votre affaire.

LA ROCHEFOUCAULD, à Coligny.

Ils veulent que je vous en parle; selon moi, cela n'en vaut guère la peine. Au reste, les deux hommes seront ici tout à l'heure. M. de Rosny m'a forcé de les envoyer querir.

COLIGNY.

De qui parlez-vous?

TÉLIGNY.

De ce ministre fraîchement arrivé, mon père.

LA ROCHEFOUCAULD.

Oui, un grand pâle qui m'est venu de Verteil et que m'a présenté un de mes gens, Mergey, que vous connaissez. Vous les verrez tous deux si vous le voulez.

ROSNY, à Coligny.

Il faudra les voir, monsieur.

COLIGNY.

Quand ils seront ici. — (A La Rochefoucauld.) Vous avez vu le roi?

LA ROCHEFOUCAULD.

Qui m'a bien demandé de vos nouvelles, et donné commission de vous dire qu'il comptait toujours sur vous aujourd'hui, n'ayant de bon temps qu'en votre compagnie.

COLIGNY, à lui-même.

Pauvre jeune prince, entouré comme il l'est!...

TÉLIGNY.

Entends-tu cela, Langoyran?

LANGOYRAN.

J'entends bien.

ROHAN.

Eh! Langoyran, vous êtes là? Je ne vous voyais pas... Avancez-vous donc; nous vous ferons une place.

Langoyran reste sur la droite, un peu éloigné des autres, qu'il considère attentivement.

Bruit au dehors.

LA ROCHEFOUCAULD.

Quel est ce bruit?

TÉLIGNY.

Ce sont tes gens.

La porte s'ouvre.

COLIGNY.

Qui entre ainsi sans frapper?

TÉLIGNY, se levant.

Eh! non, c'est Montgommery.

MONTGOMMERY, suivi de Bouchavannes.

Allons, entrez donc, Bouchavannes. — Salut à toute la compagnie. Votre très-humble, monsieur l'amiral. Voilà Bouchavannes que j'ai trouvé dans la salle, et qui n'osait entrer.

BOUCHAVANNES.

J'aurais craint sans la permission de monsieur l'amiral...

LA ROCHEFOUCAULD.

Eh! non, mon cher... (Aux autres.) Il est de bon conseil.

COLIGNY.

Que ne me faisiez-vous avertir, Bouchavannes?

MONTGOMMERY.

Enfin le voilà, et moi aussi. Vous m'attendiez, n'est-ce pas?... C'est que, nous autres campagnards, nous avons du chemin à faire pour venir en ville.

ROHAN.

Est-ce que Montgommery demeure toujours hors de Paris?

MONTGOMMERY.

Et je n'ai nulle tentation de déloger. Libre à vous, mes beaux seigneurs, de vous mettre ainsi dans la

gueule du loup. Pour moi, il sera beau temps, quand je viendrai prendre domicile de jour et de nuit dans vos quartiers.

LA ROCHEFOUCAULD.

Le voisinage du Louvre l'empêcherait de dormir.

MONTGOMMERY.

Peut-être bien, mon damoiseau, c'est une basse-cour dont je n'aime pas plus entendre le coq que croquer les poulettes.

ROHAN, à La Rochefoucauld.

Bien répondu. Tu le provoques toujours.

MONTGOMMERY.

Laissez-le faire ; je sais me défendre, et, contre de certaines personnes, je me défends mieux que lui. Il peut rire et folâtrer à son aise ; mais, pendant qu'il s'amuse dedans, je monte la garde dehors, moi, et je vois...

COLIGNY.

Et vous voyez ?

MONTGOMMERY.

Je vois qui entre, et ne vois pas qui pourra sortir.

COLIGNY, avec impatience.

Après ?

MONTGOMMERY.

Après? Vous êtes ici tous, et les Guise y sont aussi.

COLIGNY.

Eh bien ?

LANGOYRAN, s'approchant vivement.

Le duc de Guise est de retour ?

MONTGOMMERY.

Apparemment, et toute la clique avec lui; et le duc

d'Aumale son oncle, et le duc de Nemours son beau-père, et son cousin germain le marquis d'Elbeuf, etc...

ROHAN, à Langoyran.

Ne le saviez-vous pas?

LANGOYRAN.

Non, mais depuis que je l'ai appris, j'en sais assez.

Il retourne à sa place.

LA ROCHEFOUCAULD.

Est-ce là ce que vous apportez de plus frais, Montgommery ? Vous êtes devenu bien provincial, notre ami. Quoi! pas d'autre nouvelle? Allons, fouillez dans votre sac : dites, l'ami, vous qui venez des champs, la récolte est-elle belle?

TÉLIGNY, riant.

Et la vendange? Aurons-nous du vin cette année?

MONTGOMMERY.

Bien assez pour ceux qui seront là pour le boire.

COLIGNY.

Il suffit, Messieurs. — Montgommery, il est vrai que depuis plusieurs jours les Lorrains sont à Paris. Qu'en voulez-vous conclure? Qu'ils viennent chercher leur chance, voilà tout. C'est à nous de ne leur en fournir aucune...

ROHAN.

Aviez-vous été prévenu de ce retour?

COLIGNY.

Je n'aurais pu l'empêcher. Que dire au roi qui s'est lui-même donné tant de peine pour nous réconcilier? L'important est qu'il ne prenne en Guise aucune confiance; or j'en réponds.

MONTGOMMERY.

Belle réconciliation de malheur! Je vous conseille de vous y fier.

COLIGNY, vivement.

Et qui vous dit qu'on s'y fie?... (D'un ton calme.) Continuez, Montgommery.

MONTGOMMERY.

Oui, pardieu, car j'ai fort à dire. D'abord... et puis j'enrage de vous voir à tous cette tranquillité... car vraiment nous sommes sur une mine... Enfin... Il est singulier qu'après avoir guerroyé environ sept ans, nous nous laissions faire prisonniers volontaires... pour trois ou quatre belles paroles d'une vieille sorcière de Florentine et de son païen de fils...

TÉLIGNY.

Au fait, avocat.

ROHAN, à Téligny.

Ne raillez donc point. — (A Montgommery.) Là, Montgommery, sérieusement, quel souci vous travaille? Les Guise sont nos ennemis, d'accord; mais sont-ils en crédit? La reine mère ne nous aime pas, soit; mais elle hait le Lorrain, et redoute l'Espagnol. Le roi enfin vous est suspect. Et d'où vient? Il a fait la paix, et il l'observe; il a donné un édit, et il y tient la main.

MONTGOMMERY.

Oui, oui, tout comme à Rouen.

COLIGNY.

N'interrompons pas.

ROHAN.

Eh bien, à Rouen? la populace s'est soulevée pour empêcher nos offices. Est-ce la faute du roi? A la première nouvelle, il a fait partir notre bon ami le maréchal de Montmorency pour mettre les mutins à la raison.

LA ROCHEFOUCAULD.

Et il y a eu trois cents catholiques de pendus pour leur apprendre à respecter les édits. Est-ce là un roi fidèle à sa parole ?

TÉLIGNY.

Trois cents catholiques! Vive le roi !

MONTGOMMERY.

Oh! pendus! pendus en effigie, mon très-cher, ne nous flattons point.

ROSNY, froidement.

Et vous n'ajoutez pas, monsieur de Rohan, que notre bon ami le maréchal de Montmorency a pris de l'ombrage depuis, et de mécontentement se retire à Chantilly.

COLIGNY, à Rosny.

Oh! Montmorency ne saurait se souffrir là où sont les Guise.

MONTGOMMERY.

Et pourquoi nous y souffririons-nous davantage ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Pourquoi? parce que nous sommes en force, parce que nous tenons le haut du pavé, parce que la cour est à nous...

MONTGOMMERY.

A nous, comme la fièvre est à moi, quand je suis malade.

LA ROCHEFOUCAULD.

Mais enfin, citez-nous des faits. En est-il qui ne prouvent les bonnes intentions du roi? Quelle de nos plaintes ou de nos demandes a-t-il rejetée?

TÉLIGNY.

Oui, quand mon père a désiré la garde-noble des enfants de feu M. d'Andelot, son frère, il l'a tout de suite obtenue; les beaux meubles enlevés pendant la guerre du château de Châtillon, le roi lui a donné permission signée de sa main de les revendiquer en tout lieu...

COLIGNY, l'interrompant.

Ce sont des dettes payées que cela; pas autre chose.

TÉLIGNY.

Mais l'arriéré des bénéfices de M. le cardinal...

LA ROCHEFOUCAULD, l'interrompant.

Et toi, Téligny, les libéralités du roi...

TÉLIGNY, l'interrompant.

Toi-même, La Rochefoucauld, on ne t'a rien refusé.

LA ROCHEFOUCAULD.

Ce bon Cavagne, dès que nous l'avons demandé, a été fait maître des requêtes.

TÉLIGNY.

Le roi a consenti du premier mot au mariage de monsieur l'amiral avec madame d'Autremont; il n'a

pas eu de repos que le roi de Navarre n'eût épousé sa sœur...

ROSNY.

Là, là, mes très-chers, je vois bien que vous avez tous obtenu dons, faveurs, ou beaux mariages; mais je sais que, depuis la naissance des troubles, il y a eu trente-quatre massacres de réformés, et je ne vois pas que d'aucun il ait été fait justice.

COLIGNY.

Vous oubliez, Monsieur, que l'édit de Saint-Germain défend toute recherche du passé.

BOUCHAVANNES.

Oui, vous oubliez cela, Monsieur.

ROHAN.

Il me semble qu'on néglige bien d'autres points essentiels. Je mets de côté les grâces que quelques-uns de nous ont reçues : ce sont choses qui coûtent peu aux rois pour amorcer le monde; mais je demande si l'on remarque que les intérêts du parti en aient été mal ménagés? Quand, dans le temps, le roi de Navarre s'est plaint du mauvais accueil qu'il avait reçu à Bordeaux, Villars, qui commandait par là, a sur-le-champ été renvoyé. Pour nous plaire, une alliance a été renouvelée avec la reine Élisabeth, cette grande souveraine d'Angleterre; et j'entends dire que le roi aurait bonne envie de lui donner en mariage M. d'Anjou, ou M. d'Alençon. Chose encore plus importante et plus nouvelle! Libre permission nous a été donnée de lever telles sommes de deniers que bon nous semblerait, tant pour contenter nos Allemands, que pour nos

autres affaires, ce qui est un droit royal. Cet argent et toutes les troupes par nous réunies, nous avons licence de les affecter à la guerre des Pays-Bas. Bien plus, le roi lui-même veut y mettre la main, il prétend y envoyer une armée sous la conduite de notre grand capitaine. Déjà le brave Lanoue a eu commission d'accompagner M. le comte Ludovic, et sous couleur d'une expédition dans les Indes, Strozzi prépare sur les côtes de Guyenne un armement pour la Hollande.....

MONTGOMMERY, l'interrompant.

A propos ! j'ai reçu des lettres de La Rochelle, on y est dans les transes ; ils ne croient point du tout que cette armée, qui ne les quitte pas, soit pour la Hollande ; ils pensent que la chose les regarde, et que Strozzi, Lansac, et toute la sequelle, leur en veulent plutôt qu'à M. le duc d'Albe.

COLIGNY.

Je reconnais bien là mes gens. Ils m'ont écrit aussi, et je leur ai répondu de façon à les rassurer. Bien certainement, l'expédition est pour le nord ; j'ai eu assez de peine à l'obtenir. (A Téligny.) Charles, quand est partie notre lettre ?

TÉLIGNY.

Mais le six ou le sept, mon père.

COLIGNY.

Ils doivent à présent être en repos. Vous disiez donc, monsieur de Rohan ?

ROHAN.

Mais.... qu'il me faut autre chose que des soupçons pour m'inscrire en faux contre la parole du roi.

MONTGOMMERY.

La parole d'un libertin qui ne sait jurer que pour blasphémer!....

LA ROCHEFOUCAULD.

Ah! la pudique jeune fille qui s'effarouche d'un jurement!

MONTGOMMERY.

Mais, mordieu, La Rochefoucauld, laissez-moi dire. Je vous soutiens que votre roi n'est qu'un mal appris, qui ne se sert de sa langue que pour sacrer ou mentir.

COLIGNY.

Vous parlez du roi, Monsieur, le voyez-vous souvent?

MONTGOMMERY.

Et je n'ai nulle envie de le voir.

COLIGNY.

Et j'augure qu'il se réjouirait peu de votre présence.

MONTGOMMERY, un peu troublé.

Eh! tiens... est-ce ma faute, si...

LA ROCHEFOUCAULD, raillant.

Au fait, Montgommery, pourquoi donc ne venez-vous pas à la cour? Vous n'êtes pas de toutes ces fêtes du mariage. On aurait dû donner un tournoi pour vous.

MONTGOMMERY, en colère.

Eh! tête bleue, le roi est bien délicat. S'il est venu un peu plus vite au trône, il m'en a la grâce.

COLIGNY.

Trève au badinage, Messieurs. Remettez-vous, Montgommery. — Que dites-vous de tout ceci, Rosny? Il me semble que voilà plus de paroles que de faits?

ROSNY.

C'est vrai, Monsieur, et pourtant voudrais-je bien que cette conférence ne fût pas perdue comme tant d'autres. Si l'on veut me laisser dire toute mon opinion...

COLIGNY.

Je vous la demande.

ROSNY.

Eh bien! donc, m'y voici. — Je ne remonterai pas jusqu'à la paix. Mon avis est qu'on a bien fait de la conclure; elle était avantageuse, ainsi que les édits : c'est raison de s'en réjouir, mais aussi de veiller à la conservation de pareils biens, et de s'assurer si les fondements en sont bien solides; car l'inimitié de la reine et de son conseil est chose certaine, pour avoir été souvent éprouvée, au lieu que leur affection nous est trop nouvelle pour n'être pas suspecte. Aurions-nous donc oublié ce que c'est que la reine Catherine; jamais sûre en sa parole, jamais franche en ses discours, jalouse à l'excès de sa pleine et arbitraire autorité, et par-dessus tout, opiniâtre ennemie de la religion? Ne savons-nous plus quels engagements elle a pris dans le voyage de Bayonne, quelles explications

elle a fait donner au cardinal Alexandrin pour rassurer son oncle, monsieur le pape, sur le fait des liaisons que l'on entretenait avec nous? A tout cela, j'entends opposer le langage qu'elle nous tient, et les promesses du roi. Mais pourrait-elle nous en tenir un autre, et si l'on veut nous tromper, que peut-on nous faire de mieux que de belles promesses? Aucuns diront que les effets suivent ici les paroles; voyons si ces effets méritent tant de créance : Le roi donne les mains à la guerre des Pays-Bas? Oh! je crois bien qu'on n'aime pas autrement le roi d'Espagne, et qu'on serait content de lui enlever de bonnes provinces, surtout de rentrer dans les féodalités de Flandre et d'Artois; ce qui n'empêcherait pas d'opprimer au dedans le parti de la religion. On a puni la rébellion des catholiques, à Rouen, du moins, si ce n'est à Dieppe et à Orange? Force était bien de rembarrer un peu cette canaille qui tire avant le temps. On donne au roi de Navarre, qui n'en veut guère, madame Marguerite de France, qui en veut encore moins : voilà qui coûte fort au roi de se débarrasser d'une sœur d'assez mauvaise défaite, et de nous regagner, ainsi que le roi de Navarre, à pareil prix! Mais, pendant ce temps, madame Jeanne d'Albret meurt subitement et sans cause connue; l'ambassadeur d'Espagne veut quitter la cour et on le retient; Montluc écrit que ses instructions pour la Pologne répondent mal à ce qu'on avait promis. Enfin M. L'Hospital, un si savant et si honnête homme, renvoyé pour avoir scellé tant et de si beaux édits en notre faveur, reste dans l'exil, depuis tantôt deux ans que la

paix est faite, et les sceaux demeurent à ce rusé Milanais : M. de Birague. Contre tout cela, que nous reste-t-il? Les bonnes grâces du roi, son grand serment qu'il a donné... Eh ! vive Dieu ! mettons qu'il soit sincère, ne trouvera-t-il point de confesseur pour délier sa foi au cas qu'il veuille la rompre? Manquera-t-il de conseillers pour lui changer sa volonté, et le concile de Constance n'a-t-il pas décidé tout exprès que l'on n'est point tenu de garder la foi à ceux de notre profession? Voilà, Messieurs, pour le général; je n'y vois pas grand sujet de sécurité. Quant au particulier, j'avoue que je ne sais pas précisément de quelles embûches nous sommes menacés, quoiqu'on en parle beaucoup; c'est là-dessus que je crois expédient de nous soigneusement informer, c'est sur cela que chacun de nous doit se renseigner par le moyen de ses relations personnelles; et pour commencer, je serais d'avis d'ouïr, dès à présent, ceux qui s'annoncent pour nous donner des renseignements. Ce seront les premiers témoins de notre enquête.

MONTGOMMERY.

Bien parlé, sur mon âme! Pardi, Monsieur, il faut que je vous embrasse.

Il va à lui, et fait mine de l'embrasser.

ROSNY, se retirant.

C'est trop de grâces, Monsieur.

La Rochefoucauld et Téligny se regardent avec un peu d'embarras, puis tournent les yeux vers l'amiral, comme s'ils s'attendaient à le voir répondre.

ROHAN, après un silence.

Eh ! tout cela mérite considération.

COLIGNY, avec distraction.

Mais certainement... Vous êtes bien silencieux, Bouchavannes ?

BOUCHAVANNES.

Hélas ! monsieur l'amiral, que dirai-je ?... M. de Rosny a doctement discouru... cela est certain... Et il faut faire grande attention à tout ce qu'il a dit... La prudence ne gâte rien... D'un autre côté, il serait peu sage de témoigner trop de méfiance à Sa Majesté... ce qui fait que je ne vois pas quelle conduite nous pourrions tenir autre que celle que nous tenons... Au reste nos intérêts sont en bonnes mains, et pour moi, je me fie à vous, monsieur l'amiral.

ROSNY.

Nous nous fions tous à monsieur de Châtillon, mais nous lui devons nos bons avis.

COLIGNY.

Je vous en remercie, mon cher Monsieur, et j'en profiterai dans l'occasion. Pour vous le prouver, personne que je pense n'ayant rien à ajouter, j'engagerai chacun à s'informer avec prudence de tout ce qui peut nous éclairer ; et ce sera tout pour aujourd'hui.

ROHAN.

Mais ne pourrait-on commencer par les donneurs d'avis de La Rochefoucauld ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Voilà beau temps que je n'y pensais plus !

MONTGOMMERY.

A propos, j'ai amené avec moi un brave homme qui m'est venu ce matin donner de bons avis. Je songe à

tout, moi. Je demande que vous l'entendiez le premier; car il a à faire, dit-il, étant cordonnier de son métier.

ROSNY, à Coligny.

Si nous l'entendions, Monsieur? Ces sortes de gens ne sont pas à négliger.

COLIGNY, à son gendre.

Téligny, fais-le entrer.

LA ROCHEFOUCAULD, à Téligny.

Regarde en même temps si mes gens sont venus?

TÉLIGNY, en allant à la porte.

Oui, oui... (Il ouvre la porte et appelle.) Le cordonnier ordinaire du comte de Montgommery !

SCÈNE V.

LES MÊMES, SIMON RIONDOT.

Simon entre lentement et avec embarras. — Montgommery s'est levé et est allé au devant de lui ; il l'amène par le bras assez brusquement jusque sur le devant. — La Rochefoucauld et Téligny regardent en riant.

MONTGOMMERY.

Allons, maître Simon, saluez M. l'amiral.

SIMON, en s'inclinant profondément.

Oh! Monseigneur!...

COLIGNY.

Que savez-vous?

Simon, embarrassé, regarde Montgommery.

MONTGOMMERY.

Oui, que sais-tu?

SIMON.

Dame, pas grand'chose... hormis tout ce qui concerne mon état...

Il se déconcerte tout à fait en voyant La Rochefoucauld et Téligny éclater de rire.

MONTGOMMERY.

Qui te parle de ton état?... Dis ce que tu sais sur les projets du Roi.

SIMON.

Je ne sais rien de monseigneur le Roi, Monseigneur.

MONTGOMMERY.

Qui te parle du roi? Mais, ce que tu m'as dit ce matin?

ROSNY.

Parlez, et soyez vrai.

SIMON.

Oh! vrai, comme l'Évangile. Et là-dessus je dirai d'abord à Monseigneur que je suis établi, pas très-loin d'ici, dans la rue des Prouvaires, Simon Riondot, maître cordonnier; Monseigneur peut s'informer de moi; c'est moi qui chausse M. Lecoq, son maître-queux, lequel pourra lui certifier.....

LA ROCHEFOUCAULD.

Montgommery, si nous faisions monter M. Lecoq?

Coligny avec impatience lui fait signe de se taire.

SIMON.

Il faut encore que je confesse une chose à Monseigneur; c'est que, dans les temps, j'ai travaillé de mon état pour la maison de monseigneur le duc d'Anjou; cela, c'est vrai, je ne suis pas fait pour mentir... mais

je puis bien attester que depuis un an ou deux, oh! oui, il y a bien deux ans, je ne fais rien pour cette maison-là, M. Merlin m'ayant dit que c'était péché que de travailler pour les ennemis de la religion. Aussi à Dieu ne plaise que je touche à présent de leur argent!... il me brûlerait la main... D'ailleurs, je peux dire à Monseigneur que je n'en ai guère vu, de leur argent; Monseigneur sait bien que les seigneurs de la cour, ça ne paie pas.

LA ROCHEFOUCAULD, *éclatant de rire.*

Oh, oh, oh!... Excellent!...

SIMON.

Il ne faut pas rire, Monseigneur... c'est vrai comme je vous le dis... On me doit bien encore vingt écus.

COLIGNY.

Montgommery, faites finir.

MONTGOMMERY.

Allons, maître bavard, dis ce qui t'est arrivé hier.

SIMON.

Voilà. — Hier au coup de huit heures après midi, en rentrant dans ma rue, j'ai vu deux hommes qui causaient ensemble d'un air de précaution et dont je connaissais un pour un damné de catholique, qui reste à la Croix-du-Tiroir, un mercier qui fournit les demoiselles de madame la duchesse de Guise... Je me suis coulé doucement derrière eux, et j'ai entendu celui que je connais dire à l'autre, en lui prenant la main : « Eh bien, c'est dit, dit-il, tiens ton arquebuse prête... Ce sera pour la fin de la semaine... Il faut être des premiers en campagne, pour surprendre les lièvres au

gîte, et nous en ferons un fier abatis. Mais surtout prends garde qu'on ne le sache! »

MONTGOMMERY.

Eh bien, est-ce clair?

LA ROCHEFOUCAULD.

Mais...

COLIGNY.

L'homme n'a-t-il rien ajouté?

SIMON.

Rien du tout. Ils se sont quittés, seulement l'autre lui a dit comme ça: « Adieu, je ne dirai rien, sois tranquille, bonne chasse que je nous souhaite! » Et je suis rentré si tremblant, vous concevez, que j'en étais tout pâle, et que ma femme m'a dit : Qu'est-ce que t'as ? — Rien, j'ai dit; mais je n'ai pas pu souper.

MONTGOMMERY.

Eh bien?

LANGOYRAN.

Diantre!

ROHAN.

Qu'est-ce que cela signifie? Bonne chasse!...

MONTGOMMERY.

Vous devinez le nom du gibier?...

LA ROCHEFOUCAULD.

Eh! que nous sommes sots! N'est-ce pas ces jours-ci que l'on commence à chasser? Ces deux manants veulent tout bonnement en profiter en fraude, et ils se cachent de peur d'être traités comme braconniers. Voilà l'histoire.

TÉLIGNY.

C'est bien deviné.

ROHAN.

Ma foi, je crois que c'est cela.

MONTGOMMERY.

Si pourtant...

COLIGNY.

Cet homme en sait-il davantage?

SIMON.

Dame, je sais ce que sait tout le monde.

COLIGNY.

Comment?

SIMON.

Oh! Monseigneur le sait bien, que nous sommes tous ici comme des anguilles dans la poêle, et que bientôt tous les gens de la religion n'auront qu'à choisir entre la messe ou la potence.

COLIGNY.

Pas si tôt, l'ami, pas si tôt.

SIMON.

Monseigneur me pardonnera, mais c'est un bruit connu partout, et il n'y a pas encore huit jours qu'un de messieurs les valets de pied de l'ambassadeur d'Espagne a dit, dans un cabaret, que toute la canaille huguenote, révérence parler, Messeigneurs, serait bientôt retournée dans l'enfer d'où elle vient... et dans tout le quartier nous nous attendons à cela d'un jour à l'autre. — Voilà tout ce que je sais, Monseigneur.

LA ROCHEFOUCAULD.

Vraiment, Montgommery, cela valait bien la peine d'interrompre monsieur l'amiral...

COLIGNY, interrompant exprès La Rochefoucauld.

Je vous remercie, maître Simon. Je vois que vous êtes bien attaché à la religion. Faites toujours bonne garde, mais croyez et dites à vos amis que nous veillons pour eux. Qu'ils ne se hâtent pas de s'effrayer, le roi les tient pour bons et fidèles sujets, et je les protégerai toujours près du roi.

SIMON.

Oh! Monseigneur sait bien que le roi c'est bien égal. C'est la Médicis qui l'a ensorcelé...

COLIGNY, avec impatience.

Croyez ce que je vous dis, et tenez-vous en repos.

TÉLIGNY.

A ta boutique, maître Simon, l'ouvrage presse.

COLIGNY, plus doucement.

Maître Simon, puisque vous connaissez M. Merlin, quand vous aurez quelque chose à dire, adressez-vous à lui... allez.

SIMON.

Oui, Monseigneur...

Simon sort avec de grandes révérences.

MONTGOMMERY.

Reviens me voir aussi, mon enfant.

SCÈNE VI.

COLIGNY, LANGOYRAN, LA ROCHEFOUCAULD, ROHAN, ROSNY, MONTGOMMERY, BOUCHAVANNES, puis MERGEY.

COLIGNY, à Rosny.

Pensez-vous, quand de telles gens sont si éveillés

sur tout ce qui se passe, que nous puissions être surpris. Au moindre péril, nous serions prévenus.

ROSNY, entre ses dents.

Aussi le sommes-nous.

TÉLIGNY.

Dites-moi, Montgommery, maître Simon conservera-t-il votre pratique?

MONTGOMMERY.

J'aimerais mieux lui confier ma tête qu'à vous mon pied.

LA ROCHEFOUCAULD, qui est allé regarder à la porte quand Simon est sorti.

Mergey, vous êtes-là? — Vous voulez entendre Mergey, n'est-ce pas, Messsieurs? — (En dehors.) Entre tout seul. — (Mergey paraît et salue.) — Supprime les compliments, monsieur l'amiral t'en dispense, et redis-nous ton affaire.

MERGEY.

J'ai dit à monsieur le comte, Messieurs, ce que ma femme, qui est à Verteil, en Angoumois, chez monsieur le comte, m'a écrit ces jours-ci. Au passage de Sa Majesté le roi de Navarre, quand il vint pour ses noces, et pendant qu'il était à Verteil, elle a eu connaissance de la vérité de ce qu'on dit partout, qu'il se trame quelque chose, et qu'il ne fait pas bon pour nous de rester à Paris.

LANGOYRAN.

Ainsi, jusqu'en Angoumois...

TÉLIGNY.

De purs *on dit*, mais la preuve, la preuve?

MERGEY.

Attendez, s'il vous plaît, monsieur. — Lors donc que le roi de Navarre séjournait à Verteil, M. de Biron et M. d'Armagnac, le cardinal, qui l'accompagnaient, étant à la fenêtre de leur chambre qui donne sur le jeu de paume... Monsieur le comte sait bien, la chambre verte?

LA ROCHEFOUCAULD.

Je vois cela d'ici.

MERGEY.

Eh bien, mademoiselle de Benaye et ma femme, qui est sa nièce, étaient dans la chambre au-dessus, appuyées aussi sur la fenêtre, et voyant ces deux seigneurs, qui ne les voyaient pas, se parler ainsi en confidence, elles ont écouté attentivement et entendu qu'ils discouraient sur les moyens qu'il fallait prendre pour l'exécution.

COLIGNY.

L'exécution... de quoi?

MERGEY.

Mais de... du complot.

COLIGNY.

Ont-ils parlé de complot?

LA ROCHEFOUCAULD.

Ta femme a-t-elle écrit le mot de *complot*? S'expliquaient-ils sur la chose même?

MERGEY.

Mais... non... ma femme me dit tout simplement l'exécution, comme si je devais savoir de quoi il s'agit; et de fait, je le sais bien, cela s'entend de reste.

ROHAN.

Oui, cela s'entend.

MONTGOMMERY.

Eh bien, voilà qui est formel.

LA ROCHEFOUCAULD.

Pas tout à fait.

COLIGNY.

J'ai peine à croire que s'il y avait quelque chose, Biron fût dans la confidence.

ROSNY.

Non, ce n'est pas vraisemblable.

COLIGNY, à Mergey.

Est-ce tout ?

MERGEY.

Non, monsieur l'amiral, et ce matin même j'ai reçu une autre lettre de ma femme.

TÉLIGNY.

Toujours sa femme !

MERGEY.

La lettre a été remise par le ministre de Verteil, lequel confirme ce qu'elle m'annonce, savoir, qu'il a reçu avis par un sien frère, qui est médecin de M. de Savoie, que pour certain il se brasse à Paris une entreprise contre ceux de la religion... Au reste, monsieur le comte m'a commandé de l'amener avec moi : il est ici.

COLIGNY.

Appelez le ministre.

La Rochefoucauld se lève et Mergey sort.

MONTGOMMERY.

Ces ministres sont toujours les mieux au courant.

TÉLIGNY.

Oui, de toutes les badauderies du parti.

Mergey reparaît avec le ministre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TEXTOR.

LA ROCHEFOUCAULD.

Messieurs, je vous présente mon pasteur, M. Textor.

Textor s'incline.

COLIGNY.

Soyez le bienvenu, monsieur Textor.

TEXTOR.

Vous avez trop de bonté, Monseigneur, mais je sais que le ministre du Christ est toujours le bienvenu parmi les soldats de la vraie foi.

COLIGNY.

Certainement. — On dit que vous avez des révélations à nous faire. Parlez en toute liberté.

TEXTOR.

Je vous rends grâce; je n'ignore pas que je suis devant les grands de la terre, devant les chefs de l'armée. De quel droit élever la voix en leur présence? Homme simple que je suis, comment donner des avis aux habiles de ce monde?... Mais je sais aussi d'où me viendra la force et la lumière.

COLIGNY.

Certainement. — On dit, monsieur Textor, que vous avez un frère au service de M. de Savoie ?

TEXTOR.

Il est vrai, mais ce n'est point sur son seul témoignage que je me suis mis en route... J'ai suivi un meilleur guide.

COLIGNY.

J'entends. — Votre frère vous a écrit, ou il vous a dit?...

TEXTOR.

Mon frère vit dans le siècle, il n'en croit que les lumières humaines... J'en ai cru, moi, cette lumière qui illumine le monde... Mais, hélas! elle luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas.

TÉLIGNY, à La Rochefoucauld.

Décidément nous sommes au prêche.

COLIGNY.

Avez-vous une lettre de votre frère?

TEXTOR.

Non, Monsieur, c'est le cas de dire ou jamais que la lettre tue, et je vous engagerai avec moi à interroger l'esprit. De toutes parts, une voix a crié : Malheur! mais elle n'est point entendue.

MONTGOMMERY.

De toutes parts! Vous voyez, c'est public.

COLIGNY.

Monsieur Textor, quelles raisons avez-vous de craindre?

TEXTOR.

Je ne sais si je dois répondre, je puis blesser des

oreilles superbes. Cependant, si vous m'ordonnez de parler, je parlerai.

COLIGNY.

Je le veux.

TEXTOR.

Est-il possible qu'Israël reste sourd au nuage qui gronde sur ses tentes? O Dieu, que tes vues sont mystérieuses! En voilà qui ont reçu la prudence, le discernement, la doctrine, et ils demandent des conseils au pauvre d'esprit. O Dieu, as-tu donc voulu encore une fois frapper l'orgueil humain, confondre la sagesse des sages et réprouver la prudence des prudents? O Dieu, est-ce ton courroux qui les aveugle? est-ce le péché qui obscurcit leurs regards?

TÉLIGNY, en riant.

Frottez-vous les yeux, La Rochefoucauld.

MONTGOMMERY.

N'interrompez donc pas.

LA ROCHEFOUCAULD, à Téligny.

Je n'ai jamais vu Montgommery si avide de la parole de Dieu.

TEXTOR.

Chrétiens, qu'attendez-vous pour vous reconnaître? Faudra-t-il que Dieu suscite un prophète, pour avertir de sa chute la nouvelle Jérusalem?

ROHAN, bas à l'amiral.

Monsieur, nous perdons le temps.

ROSNY.

Un moment, monsieur Textor. Parmi les signes qui vous frappent, n'en connaîtriez-vous point de particu-

liers qui annoncent la catastrophe que vous semblez prévoir? Quelle est-elle? quelle en sera la cause?

TEXTOR.

Monsieur, de plus habiles jugeront mieux les choses du siècle. Je ne suis point un politique, mais je sais la loi de Dieu; je sais qu'elle est le salut de ceux qui la suivent et la perte de ceux qui l'oublient. Que me faut-il de plus? Si je regarde autour de moi, je vois que les chefs de la tribu fidèle ont traité avec l'impie; ils se sont fiés aux promesses des hommes. Jérusalem est dans Samarie. Benjamin et Juda se sont livrés à Jézabel; les enfants d'Israël se sont unis aux filles des Amorrhéens.

MONTGOMMERY.

La Rochefoucauld, voilà pour les filles d'honneur de la reine.

TEXTOR.

Que faites-vous dans cette Babylone où les hommes boivent et mangent? Ne voyez-vous pas, aux murs de la salle du festin, des caractères sinistres prêts à s'allumer? Vous passez vos jours et vos nuits dans les plaisirs, ou dans de vains calculs et d'orgueilleuses pensées, vous pliez la loi du ciel aux intérêts de la terre. Une politique mondaine vous absorbe, et tandis que vous vous mêlez à la nation qui n'est pas sainte, vous oubliez que celui dont la droite est chargée de présents, a la bouche pleine d'iniquités; vous oubliez qu'Hérode a dévoué au massacre tous les premiers-nés de la foi. — Voilà, chrétiens, ce que j'avais à vous dire. Ne me demandez plus où sont les malheurs qui vous

menacent. Le chrétien apprend tout en considérant ses péchés.

COLIGNY.

Je vous remercie, monsieur Textor, de vos pieuses remontrances. Ce sont choses toujours bonnes, et dont chacun fera son profit. Cependant rappelez-vous que vous parlez devant des gens dont le corps n'a veine qui n'ait saigné pour la défense de la foi, et qui sont toujours prêts à recommencer, dès que Dieu leur dira : Lève-toi et marche.

TEXTOR.

Mais le pasteur doit veiller sur le troupeau, et lorsqu'un pacte avec l'infidèle...

COLIGNY.

Monsieur Textor, je veux bien vous dire que les traités et les édits de pacification ont été faits d'accord avec les principaux ministres. Ce n'est point pactiser avec Rome que de vivre en paix avec son roi. Vous vous souvenez, monsieur Textor, des paroles de l'Évangile : Rendez à César ce qui est à César.

TEXTOR.

Dieu soit loué ! Je vois, Monseigneur, que vous possédez les Écritures.

COLIGNY, souriant.

Vraiment, monsieur Textor, nous prenez-vous pour des païens? Les affaires de ce monde ne nous possèdent pas tout entiers. (Il lui montre un livre sur la table.) Voyez, sur cette table... Connaissez-vous ce livre?

TEXTOR, prenant le livre.

Le saint Testament !

COLIGNY.

Eh bien, sommes-nous si abandonnés? — (Il se lève pour le faire partir.) Allez en paix, monsieur Textor, encore une fois je loue votre zèle, mais c'est bon pour une fois, voyez-vous. Nous savons que nous combattons le bon combat.

TEXTOR, ému.

Ah! le ciel en soit béni, je vois que l'Esprit-Saint est encore au milieu de vous.

COLIGNY.

Et nous espérons bien l'y garder. Adieu, monsieur Textor, j'aime à m'entretenir avec les ministres de la parole de Dieu; ceux qui sont à Paris viennent ici volontiers pendant que je suis à table. (Il le reconduit quelques pas.) Je compte que vous ferez comme eux.

ROHAN.

Part-il enfin?

TEXTOR.

Monseigneur, je suis peu fait pour les pompes du monde.

COLIGNY.

Tant mieux. Je vous en aime davantage. Adieu... Vous logez chez M. de La Rochefoucauld ?

MERGEY.

Il loge avec moi dans votre rue, Monseigneur.

COLIGNY.

Bien. — Vous l'accompagnez, Mergey?

TEXTOR.

Je pars plus content que je ne suis venu. Songez

bien tous que vous avez choisi la meilleure part, et que vous n'en devez pas être arrachés.

Il sort.

COLIGNY.

Certainement. — (A Mergey, qu'il retient.) Mergey, un mot: la lettre du frère ne donnait donc aucun détail ?

MERGEY.

Rien que ce que je vous ai dit, Monsieur; seulement il ajoutait que nous eussions à quitter Paris au plus vite, et c'est ce que je dis aussi, moi... car enfin...

COLIGNY, l'interrompant.

C'est bon. Ainsi la lettre ne contenait aucun fait nouveau?

MERGEY.

Non, Monseigneur.

Coligny lui fait signe de la tête de se retirer, et revient sur le devant. Mergey sort.

SCÈNE VIII.

COLIGNY, ROHAN, ROSNY, TÉLIGNY, LA ROCHEFOUCAULD, BOUCHAVANNES, LANGOYRAN, MONTGOMMERY.

ROHAN, à Coligny.

Toujours les mêmes bruits, mais rien de précis.

COLIGNY, à lui-même.

C'est bien quelque chose, qu'une nouvelle que tout le monde croit. Il faudra presser le départ pour la Flandre.

LA ROCHEFOUCAULD.

Monsieur l'amiral, je vous demande pardon pour

les balivernes que mon homme vous a dites. C'est M. de Rosny qui m'a forcé.....

COLIGNY.

Il est toujours à propos d'entendre de sévères exhortations. Qui n'en a pas besoin?... La cour a des charmes dont il faut se défendre pour ce monde comme pour l'autre.

MONTGOMMERY, à La Rochefoucauld.

Mettez cela dans votre sac, galant chevalier.

ROSNY, à Coligny qui paraît préoccupé.

Vous sembliez frappé de tant de témoignages uniformes?

COLIGNY.

Oui, une inquiétude peu fondée, mais générale... (Il continue à réfléchir sans prêter attention à ce qui l'entoure.) Il faut y songer.

MONTGOMMERY.

Pardieu, cela est clair comme le jour en plein midi.

TÉLIGNY.

Les chefs d'un parti ne doivent pas se décider sur des ouï-dire.

MONTGOMMERY.

Et n'est-ce pas aussi sur des ouï-dire, qu'en soixante-sept nous avons tous au même moment couru aux armes? Rien n'avait éclaté, et en un jour, sur tous les points de la France, nous tenions la campagne. Mais nous ne sommes plus les hommes de ce temps-là!

ROHAN.

Et ce temps-là n'était pas tout à fait celui-ci.

LA ROCHEFOUCAULD.

Rien n'y ressemble : nous étions des amnistiés, et maintenant nous sommes les maîtres.

TÉLIGNY.

S'il y avait du danger, le moyen de le prévenir serait de le braver.

LA ROCHEFOUCAULD.

Sans doute ; il est étrange de proposer au plus fort de fuir.

ROSNY.

J'ai ouï dire que la veille des fameuses Vêpres siciliennes les Français aussi étaient maîtres de la Sicile.

TÉLIGNY.

Oh ! quelle différence !

BOUCHAVANNES.

Il est certain que cela ne peut se comparer.

MONTGOMMERY.

Laissez faire nos Italiens, et vous verrez la ressemblance.

LA ROCHEFOUCAULD.

Ceci passe la raillerie, Montgommery. Il n'est pas permis de soupçonner de pareilles choses.

MONTGOMMERY.

De cette cour-ci, je soupçonne tout.

TÉLIGNY.

C'est trop fort. Il y a des pensées qui ne viennent point à un bon sujet du roi.

MONTGOMMERY.

Bon sujet, bonne dupe.

LA ROCHEFOUCAULD.

Où sommes-nous?... Je vous déclare, Monsieur, que je ne souffre point de telles paroles...

MONTGOMMERY.

Il faudra bien les souffrir, mon courtisan.

LA ROCHEFOUCAULD.

Nous verrons.

TÉLIGNY.

Nous verrons!

ROHAN.

Holà... Messieurs!

ROSNY.

Messieurs, liberté entière aux opinions.

MONTGOMMERY.

C'est qu'il est merveilleux que les aveugles prétendent empêcher les autres d'y voir clair.

LA ROCHEFOUCAULD.

D'y voir trouble.

ROHAN.

Mais, sérieusement, Montgommery, voyons, mettons les choses au pis; qu'y aurait-il à faire, si ce n'est de se tenir sur ses gardes? Je ne sais point d'autre parti.

MONTGOMMERY.

Et la guerre?

LA ROCHEFOUCAULD.

L'y voilà!

ROHAN.

La guerre civile!

COLIGNY, sortant de sa méditation et levant la tête.

Qui parle de guerre civile! (Il se lève et vient au milieu

d'eux.) Sur ce point, Messieurs, je veux vous dire ma pensée, et n'y plus revenir. Jusqu'ici, je ne cesse point de croire à la parole du roi. Mais fallût-il le payer bien cher, mon parti est pris : je ne romprai point le premier ; je ne retomberai jamais de mon chef aux ennuis et aux horreurs de la guerre civile. Pour mon compte, j'aime mieux mourir.

MONTGOMMERY.

Parlez pour vous. Nous ne sommes pas encore si vieux ni si usés que le harnois nous pèse, et que nous n'aimions mieux dangers de guerre que piéges de paix.

COLIGNY, très-vivement.

Tête-Dieu ! Qu'entends-je là? Voilà la charrue qui veut conduire les bœufs..... Tête-Dieu ! Le sang me bout dans les veines d'ouïr de pareilles choses !

MONTGOMMERY.

Ma foi, Monsieur.....

COLIGNY.

Paix, l'ami ! pas un mot de plus. — Point de guerre civile, Messieurs, c'est entendu. Les écervelés et les brouillons peuvent rêver de nouvelles révoltes. Mais pour les gens sages et vrais Français, pour qui aime la guerre et non le désordre, le champ est ouvert en Flandre. C'est là que je veux vous mener, Messieurs. Notre gloire est là, comme aussi notre salut. Soyez tranquille, Rohan, ayez bon espoir, Rosny, nous remonterons à cheval avant peu. Avez-vous remarqué l'autre jour, Rosny, à cette noce, les drapeaux suspendus aux voûtes du temple Notre-Dame? Je les ai

bien reconnus, moi! c'étaient drapeaux de triste mémoire, drapeaux de Jarnac et de Montcontour. Patience, patience, mon cher Rosny ; bientôt ils seront remplacés par des drapeaux plus agréables à voir.

ROSNY.

Je l'espère, monsieur l'amiral ; mais hâtons-nous. Je languis que les fêtes de cette noce soient terminées ; j'ai toujours crainte que les livrées n'en finissent par être vermeilles.

COLIGNY.

Brisons là, Messieurs ; la conférence s'est beaucoup prolongée. — Je veille toujours, Messieurs, et le camp peut dormir sur la foi de son vieux capitaine.

ROHAN.

Adieu donc, monsieur l'amiral.

ROSNY.

Adieu, mon cher monsieur.

Rohan et Rosny font mine de se retirer. Bouchavannes fait aussi quelques pas pour sortir. Langoyran reste immobile, toujours éloigné des autres. Montgommery, qui voudrait s'en aller, semble embarrassé.

MONTGOMMERY, s'avançant un peu vers l'amiral et d'un ton d'excuse.

Monsieur l'amiral, quand j'ai dit.....

COLIGNY, sans l'écouter.

Adieu, monsieur de Bouchavannes.

MONTGOMMERY, il s'éloigne avec humeur.

Ah ! tant pis.....

BOUCHAVANNES, à Coligny.

Monsieur, veuillez me compter toujours parmi vos serviteurs. Je donne des deux mains dans tout ce que vous faites.

COLIGNY.

Je le crois, Monsieur.

Coligny leur fait un signe de tête général, et revient sur le devant.

MONTGOMMERY, en sortant.

Le vieux reître n'est pas traitable.

ROHAN.

Paix, paix, sortons.....

ROSNY, à Rohan.

Toutes ces conférences n'aboutissent à rien.

Ils sortent tous en conversant. Langoyran les regarde sortir. Téligny et La Rochefoucauld les reconduisent et reviennent lentement en se parlant bas. Coligny est seul sur le devant, feuilletant machinalement le livre qui est sur la table.

SCÈNE IX.

COLIGNY, LA ROCHEFOUCAULD, TÉLIGNY, LANGOYRAN.

COLIGNY, à lui-même.

Je les reconnais bien... Esprits petits et factieux... qui n'entendent rien et brouillent tout... La guerre de Flandre usera tout cela... et je la ferai, malgré vent et marée... Le seul moyen, après tout, de nous sauver ici, c'est de vaincre là... Encore quelques jours rudes à passer, et puis après... Ah! que je voudrais être le prince d'Orange!

LA ROCHEFOUCAULD, bas à Téligny.

Notre oncle a l'air tout pensif.

TÉLIGNY.

Attends. — (Il s'approche.) Mon père...

COLIGNY, brusquement.

Qu'est-ce?

TÉLIGNY.

Un gentilhomme de la part du roi. Le roi s'impatiente de ne vous point voir encore.

COLIGNY, se levant vivement.

J'y vais — mon manteau. — (Il fait quelques pas et aperçoit Langoyran, qui est resté un peu en arrière, attendant que son tour vînt de parler.) Ah! Langoyran, vous êtes toujours là? (Un gentilhomme lui ajuste son manteau.) Eh bien, mon cher, vous avez tout entendu? Que résolvez-vous maintenant?

Langoyran s'incline et lui baise la main.

COLIGNY.

Qu'est-ce donc?

LANGOYRAN.

Je vous dis adieu, monsieur l'amiral!

COLIGNY.

Comment?

LANGOYRAN.

Oui, monsieur l'amiral. Décidément, j'aime mieux me sauver avec les fous, que me perdre avec les sages. — Adieu, monsieur l'amiral.

Il sort.

COLIGNY, sèchement.

A la bonne heure. — (Prenant ses gants et son chapeau des mains d'un gentilhomme.) La Rochefoucauld, Téligny, vous viendrez avec moi au Louvre.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Le vendredi 22 août.

AU LOUVRE.

La scène est dans un grand salon à l'entrée de l'appartement de la reine mère, où conduit une porte à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

CATHERINE DE MÉDICIS, LE DUC D'ANJOU, LE COMTE DE RETZ.

Catherine est assise dans un fauteuil. Le duc d'Anjou est debout à sa gauche. Retz entre par le fond et s'arrête à la droite de la reine.

RETZ, en entrant.

Le maréchal de Tavanes arrive, Madame; M. de Sauves le retient sur le degré.

CATHERINE.

A merveille; quoiqu'il n'entende guère, on ne peut toujours se recorder devant lui. — Eh bien! que lui dirai-je?

RETZ.

Mais pas plus que la vérité : que le roi vous échappe, qu'il est tout Coligny, ce que nous attesterons, M. de Sauves et moi, comme ayant sa confidence. Tavanes prendra feu, et vous l'amènerez à ce que vous projetez.

CATHERINE, négligemment.

C'est qu'en vérité je ne projette rien.

LE DUC D'ANJOU.

Mais, ma mère, je croyais la chose résolue. Hier, avec madame de Nemours, vous sembliez.....

CATHERINE.

Madame de Nemours va bien vite.

LE DUC D'ANJOU.

Mais vous disiez comme elle : Il faut nous défaire de l'amiral.

CATHERINE.

Oui, l'on dit cela dans la conversation ; mais quand on y songe... n'est-ce pas, Gondi ?

RETZ.

Sûrement, Madame. — Au demeurant, quoi que Votre Majesté décide, l'homme est trouvé ; je le tiens caché dans le Louvre ; mais à mon sens un grand parti est impossible, si le maréchal de Tavanes n'y donne les mains.

CATHERINE.

Retz, vous seul pouvez proposer la chose.

RETZ.

Pardon, mais je dois mettre en ceci beaucoup de mesure, à cause de ma position auprès du roi. Si j'y vois jour, j'indiquerai l'expédient, mais le conseiller, jamais. — Je crois entendre le maréchal.

CATHERINE.

Allons, armons-nous de patience.

Tavanes paraît suivi de M. de Sauves.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE TAVANNES
M. DE SAUVES.

CATHERINE.

Monsieur le maréchal, j'étais impatiente de vous voir.

TAVANES.

La reine me fait honneur. Je me pressais, mais M. de Sauves m'a voulu expliquer...

CATHERINE.

Oui, je l'avais chargé de vous dire l'état des affaires.

TAVANES.

Je le sais de reste, je l'ai prévu de longue date, et, sans reproche, vous en avais maintes fois avertie, Madame.

CATHERINE.

Mon Dieu! que voulez-vous?... M. de Sauves vous a dit que je fais demander au roi un entretien?

TAVANES.

Un entretien?

CATHERINE.

Oui, je l'attends dans cette pièce à son retour de la chasse... Monsieur de Sauves, votre messager sera parvenu jusqu'au roi?

SAUVES.

La reine peut y compter.

TAVANES.

Ainsi, Madame, vous en êtes au point de correspondre avec le roi, votre fils, par ambassadeur ?

CATHERINE.

Hélas, mon pauvre Tavanes !

LE DUC D'ANJOU.

Ne voyez-vous pas où nous en sommes, Tavanes ?

TAVANES.

Si fait, dont j'enrage. Je l'avais bien dit dans le temps ; mais, sauf votre permission, Madame, les bons et vigoureux conseils n'ont jamais été votre fait.

CATHERINE.

C'est selon le moment, Monsieur.

Elle regarde Retz qui fait signe qu'il ne faut rien dire encore.

SAUVES.

La reine est la prudence même.

TAVANES.

La reine est dame de grand sens et, selon moi, l'État n'est bien qu'en ses mains. Mais elle me permettra de lui dire qu'elle ne connaît pas sa force ; n'est-il pas monstrueux qu'elle soit réduite à négocier avec monsieur son fils, qui naguère ne marchait qu'à la lisière ?

CATHERINE.

Ah ! il est bien changé.

LE DUC D'ANJOU.

Si vous saviez comme il est ! Pour moi surtout !....

CATHERINE, regardant le duc d'Anjou.

Cher enfant !....

TAVANES.

Eh ! vive Dieu ! Madame, à qui la faute ? Comment est-il entouré ? Votre Majesté se plaint de choses qu'elle-même a faites. Que ne m'a-t-elle pas dit, dans le temps, sur le danger de céder aux huguenots, et elle a consenti au traité et aux édits. Elle craignait les avances que le roi leur ferait, et elle y a ajouté les siennes ; si bien que la cour est maintenant pavée de huguenots, et que la survivance de Jacques Amyot, précepteur du roi Charles, a passé, je pense, à monsieur de Châtillon. Le roi ne voit que par ses yeux, n'entend que par ses oreilles, et n'a plus en tête que la guerre de Flandre, guerre anti-royale et anti-catholique s'il en fut, et dont le succès ne tend à rien de moins qu'à faire apostasier tout le royaume et son roi en tête. Certes ce ne sera pas merveille si dans peu nous ne sommes plus, nous autres, que des échappés de la potence, qui devrons grâce des biens et de la vie à nosseigneurs les huguenots.

LE DUC D'ANJOU.

Il a toujours le mot pour rire, le bon maréchal. Personne ne me plaît autant que lui.

RETZ.

Mais, monsieur le Maréchal, c'est un conseil pour l'avenir que la reine voudrait.

TAVANES.

Dame ! les conseils que je donnerais, il faut des reins pour les porter.

RETZ.

Mais encore ?....

TAVANES.

Une conférence a été demandée au roi. Apparemment on sait ce qu'on lui veut dire ? Ce n'est pas à moi de dicter à la reine, hormis qu'elle ne veuille un peu morigéner son fils et lui parler d'autorité.

CATHERINE.

Auquel cas, que prétendez-vous que je lui dise?

TAVANES.

Je n'entends pas.... Votre Majesté m'excusera.

CATHERINE, plus haut.

Je demande ce que vous voulez que je dise au roi.

TAVANES.

Qu'il est en ce monde pour faire votre volonté, et que son amiral le mène à sa perdition, s'il ne le fait pendre par justice.

SAUVES.

Est-ce là tout ?

TAVANES.

J'en pourrais dire beaucoup davantage, mais, ma foi, j'ai dit le meilleur.

RETZ.

Voilà qui est très-sage, sans doute. Mais le roi est tellement prévenu qu'on ne peut songer à lui parler d'autorité, monsieur l'amiral lui répétant à toute heure que la reine et monseigneur veulent régner sous son nom.

CATHERINE.

Oui, voilà ce qu'on ne sait pas..... Je suis désespérée et le maréchal qui me fait des reproches!.....

TAVANES.

Je respecte trop Votre Majesté.....

CATHERINE.

Si l'on connaissait tous mes chagrins !.... Mes amis, votre reine est bien malheureuse.

TAVANES.

Vrai Dieu! Madame, vous me touchez l'âme.

CATHERINE.

Le roi me fuit, je ne le vois plus que devant le monde.

LE DUC D'ANJOU.

C'est le galant La Rochefoucauld ou le plaisant Téligny dont l'entretien lui plaît, quand il n'est pas à comploter avec son amiral.

CATHERINE.

Il sait que nous ne prenons pas chaudement à sa guerre de Flandre; aussi a-t-il cessé de nous en parler. Quand il sort d'en conférer avec le Coligny, on ne peut l'approcher, son langage est dur et son regard.... il vous ferait trembler à voir, Tavanes.

TAVANES.

Savoir !

LE DUC D'ANJOU.

L'autre jour, j'étais venu pour le visiter. On me dit qu'il était dans son cabinet d'où tout présentement ledit amiral venait de sortir. J'entrai incontinent se-

lon ma coutume; mais à peine m'eut-il aperçu qu'il se mit à se promener à grands pas, comme un furieux, me regardant de travers, et mettant parfois sa main sur sa dague avec un si grand air de haine, que j'attendais à chaque instant qu'il me viendrait colleter pour me poignarder. Et comme il ne paraissait pas près d'en finir, j'eus grand repentir d'être entré, et ne songeai plus qu'à me tirer du danger, ce que je fis fort adroitement : pendant qu'il se promenait et me tournait le dos, je gagnai la porte, et, avec une révérence plus courte que celle de l'entrée, j'opérai ma retraite, dont il ne s'aperçut que lorsque je fus dehors; et néanmoins il eut encore le temps de me lancer un regard farouche pendant que je fermais la porte, heureux d'en être quitte à si bon marché, et pensant, comme on dit, l'avoir échappée belle. Lors, je suis venu tout courant conter le fait à madame ma mère qui est bien entrée dans ma peine, et ayant fait venir sur-le-champ madame de Nemours, notre bonne amie, pour délibérer sur ce qui se devait faire, nous avons résolu.....

CATHERINE, l'interrompant.

Ah ! mon cher fils, j'ai rêvé toute la nuit de cette entrevue entre mes deux enfants.

RETZ.

Eh bien ! Monsieur le Maréchal, vous entendez?

TAVANES.

Eh bien ! Monsieur, l'arbre porte ses fruits. On a délaissé le roi au huguenot, le huguenot le confisque à son profit.

CATHERINE.

C'en est fait, je veux m'aller jeter à ses pieds.

TAVANES.

Triste ressource !

CATHERINE.

Les larmes d'une mère ne doivent-elles pas être toutes-puissantes sur le cœur de son fils ?

TAVANES.

D'honneur ! je crois que Votre Majesté veut déjà les essayer sur le mien.

CATHERINE.

Je vous ai pourtant confié souvent mes peines.

TAVANES.

C'est vrai ; plus d'une fois, je vous ai réconfortée un peu ; mais jamais je ne vous vis ainsi, sauf une seule fois pourtant, du vivant de feu votre époux : je vous trouvai toute désespérée de jalousie à cause de cette duchesse de Valentinois qui lui avait donné de l'amour, et pour vous remettre et vous rassurer à tout jamais contre ladite dame, je vous proposai de lui couper le nez.... Mais, pas plus alors qu'aujourd'hui, vous n'avez tenu compte des bons conseils.

CATHERINE, qui depuis quelque temps fait des signes à M. de Retz.

Hélas ! je ne demande qu'à les suivre en tout, vos conseils.

TAVANES.

Dites-moi vos desseins ; je les retremperai dans ma vigueur.

CATHERINE.

Mon Dieu, je ne veux rien, si ce n'est qu'on me rende mon fils.

RETZ, d'un air composé.

Monsieur le Maréchal me persuade, Madame. Assurément je me fie à Votre Majesté pour regagner l'esprit du roi ; mais les effets doivent suivre cette réconciliation et... et... j'aurais bien une idée...

LE DUC D'ANJOU.

Il a toujours de bonnes idées, le cher Gondi.

CATHERINE.

Voyons ?

RETZ.

Tout est perdu, si le roi s'engage dans la guerre. C'est chose faite, si l'amiral part pour la Flandre. Brouillée avec l'Espagne, avec le pape, la royauté, tombant à la discrétion du parti, ne peut plus garder ces habiles tempéraments qui l'ont préservée jusqu'ici...

TAVANES.

Beaux tempéraments de malheur ! Voyez où ils nous mènent.

CATHERINE, vivement.

Écoutez-le donc !

RETZ.

Empêcher l'amiral de partir et lui enlever le roi, ce serait tout.

LE DUC D'ANJOU, vivement.

Dis donc le fin mot.

CATHERINE, à demi-voix.

Taisez-vous.

RETZ.

Pour réussir, trois moyens : tout faire par le roi seul...

SAUVES.

Et comment? Les huguenots ont mis la main sur lui.

TAVANES.

Qu'on me donne le roi une bonne fois, je vous le tiens en chartre privée, et du diable si l'on vient alors lui dicter une autre volonté que la sienne!

CATHERINE.

Si nous laissions finir M. de Retz?

RETZ.

Je disais qu'il n'y a que trois moyens : tout faire avec le roi seul, se jeter dans les bras des Espagnols, ou se livrer aux Guise.

TAVANES.

Aux Guise! Depuis quand le roi de France en serait-il réduit à la protection de ses sujets? Je me charge de le sauver, moi.

CATHERINE.

Et moi, je ne veux pas faire la France Lorraine.

LE DUC D'ANJOU.

Grand merci pour moi, ma mère.

TAVANES.

Non, point de Guise.

RETZ.

Quant à l'Espagnol...

TAVANES.

Il est bon catholique.

CATHERINE.

Mais ce roi Philippe II en veut trop aussi...

LE DUC D'ANJOU.

Si j'ai bonne mémoire, le sang de Valois se mêle mal au sang d'Autriche.

SAUVES.

Et puis la mort de madame Élisabeth de France! Cette affaire n'est pas nette, madame sa mère ne peut pas...

CATHERINE.

Vous avez raison; nous allions oublier cela... Décidément, point d'Espagnol.

RETZ.

Point de Guise, point d'Espagnol... Alors...

SAUVES.

On a souvent parlé d'un tiers-parti avec les Montmorency ?

TAVANES.

Bien trouvé pour former un parti! Des gens sans chaleur ni ferveur, blâmant toujours ce qui se fait, sous prétexte d'impartialité; des gens scrupuleux et point dévoués, il n'y a rien de pis!

LE DUC D'ANJOU.

Damville est à pair et compagnon avec l'amiral; ne me parlez pas de gens qui ont un *mais* à tous les commandements.

RETZ.

Point de Montmorency, point de Lorrains, point

d'Espagnol; le roi seulement. Or le roi appartient à l'amiral. Que faire cependant?

TAVANES.

Avez-vous fini, mon cher seigneur?

RETZ.

A peu près, mon cher Maréchal.

TAVANES.

Eh bien! Madame, qui vous arrête? L'amiral a subjugué le roi au point de le rendre dépendant : débarrassez-vous de l'amiral; le roi vous reviendra comme l'enfant prodigue.

La reine et Retz se regardent en souriant.

LE DUC D'ANJOU, tout joyeux.

Et nous tuerons le veau gras! Quelle fête! J'y danserai de meilleur cœur qu'à la noce de ma sœur.

CATHERINE.

Mais, Maréchal, se débarrasser de l'amiral, comment?

TAVANES.

Donnez-moi seulement quelques compagnies d'ordonnance.

CATHERINE, avec joie.

Quoi! vous seriez capable de vous en charger et de réussir sans nous exposer?

TAVANES.

Dame! je sais mon métier. Mordieu! il me semble déjà tenir l'amiral en rase campagne.

CATHERINE, surprise.

En rase campagne!

TAVANES, qui n'a point entendu.

Et cette guerre-ci, je vous jure, ne finirait pas comme l'autre.

CATHERINE, dégoûtée.

La guerre, fi donc !

LE DUC D'ANJOU.

Comment, la guerre ? Nous ne nous entendons point.

TAVANES, écoutant.

Hein !... parlez plus haut... je suis un peu dur d'oreille.

CATHERINE, vivement.

Si fait !... je comprends à merveille. J'accepte votre offre, Maréchal, le cas advenant. Mais la guerre est un parti désespéré, elle est si chanceuse...

TAVANES.

Avec du cœur et de l'artillerie, elle n'a que de bonnes chances.

CATHERINE.

Je crains ces guerres civiles ; l'autorité y perd toujours, toujours quelque chose.

SAUVES.

D'ailleurs, on ne fait pas la guerre en fraude ; tôt ou tard il faut le consentement du roi : il ne le donnera jamais, si un événement ne lui force la main.

RETZ.

C'est cet événement qu'il faudrait amener.

Court silence.

CATHERINE.

Oui, mais depuis quelque temps, le hasard n'est pas pour nous.

RETZ.

Oh! avec de l'esprit, on fait du hasard comme de tout le reste.

TAVANES.

Expliquez-moi cela, s'il vous plaît; c'est de l'italien pour moi.

CATHERINE, vite.

Il entend qu'on peut profiter de certaines circonstances.

RETZ.

Oui, surtout quand on les a fait naître.

TAVANES.

Bah! un coup de vigueur, et l'on se tire de tout.

LE DUC D'ANJOU.

Il parle là comme le duc d'Albe, n'est-ce pas, Madame?

TAVANES.

Comment?

CATHERINE, un peu embarrassée.

Oui..., quand j'ai vu, il y a huit ans, le duc d'Albe à Bayonne, il m'a conseillé...

LE DUC D'ANJOU.

D'anéantir le parti en pleine paix et d'un seul coup; c'eût été beau, cela!

CATHERINE.

Nous ne sommes pas en mesure.

RETZ.

Ce sont de belles chimères que l'on se forge quand on n'est pas sur les lieux.

SAUVES.

C'est un vrai roman espagnol.

TAVANES.

Dieu me bénisse, si je comprends...

SAUVES.

Monsieur de Retz avait promis une idée?

RETZ, après avoir fait un signe à la reine.

Moi, non... seulement j'ai souvent pensé que si quelque accident, quelque coup imprévu venait brouiller les cartes, le jeu pourrait nous revenir.

SAUVES.

Par exemple, si les huguenots se trouvaient surpris et enveloppés...

RETZ.

Vous rentrez dans l'idée du duc d'Albe.

TAVANES.

Encore une fois, je me chargerais avec du canon...

RETZ.

Monsieur le Maréchal parle en paladin. Il faut raisonner en politique. Je disais que si seulement, ce qui est si aisé, ce qui a failli vingt fois arriver, un homme de marque, un chef huguenot était attaqué dans les rues.....

SAUVES.

Le peuple semblait bien disposé, on n'a point négligé les sourdes menées, les distributions d'argent... Qu'en est-il résulté ? quelques huées, quelques pierres ; l'amiral s'est plaint, le roi a grondé : voilà tout.

RETZ.

Il faudrait quelque chose de plus sérieux, un coup hardi, sur un personnage choisi avec maturité.....

C'est singulier qu'au milieu de tant de haines il n'arrive de soi-même rien de pareil.

TAVANES.

Peu s'en est fallu, ma foi, le jour où nous nous sommes rencontrés avec l'amiral sur le quai du Louvre. Il avait bien quatre-vingts gentilshommes, et Villars et moi, tout au plus dix. Si le cœur ne lui eût manqué ou que j'eusse répondu chaudement à ses provocations, je l'aurais passée belle. Bien m'a pris de profiter, comme je fais d'habitude, de ma surdité naturelle. Sur ma foi, un jeune homme s'y fût perdu.

SAUVES, à Retz.

Voilà une de ces occasions que vous voudriez.

LE DUC D'ANJOU, à Tavanes.

Seriez-vous homme à prendre votre revanche, Tavanes, et à disputer le pavé à l'amiral ? Si vous n'avez pas assez de monde, je vous donnerai du mien.

TAVANES.

Pourquoi non ? Gaspard de Saulx n'a pas peur de Gaspard de Châtillon.

RETZ.

Le roi ne manquerait pas de se fâcher, et l'amiral y gagnerait de se faire donner des gardes.

TAVANES.

A moins qu'un bon coup de mousqueton ne l'en eût dispensé pour jamais.

LE DUC D'ANJOU.

C'est le coup de mousqueton qu'il faudrait, mais sans l'avant-propos.

RETZ.

J'entends.... vous voudriez quelque chose de secret, d'inopiné.....

SAUVES.

Comme le meurtre de feu M. de Guise devant Orléans.

RETZ.

Tenez, comment le duc de Guise ne pense-t-il pas à se venger?

CATHERINE.

J'ai toujours douté qu'au vrai l'amiral fût pour rien dans l'affaire d'Orléans.

RETZ.

N'importe, le duc de Guise le croit, lui. Pourquoi ne se venge-t-il pas?

LE DUC D'ANJOU.

Veut-on que je lui en touche un mot? Nous sommes de la même confrérie de pénitents.....

CATHERINE.

Mon fils, souvenez-vous de ce que je vais vous dire : ne mettez jamais Guise dans vos secrets. Je connais cette race, race de maîtres et non de valets.

RETZ.

Mais, enfin, si, d'une façon ou d'une autre, l'amira était attaqué.....

SAUVES.

Point de doute que le coup ne vînt des Guise.

RETZ.

Et quand il n'en viendrait pas.....

CATHERINE.

Il en aurait l'air, c'est la même chose. *Et facta est lux.*

RETZ.

Madame, selon moi, voilà un mot qui décide l'affaire.

TAVANES.

Un moment..... quel train vous allez !.... répétez-moi cela.

RETZ.

Je suppose un guet-apens dressé contre l'amiral...

TAVANES.

Par qui ?

RETZ.

Par le premier venu.

TAVANES.

Mais encore ?

CATHERINE, secouant la tête.

C'est bien difficile, Gondi.

RETZ.

Et pourquoi, Madame? Un ordre de vous.....

Il s'arrête au signe que lui fait la reine.

TAVANES, qui n'a pas entendu.

Vous vous taisez?.... Eh bien ! après?

RETZ.

Une fois l'amiral mort.....

TAVANES.

Oui dà ?

RETZ.

Tous ses gens prennent la fuite ou les armes..... Le roi n'a de recours qu'en la reine mère. Nous verrons

alors ; les huguenots nous fourniront des prétextes pour toutes choses.....

LE DUC D'ANJOU.

Va donc pour la mort de l'amiral !

TAVANES.

Bon, attendez-vous qu'elle vous tombe du ciel ?

RETZ.

Il me semble que si c'était l'avis du conseil, si c'était surtout la volonté de la reine, il ne s'agirait plus que de rencontrer quelque homme fidèle et intelligent, qu'on aurait soin de bien cacher ; l'odieux de la chose, alors, s'il y en a, ne pouvant manquer de retomber sur Messieurs de Guise.....

CATHERINE.

On pourrait même prendre les devants, et les en accuser.

SAUVES.

Si madame de Coligny présentait requête contre eux, on les ferait poursuivre devant le Parlement.

CATHERINE.

Non, devant le conseil d'État.

RETZ.

N'importe. En tout cas on prendrait le bien de la chose, et on laisserait le mal aux autres, ce qui est conforme au premier principe du livre excellentissime : *Il principe.*

LE DUC D'ANJOU.

Le cher Gondi sait ses auteurs.

TAVANES.

Madame, je répugne assez, quant à moi, à ces ex-

péditions détournées qu'on aime tant aujourd'hui. Je crois cela de mauvais exemple, et préfère toute autre manière de se défaire de ses ennemis. Aussi, pour ma part, n'aimerais-je pas à me charger de semblable commission. Mais je ne suis pas entêté, et là où je vois la nécessité des affaires, l'intérêt de l'État et de la religion, je n'ai garde d'opiner à ma fantaisie. D'ailleurs Votre Majesté sait que je suis toujours prêt à céder à son exprès commandement.

CATHERINE.

Oh ! mon Dieu, moi, je ne veux rien..... si ce n'est ravoir mon fils, et me défaire de l'amiral.

TAVANES.

Eh ! dame, il faut vouloir ce qu'on veut : pour que l'amiral soit mort, il faut qu'on le tue.

LE DUC D'ANJOU.

L'arrêt est prononcé. Il faut qu'on le tue.

CATHERINE.

A la bonne heure.....

RETZ.

Il faudrait encore s'entendre sur les détails....

TAVANES, à M. de Retz.

Sur ce point, Monsieur, vous qui me semblez passé maître en tout ceci, n'allez-vous pas encore nous donner vos idées ? Il le regarde d'un air moqueur.

RETZ.

Moi, Monsieur, je dis seulement ce qui me vient à l'esprit.....

TAVANES.

Et il vous y vient tant de choses! Allons, Monsieur, n'avez-vous personne en vue, pour le projet en question?

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, vous savez, l'homme de la duchesse de Nemours?....

CATHERINE.

Taisez-vous donc. — Eh bien, Gondi?

RETZ.

Je cherche, Madame. — Il ne faut pas un novice qui nous ferait quelque maladresse.

TAVANES.

Oh! les sujets ne doivent pas manquer. Le métier est si pratiqué depuis un temps. Et celui qui a tué M. de Lignerolles?...

LE DUC D'ANJOU.

Villequier? Non, non, il est trop poltron. Il a fallu qu'il s'y reprît à deux fois.

TAVANES.

Et celui qui a expédié monsieur de Mouy?

RETZ.

J'y avais pensé; il est homme de résolution.

TAVANES.

Comment donc le nommez-vous?

RETZ.

Le sieur de Maurevel.

TAVANES.

Oui..... le mauvais chien!

CATHERINE.

Gondi, c'est qu'il faut un homme sûr.

RETZ.

Madame, on prend ce qu'on a.

SAUVES.

Celui-ci a le mérite d'être fort adroit.

CATHERINE.

N'est-ce pas lui que les bonnes gens appellent : *le tueur du roi ?*

SAUVES.

Lui-même, Madame.

CATHERINE.

Prenez garde ; s'il était découvert, cela pourrait faire soupçonner.....

RETZ.

Qui ? le roi ? Et où serait le mal ?

CATHERINE.

Vous avez raison. Cependant j'aime mieux, dans les premiers temps, qu'il reste inconnu. Si le roi hésite, on le compromettra en laissant percer le nom du meurtrier.

RETZ.

Je réponds du secret, tant qu'il plaira à Votre Majesté de le garder.

CATHERINE.

Bien. — Auriez-vous quelque chose d'arrangé..... dans votre tête ?

RETZ.

Mais voici comme je concevrais la chose. — Votre Majesté doit être pressée ?

CATHERINE.

Vous le sentez vous-même.

RETZ.

Il faudrait qu'un de ces jours... la première fois que l'amiral viendra au Louvre.....

CATHERINE.

Mon fils peut-il s'en passer un seul jour?

LE DUC D'ANJOU.

Cette après-midi, selon sa coutume..... ce serait le cas.

RETZ.

Oui,.... si l'on avait le temps.

CATHERINE, vivement.

Oui, oui, aujourd'hui, je vous dirai pourquoi.

TAVANES.

Madame, il me semble que je n'ai plus que faire ici, à la manière dont tout s'arrange; je suis assez mal propre à disposer de telles embuscades. Ce sont, à mon sens, affaires de quenouille, et non besogne de guerre. Permettez que je me retire.

CATHERINE, vivement.

Affaires de quenouille! Affaires d'État, Monsieur.

RETZ, l'interrompant.

Monsieur le Maréchal se fait tort, Madame, il n'y a point dans l'État de si grandes affaires qu'elles soient au-dessus de lui, et celle-ci est du nombre. (A demi-voix.) Retenez-le, Madame, il faut l'engager.

CATHERINE, avec bienveillance.

Demeurez, monsieur le Maréchal, je vous en prie. (Souriant.) C'est mon exprès commandement.

TAVANES.

J'obéis. (A Retz.) Pardon de vous avoir interrompu, mon cher Monsieur.

LE DUC D'ANJOU.

Madame ma mère, il faut faire ses affaires soi-même. Vous savez, ce capitaine que nous offrait madame de Nemours, c'est en l'interrogeant que nous l'avons trouvé peu convenable pour telle commission. Interrogeons ce Maurevel.

CATHERINE.

Faut-il donc que je le voie?

RETZ.

Il n'y a que la parole de Votre Majesté qui puisse lui donner du cœur.

TAVANES.

Je crois que c'est le cas d'un exprès commandement.

CATHERINE.

Envoyez-le donc querir..... Je voudrais bien pourtant que ce fût pour aujourd'hui.

RETZ.

Cela se peut encore... Je sais... on m'a dit... je sais que ce Maurevel est chez une de vos femmes.

TAVANES, qui a entendu à moitié.

Hein? que dit-il?

LE DUC D'ANJOU.

Il dit qu'on va faire venir Maurevel; qu'il est là tout près.....

TAVANES, d'un air moqueur.

Quel heureux hasard!

CATHERINE, d'un air indolent.

Pour moi, j'avoue qu'en commençant cette conférence, j'étais loin d'en deviner la fin..... J'aurais aussi bien parié pour la résolution de m'en retourner à Florence que pour... ce que nous allons arranger... (A Retz.) Allons, Albert, faites venir votre homme.

Retz sort.

TAVANES.

Il n'ira pas le chercher loin, que je crois.

LE DUC D'ANJOU, à demi-voix.

Çà, ma mère, il faudra lui parler net à celui-ci, ce n'est pas le cas de biaiser.

SAUVES.

Votre Majesté ne renonce pas au projet de voir le roi au retour de la chasse ?

CATHERINE.

Non, certainement.

SAUVES.

Sera-ce avant, ou après?

CATHERINE.

Avant, avant.

SAUVES.

On aura bien peu de temps.

CATHERINE.

Vous ne m'entendez pas. Je veux voir le roi d'abord ; rien ne peut se faire que je ne l'aie vu. Selon l'humeur dont je le trouverai, je donnerai le dernier ordre. N'oubliez pas cela.

SAUVES.

Il suffit.

TAVANES.

Voilà M. de Retz! Est-ce là faire diligence?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAUREVEL.

M. de Retz rentre avec Maurevel, celui-ci s'incline assez légèrement en entrant. La reine s'est rassisé. Le duc d'Anjou, appuyé contre le fauteuil de sa mère, prend un air de roi en parlant à Maurevel. Tavanes, à l'extrémité opposée, regarde tout d'un air dur et moqueur. MM. de Retz et de Sauves sont entre lui et Maurevel, plus rapprochés de ce dernier que rien ne sépare de Catherine et de son fils, mais qui se tient un peu en arrière.

RETZ, bas en entrant à Maurevel.

Aie l'air de ne rien savoir.

LE DUC D'ANJOU, à Maurevel.

Monsieur, la reine, ma mère, et moi, nous vous avons choisi entre tous nos bons serviteurs comme homme de courage et propre à mettre à fin une entreprise pour notre service, laquelle ne consiste qu'à faire un brave coup de votre main sur quelqu'un que nous vous nommerons. Voyez si vous vous sentez la hardiesse qu'il faut?

MAUREVEL.

Il n'est rien que je ne sois prêt à exécuter pour le service du roi.

LE DUC D'ANJOU.

Du roi, c'est-à-dire.....

CATHERINE, l'interrompant.

Oui, mon fils, du roi.

LE DUC D'ANJOU.

Soit donc. Songez, ami Maurevel, que l'affaire n'est

pas petite. Il ne s'agit pas de tirer votre poudre sur un moineau.

MAUREVEL.

J'entends bien, Monseigneur.

LE DUC D'ANJOU.

Ainsi, nous pouvons compter sur vous, pour le coup que nous méditons?

MAUREVEL.

Comme sur vous-même, Monseigneur.

LE DUC D'ANJOU.

Monsieur de Retz, expliquez-lui ce dont il s'agit.

RETZ.

Il s'agit donc, mon très-cher, de guetter au passage ici, à Paris, aujourd'hui et non demain, de jour et non de nuit, et d'étendre par terre, sans le manquer, M. l'amiral de Coligny.

MAUREVEL, prenant un air un peu troublé.

Monsieur l'amiral.....

RETZ.

Est-ce que cela vous étonne?

MAUREVEL.

Non pas... Si pourtant, j'ai lieu d'être surpris. On nous corne aux oreilles depuis quelque temps que c'est le favori du roi.

LE DUC D'ANJOU.

Vous entendez, Madame?

CATHERINE, à Tavanes.

Avez-vous entendu, monsieur de Saulx?

TAVANES.

Oh! que oui.

RETZ.

Il ne s'agit point, *signor* Maurevel, de ce qui se dit, mais de ce qui est. Or, c'est bien l'amiral que la reine et monseigneur confient à votre dévouement.

MAUREVEL, au duc.

Mais, Monseigneur, j'étais loin de m'attendre...

LE DUC D'ANJOU.

A quoi, Monsieur? Croyez-vous que Madame et moi vous eussions fait venir pour quelque vilenie? Vous deviez bien deviner qu'il s'agissait d'une action d'importance.

MAUREVEL.

Mais si j'avais su...

RETZ, impatienté.

Tout ceci n'est que pour se faire prier : allons, point de mauvaise grâce.

MAUREVEL, à Retz.

Mais, monsieur le comte, vous ne m'aviez point dit que ce fût pour si tôt, et en plein jour.....

RETZ.

Je ne vous avais rien dit, Monsieur, entendez-vous?

MAUREVEL.

A la bonne heure. Mais tout le quartier de l'amiral de Coligny est plein de huguenots; il ne marche jamais qu'accompagné, je pourrai bien être écharpé.

RETZ.

On y prendra garde. Vous décidez-vous?

LE DUC D'ANJOU.

Tu es bien revêche, Maurevel. Crains-tu donc de perdre ta peine? La reine et moi, nous savons royalement récompenser; accepte la commission, va, tu n'auras pas à t'en repentir.

MAUREVEL.

Je sais bien que Sa Majesté est libérale envers ses serviteurs... mais....

CATHERINE, impatientée.

Ah! quel ennui! Monsieur Maurevel, on ne veut point vous violenter; c'est à vous de voir si vous voulez nous obéir, en servant l'État et l'Église : car il s'agit ici d'abattre d'un coup la révolte et l'hérésie. J'attendais plus de zèle et de résolution d'un... d'un... n'êtes-vous pas gentilhomme?

MAUREVEL.

Jarni Dieu! noble comme mon épée!...

CATHERINE.

Eh bien! faites-en preuve.

MAUREVEL.

Madame, je suis homme de cœur... mais enfin on prend ses sûretés...

CATHERINE.

J'entends..... Monsieur Maurevel, combien vous a-t-on promis?

RETZ, coupant la parole à Maurevel.

Rien, Madame.

MAUREVEL.

Lors de l'affaire de M. de Mouy, j'avais fait marché pour cinq mille écus.

SAUVES.

Il surfait.

CATHERINE, vite.

Vous aurez le double... Mais, pour Dieu, décidez-vous.

MAUREVEL, s'inclinant.

Votre Majesté tient à ce que ce soit aujourd'hui?

CATHERINE, revenant à elle-même.

Mais, je ne tiens à rien, moi...

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, aujourd'hui.

MAUREVEL, au duc.

Le jour?

RETZ.

L'amiral, depuis qu'il est incommodé, ne sort que de jour.

CATHERINE.

Il importe pourtant que monsieur ne soit pas découvert.

SAUVES.

Les mesures seront prises pour assurer sa retraite.

MAUREVEL.

Reste à convenir du lieu et de l'heure.

TAVANES.

Enfin!... on en vient au fait. J'admirais qu'on prît tant de peine pour traiter avec ce damoiseau. Apprenez, mon bon, qu'on n'hésite point quand la reine commande.

CATHERINE.

Ne le grondez pas, je suis contente de lui.

MAUREVEL.

Je me tiens pour récompensé, Madame.

Catherine lui fait un sourire de bienveillance.

TAVANES.

Mais puisque te voilà, dis-nous comment tu comptes t'y prendre?

MAUREVEL.

Votre Seigneurie connaît l'endroit? Nous avons ce matin visité le terrain avec M. le comte de Retz.

TAVANES, regardant Retz.

Voilà de la prévoyance. — Eh bien?

RETZ.

On avait eu l'idée de ce que nous décidons maintenant, et, à tout hasard, j'ai voulu voir si la chose était possible.

TAVANES, avec affectation.

A tout hasard!...

LE DUC D'ANJOU.

Avez-vous vu cette maison dont parlait madame de Nemours?

RETZ.

Précisément. Elle est près du cloître Saint-Germain l'Auxerrois; l'amiral ne peut manquer de passer devant, soit en venant au Louvre, soit en retournant à sa rue Béthisy. Il y a une porte de derrière... on y tiendrait un cheval prêt.

CATHERINE.

Cette maison appartient...?

RETZ.

A un nommé Villemur, un chanoine qui est juste-

ment à la campagne. C'est le seigneur de Chailly qui l'a indiquée.

MAUREVEL.

J'ai besoin d'y retourner, maintenant que c'est décidé, et d'étudier les lieux. On ne sait pas comme dans ces sortes d'affaires il importe de connaître bien les êtres. Si l'on se trompe sur une porte, sur un escalier, sur un couloir, on peut être perdu. La première minute après le coup est capitale.

RETZ.

Chailly est prêt à t'y conduire.

TAVANES.

Le chanoine Villemur n'a-t-il pas été le précepteur du duc de Guise?

SAUVES.

Justement.

CATHERINE.

C'est excellent. Le premier soupçon se tournera de ce côté. Rien n'est plus important. (Gaiement.) C'est notre première minute à nous.

TAVANES.

J'admire qu'on ait ainsi pensé à tout. Un mot cependant, seigneur Maurevel: et votre arme?

MAUREVEL.

J'avais songé d'abord à un pistolet...

TAVANES.

Cela ne porte pas assez loin.

MAUREVEL.

C'est ce que j'ai pensé, et j'ai envie de prendre une espingole bien chargée.

TAVANES.

Pouf!... Prends-moi tout bonnement une bonne arquebuse, et point d'espingole, cela écarte trop. Trois balles seulement. Vous savez tirer, j'imagine?

MAUREVEL.

Pardi!... Pour M. de Mouy, j'étais encore loin, et je n'avais qu'un pistolet.

TAVANES.

Prenez une arquebuse, je vous dis ; et quand vous verrez arriver votre homme, ne vous pressez pas trop, donnez-vous le temps... c'est l'essentiel.

MAUREVEL.

Oh! je sais, je sais.

RETZ.

Ah! monsieur le maréchal, voilà la vraie prévoyance. Jamais nous n'aurions songé à tout cela; on dirait que vous n'avez fait autre chose de votre vie.

TAVANES.

Que diable, Monsieur, c'est mon métier que l'arquebusade. Ce n'est pas moi qui ai voulu tout ceci; mais ce qu'on fait, une fois qu'on le fait, il faut le bien faire.

LE DUC D'ANJOU.

A propos, avez-vous un cheval? Je vous donnerai un des miens, si l'on veut.

CATHERINE.

Prenez garde, on pourrait le reconnaître.

RETZ, à Maurevel.

N'as-tu pas un cheval espagnol?

MAUREVEL.

Excellent. Il sort de chez l'ambassadeur.

LE DUC D'ANJOU.

Les chevaux espagnols n'ont pas d'haleine.

MAUREVEL.

Le mien a tout ce qu'il faut. Je n'en veux pas d'autre.

RETZ.

Allons, Maurevel, fais ton compliment.

MAUREVEL, s'inclinant.

Votre Majesté me permettra-t-elle?...

CATHERINE.

Je vous tiens quitte... Servez-nous bien seulement; allez, et que le ciel vous conduise.

Maurevel se retire lentement, attendant M. de Retz.

RETZ.

La reine n'a rien à m'ordonner? Je vais le remettre à Chailly pour le conduire à la maison en question.

CATHERINE.

Un moment, Gondi, le roi ne peut tarder plus d'une heure à rentrer; l'amiral ne viendra pas de sitôt... Vous aurez eu le temps de faire vos préparatifs. On le laissera passer, c'est entendu. D'ici là, j'aurai vu le roi et... et... (Remarquant Maurevel au fond.) C'est tout. (Bas à Retz.) Questo bravo, zitto.

RETZ, bas.

Capisco! (Haut.) J'espère que Votre Majesté sera contente.

Il sort avec Maurevel, en laissant ses gants sur la table.

CATHERINE, en souriant à Maurevel.

Je l'espère aussi... (Quand ils sont sortis.) La figure de cet homme ne me plaît qu'à demi.

TAVANES.

Figure à l'avenant du métier d'assassin.

LE DUC D'ANJOU.

Assassiner... c'est-à-dire...

CATHERINE, interrompant.

Le connaissez-vous, maréchal?

TAVANES.

Dieu m'en préserve!

LE DUC D'ANJOU.

On dit que c'est un gaillard bien adroit. Pauvre amiral, son affaire est faite... Dites, maréchal, quel âge pouvait-il bien avoir?

TAVANES.

Oh! il était mon cadet de... de...

CATHERINE.

Gondi ne revient pas... Ah! le voici.

RETZ, rentrant vite.

J'ai dit que j'avais oublié mes gants et je reviens. Il ne faut jamais montrer de défiance à ces gens-là.

CATHERINE.

Je voulais vous dire, mon cher, que rien n'est décidé jusqu'après mon entretien avec le roi. Si je pouvais le regagner sans tout ceci, je l'aimerais mieux : suivant ce qu'il me dira, suivant la manière dont il me quittera, dont il recevra l'amiral, enfin selon le besoin, je prendrai mon parti. Que votre homme se tienne prêt dans la maison avec l'arquebuse, le cheval et tout;

mais qu'il n'agisse point sans un ordre exprès. Si d'ici au départ de l'amiral je ne vous dis rien à vous, monsieur de Retz, la partie est remise. Vous m'entendez?

RETZ.

Je croyais Votre Majesté résolue...

LE DUC D'ANJOU.

C'est vrai, ma mère, vous aviez dit...

CATHERINE.

Mon fils, il ne faut jamais faire que le nécessaire. Enfin, Gondi, vous m'entendez? Ayez soin d'avoir toujours les yeux sur moi. Un mot, un geste peuvent vous servir de signal.

RETZ.

C'est convenu, Madame.

CATHERINE.

Allez, mon cher Albert, votre homme doit perdre patience, vous reviendrez m'attendre dans ma chambre. Retz salue et sort.

SCÈNE IV.

CATHERINE DE MÉDICIS, LE MARÉCHAL DE TAVANES, LE DUC D'ANJOU, M. DE SAUVES, puis FIORELLA.

CATHERINE, regardant M. de Retz sortir.

C'est un garçon bien intelligent.

TAVANES.

Rusé compère d'Italien!

CATHERINE.

Diascolo ! (Se détournant.) Il n'y a point d'air ici, monsieur de Sauves.

SAUVES.

Votre Majesté veut-elle que je fasse ouvrir une fenêtre ?

CATHERINE.

Mais oui.... (On gratte à la porte de côté.) Qu'est-ce ?

UNE VOIX DE FEMME, à travers la porte.

Fiorella.

CATHERINE.

Entre.

FIORELLA, entrant.

J'ai fait sentinelle à la fenêtre qui donne sur le dehors ; j'ai vu au loin un tourbillon de poussière qui annonce le roi ; il doit être maintenant bien près du portail.

CATHERINE.

Laissez-moi tous ; ne vous écartez pas. Mon fils, tu resteras au Louvre ?

LE DUC D'ANJOU.

Certainement, ma mère.

SAUVES.

J'ai commandement du roi de ne pas quitter qu'il ne m'ait dicté ses lettres.

CATHERINE.

Adieu, messieurs, j'ai besoin que le roi me trouve seule. — Écoutez, passez tous chez moi, je vous ferai appeler, ou j'irai vous joindre, selon le besoin

TAVANES.

Allons, puisque Votre Majesté le veut. Qui m'eût dit que, sur mes vieux jours, je me retirerais par l'appartement des femmes, après avoir, dans ma jeunesse, négligé de leur faire ma cour, même au temps du roi François Ier.

CATHERINE.

On apprend avec l'âge, maréchal; encore dix ans, et je ne désespère pas de vous rendre galant. — Adieu! (Tavanes s'éloigne. — Plus bas au duc.) Le vilain brutal! Enfin m'en voilà quitte. Du moins nous l'avons amené à nos fins.

LE DUC D'ANJOU.

Vous êtes charmante, ma belle madame.

Il lui baise la main et sort. On le suit.

SCÈNE V.

CATHERINE, seule.

Qu'il fait chaud ici!.... maudites affaires, on ne peut avoir un moment de repos; je suis d'une fatigue... *Ohimè!* Je ne pourrai aller dormir de deux heures au moins... Ah! Florence, *mia cara Fiorenza!* (Elle semble prête à s'assoupir, puis se relève brusquement.) Que fais-je donc? Marchons un peu. (Elle marche vite.) Il va venir. Cette entrevue est décisive... décisive! Je pense que j'aurai le temps de quitter ce monde avant de rien voir de décisif... Ah! du moins si je pouvais me faire une vie un peu tranquille!.... J'ai mal choisi mon temps pour venir en France. Tout m'y gêne et m'y contrarie, personne ne songe à me plaire, hors mon fils Henri.... et encore!

Il est bien heureux que son frère soit insupportable..... Ah! quel ennui!.... De quelle humeur le vais-je trouver, celui-ci? Tantôt des bourrades, tantôt des caresses, et toujours des faussetés! Gondi a si bien réussi à le rendre menteur que je m'y prends moi-même, et ne peux plus compter sur rien avec lui. — Mais le voici.

SCÈNE VI.

CATHERINE DE MÉDICIS, CHARLES IX.

CHARLES, entrant avec vivacité.

Bonjour, madame. Qu'est-ce que c'est qu'on vient de me dire? que vous demandiez à me parler?

CATHERINE.

On a dû vous dire que je le désirais.....

CHARLES, se jetant dans un fauteuil.

Morbleu! quelle chaleur!

Il jette son chapeau sur la table.

CATHERINE.

Vous êtes fatigué?

CHARLES.

Moi, jamais.

Il se lève et se promène.

CATHERINE.

Mon fils, j'ai à vous dire.....

CHARLES.

A propos, ma mère, pourquoi n'êtes-vous pas venue à la chasse?

CATHERINE.

Vous savez que je n'y vais plus guère; d'ailleurs je ne me sens disposée à aucun divertissement....

CHARLES.

Tant pis !... Vous vous seriez amusée.. La bonne matinée, mordieu ! la bonne matinée !

CATHERINE.

Monsieur, voulez-vous m'entendre ?

CHARLES.

Oui, vraiment..... Ce n'est pas que le gibier ait beaucoup donné ; par cette chaleur, il ne tient pas..... mais nous avons couru, couru à crever vingt chevaux.

CATHERINE.

Je voudrais bien vous parler....

CHARLES.

D'affaires ?.... Nargue des affaires, nous sommes encore en noce. Je veux aller à la chasse tous les jours.

CATHERINE.

Vous êtes le maître ; mais jamais je ne vous vois partir pour la chasse sans qu'un amer souvenir....

CHARLES.

De quoi donc ?.... Vous nous portiez bonheur, ma mère, quand vous vouliez y venir. Vous souvenez-vous, une fois, à Rambouillet ?....

CATHERINE.

Mon fils, vous souvenez-vous, une fois, à Meaux ?

CHARLES.

A Meaux ! Bon pays que la Brie, riche en gibier.

CATHERINE.

Le jour dont je parle, nous étions partis de Monceaux.....

CHARLES.

La course est bonne.

CATHERINE.

Et à Meaux, peu s'en est fallu que vous, moi, la couronne, l'État, tout ne tombât dans les mains....

CHARLES.

Des huguenots ? Oui, les coquins espéraient nous surprendre ; mais, jarni, mes Suisses étaient là !

CATHERINE.

Je frémis encore d'y penser. Non, je vivrais mille ans, que je ne pourrais pardonner à des gens qui ont failli porter la main sur leur maître.

CHARLES.

Ni moi non plus, mille dieux! aussi je la leur garde bonne.

CATHERINE.

Ah ! mon cher enfant..... Ah ! que vous avez raison ! Jamais vous n'aurez de repos avec ces gens-là.

CHARLES.

Graine de factieux !

CATHERINE.

Ah ! que vous avez raison !

CHARLES.

L'amiral me le répète sans cesse ; et il les connaît bien, lui !

CATHERINE.

Je le crois. *Qui se ressemble.....*

CHARLES.

Aussi, n'ayez pas peur ; nous leur taillerons de la

besogne. Ce sont des chiens, méchants au logis, mais bons à lancer sur les étrangers.

CATHERINE.

Mais, mon fils.....

CHARLES.

Coligny m'emmènera tout cela.

CATHERINE, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Mon fils, c'est donc chose résolue, vous lui donnez une armée.....

CHARLES, la regardant fixement.

Si vous me le conseillez.

CATHERINE.

Mes conseils viendraient un peu tard. Vous êtes décidé à la guerre, et vous ne m'en avez rien dit !

CHARLES.

Vous ne m'en avez plus parlé.

CATHERINE.

Je n'avais pas l'habitude de quêter ni de surprendre votre confiance ; vous la donnez à d'autres, je me retire.

CHARLES.

Ma confiance!.... Vous savez bien que ma confiance n'est à personne.

CATHERINE.

Je sais que vous ne me parlez plus de vos desseins. Je sais que vous évitez mes questions, mes regards, jusqu'à ma présence ; je sais enfin que vous passez le temps en conférences avec des gens que je vous avais élevé à craindre et non à aimer.

CHARLES, vivement.

Après, après?

CATHERINE.

Ces gens sont seuls écoutés; moi, je ne suis plus rien près de vous ; à la bonne heure, suivez votre plaisir. Je peux souffrir de votre changement, mais je me consolerai, si quelque jour vous n'en souffrez pas vous-même.

CHARLES.

Mon changement !.... Vous me feriez devenir fou ! Parbleu ! si je ne vous parle de rien, c'est que je n'ai rien qui m'occupe.

CATHERINE.

Que disiez-vous donc tout à l'heure ? N'espérez point me donner le change ; pensez-vous que j'ignore ce que vous faites, ce que vous méditez.... ? Dites-moi que vous n'avez pas résolu peut-être de déclarer la guerre aux Espagnols ?

CHARLES, vivement.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?

CATHERINE.

Je le vois.... je le sais.

CHARLES, plus vivement.

Qui vous l'a dit, mordieu ! qui vous l'a dit ?

Il s'approche d'elle.

CATHERINE, se retirant.

Mais... ne peut-on savoir... ni deviner ?

CHARLES.

On m'a trahi... Qui? qui? Est-ce Retz? est-ce Sauves?

CATHERINE.

Ce n'est point Retz. Mais si vous êtes trahi, vous

avez donc un secret? Et je l'ignorais!... mon malheur est certain.

CHARLES, en colère.

Sauves! Ces secrétaires d'État sont des traîtres!

CATHERINE.

Ils vous servent mieux que vous ne le pensez, mais que peut leur zèle? Votre volonté est fixée; vous êtes acharné à votre perte.

CHARLES, frappé.

Ma perte!... Expliquez-vous, Madame.

CATHERINE.

A quoi bon? Les paroles sont vaines maintenant, le dé est jeté.

CHARLES.

Non, non, parlez.

CATHERINE.

M'écouteriez-vous? Les conseils d'une femme ne sont pas dignes de votre nouvelle sagesse.

CHARLES, en colère.

Voulez-vous parler, mille noms du diable?

CATHERINE.

Mon fils, je parlerais, si j'étais sûre de votre patience.

CHARLES, d'un ton affecté.

Madame, mon plus grand plaisir est de vous entendre.

CATHERINE.

Je n'eusse jamais pensé que pour avoir pris tant de peine à vous élever, vous enfant si frêle et si maladif, surtout pour n'avoir goûté de repos ni jour ni nuit,

afin de vous conserver votre couronne que vous voulaient ôter huguenots et catholiques, vous me délaisseriez et n'iriez prendre conseil que de mes ennemis et des vôtres... Je sais tout; ne me démentez pas; je sais tout. Assurément, vous êtes le maître de suivre vos nouveaux favoris, je n'y puis rien; et si vous persistez, je prierai toujours Dieu pour vous; mais vous trouverez bon que je renonce aux affaires, que je m'éloigne de la cour, que je quitte Paris, voire même que je sorte de France, pour m'en retourner dans ma patrie...

CHARLES.

Oh! oh!... Quoi, ma mère?...

CATHERINE.

Laissez-moi finir. — Ce n'est pas, vous pouvez me croire, mon propre danger que je fuis, quoique bien assurée que vos chers amis n'aspirent qu'à ma ruine; mais, je ne pourrais sans déshonneur me voir méprisée dans la cour de mon fils et de mon glorieux époux; je ne pourrais sans trahir sa mémoire, ma religion, l'intérêt du royaume, me livrer à ce parti de séditieux et d'apostats. On peut faire grâce à la révolte d'un moment, mais comment pardonner à un parti qui voulait, à Meaux, faire son roi prisonnier?... Enfin, il y a deux choses que par honneur et par conscience je n'oublierai jamais, c'est que vos huguenots ont osé appeler *antechrists* les princes de ma maison, et... j'ai douleur à le dire... qu'un huguenot a mis indignement à mort le feu roi, mon glorieux seigneur et mari!

Elle pleure.

CHARLES.

Eh mais... Là, là, notre mère... remettez-vous : vous faites le mal plus grand qu'il n'est. Que pouvez-vous craindre ici? Ne suis-je pas le roi et votre fils?... Allons, Madame, du courage : c'est moi, maintenant, qui vous prierai d'avoir confiance, contez-moi vos peines, j'y pourvoirai.

CATHERINE.

Il n'est plus temps, vos engagements sont pris.

CHARLES.

Oh! mes engagements!... Du diable si j'y tiens! — Voyons, parlez.

CATHERINE.

Et pourquoi? Mes conseils vous importunent... Je n'ai plus votre cœur, je n'ai plus de fils.

CHARLES.

Ma mère, ma mère!...

CATHERINE.

Une barrière s'élève entre nous... c'en est fait... Adieu, vivez seul, sans amie, sans confidente, à la discrétion de vos ennemis.

CHARLES.

Mais de par tous les diables apaisez-vous. — Voyons, point de rancune, expliquons-nous de bonne amitié.

CATHERINE.

Hélas!

CHARLES.

Enfin, que voulez-vous? que faut-il pour vous complaire?

CATHERINE.

Oh! mon cher fils, il ne me faut que votre sûreté et votre affection.

CHARLES.

Oui, oui.... mais après?

CATHERINE.

Pouvez-vous le demander? ne vous souvient-il plus de nos projets passés.... de nos anciennes conventions?

CHARLES.

Si fait, si fait...

CATHERINE.

Combien de fois ne vous ai-je pas répété de vous défendre de tous les partis, mais d'aucun autant que de ce parti de la prétendue religion réformée, le plus intraitable, le plus opiniâtre de tous, celui qui sert d'aliment et de prétexte à tous les autres?

CHARLES.

Peut-être bien... après?

CATHERINE.

Ennemi de tout ordre et de toute foi, ennemi de l'État, du pape, de votre couronne, enfin de votre famille...

CHARLES.

Eh bien!

CATHERINE.

Et vous en êtes entiché maintenant! Et...

CHARLES.

Mais la paix, madame! Vous oubliez qu'on a fait la paix avec eux et que vous y avez travaillé vous-même.

CATHERINE.

Oui, mais dans quel dessein? Est-ce pour nous ou pour eux que j'ai souhaité la paix? Je voyais, à la faveur de la guerre civile, prévaloir l'Espagnol et le Lorrain, l'autorité royale s'épuiser par ses efforts, contracter des dettes envers son propre parti, et s'exposer chaque jour aux chances terribles d'une défaite. La voie des négociations s'ouvrait, elle m'offrait le moyen de remettre chacun à sa place; les huguenots une fois désarmés, je pouvais les gagner par l'adresse, les diviser par la faveur, réunir leurs chefs à la cour, sous mes yeux, sous ma main... Qu'il vous en souvienne : la paix ne nous a toujours paru qu'une nouvelle ruse de guerre. Vous-même, vous l'entendiez ainsi, vous m'aidiez à les rassurer, à les séduire par de flatteuses manières; nous marchions de concert; nous faisions un visage sévère aux Guise, mais sans rompre tout commerce avec leurs alentours; nous donnions congé au légat qui venait s'opposer à la paix; mais avec de bonnes paroles secrètes qui lui rendaient de l'espoir sans nous engager. Nous parlions aussi de la guerre de Flandre, mais sans cesser de nous entendre avec l'ambassadeur d'Espagne, sans même renoncer à nos communications cachées avec le duc d'Albe. Qu'est devenu tout ce bon plan de conduite, si savamment combiné? Vous vous êtes pris vous-même au piége, vous êtes entré tout de bon dans vos promesses, et vous donnez maintenant dans les belles paroles que nous avions concertées ensemble... ou plutôt ce Coligny que vous vouliez gagner, s'est emparé de vous, vous ne pensez que d'a-

près lui, vous croyez tout ce qu'il vous dit, vous croyez ce que vous lui dites... Est-ce là régner? Ah! mon fils, qu'êtes-vous devenu? Où est le temps où vous me disiez si gentiment : « Hein! ma mère, sais-je bien jouer » mon rôle? » — « A merveille, vous répondais-je, » mais le tout est de savoir continuer. »

CHARLES, qui l'a écoutée très-froidement.

Et qui vous dit que je n'aie pas su continuer?

CATHERINE, avec joie.

Eh! parlez donc, cruel enfant!... Quoi, vraiment?... Dites, qu'y a-t-il? Rendez-moi la paix et la consolation.

CHARLES.

Là, là, ma mère, pas si vite. — Je dis seulement que je ne vois pas pourquoi vous voulez à toute force que je sois sot en tout ceci. D'où savez-vous qui je trompe?

CATHERINE.

Ah! Charlot, mon fils, mon fils chéri, parle, parle... tu me mets du baume dans le sang.

CHARLES.

Tant mieux, ma mère!

Il lui prend la main amicalement.

CATHERINE.

Et, à ce compte, tu suivrais toujours notre projet? Tu n'aurais en vue que l'humiliation de tous les partis et l'affermissement de l'autorité royale?

CHARLES.

Mais, apparemment.

CATHERINE.

Je ne me sens pas d'aise. Eh bien, mon fils, il faut

persister. Écoutez-moi, Charles, je vous seconderai bien. — D'abord...

CHARLES.

D'abord?

CATHERINE.

Nous nous concerterons sur tout. Nous ne ferons rien sans nous être avertis.

CHARLES.

Pourquoi pas?

CATHERINE.

Que méditez-vous en ce moment?

CHARLES.

Et vous?

CATHERINE.

Oh! moi, je vous dirai... nous avons bien des idées... mais surtout un grand projet! Vous saurez... vous saurez.

CHARLES, plus vivement.

Un grand projet!... Ma mère, ma mère, je ne vous le demande pas; mais je veux m'associer à toutes vos vues, je ne puis rien que par vos conseils.

CATHERINE.

Cher enfant! Çà donc, écoutez-moi. Ne cessez pas, vous, de bien traiter vos huguenots; c'est ce que vous avez fait de mieux, vous vous y êtes pris en maître; nous aurons soin, nous, de renouer les autres fils que vous avez laissés se rompre.

CHARLES.

Je l'entends bien ainsi.

CATHERINE.

Par exemple, vous avez fait partir Lanoue avec ce

comte Ludovic : c'est à merveille. On dit qu'ils ont un projet sur Mons?.... Ne jugeriez-vous pas à propos qu'on en donnât avis sous main au duc d'Albe ?

CHARLES, en hésitant.

Mais, c'est une idée.....

CATHERINE.

Remerciez-moi, mon fils, la chose est faite. Oh! je ne suis pas restée oisive. Grâce à mon avis, Genlis doit être battu à l'heure qu'il est.

CHARLES, entre ses dents.

Damnation !

CATHERINE.

Que dites-vous?

CHARLES.

Rien.

CATHERINE.

Nous soignerons les Guise. Il ne serait pas prudent à vous d'avoir avec le duc une conférence d'affaires.....

CHARLES.

Non vraiment.

CATHERINE.

Mais votre frère pourrait s'en charger.

CHARLES.

Mon frère d'Anjou !

CATHERINE.

Sûrement.

CHARLES.

Soit.

CATHERINE.

Je vous dirai que le duc de Guise lui a paru au fond bien disposé.....

CHARLES.

Il l'a donc vu?

CATHERINE.

Pour le sonder. Au reste, il vous en rendra compte à vous-même.

CHARLES.

A la bonne heure.

CATHERINE.

Car, mon fils, c'est par là qu'il faudra commencer; maintenant que nous sommes réconciliés, il faudra vous réconcilier avec votre frère.

CHARLES.

Mon frère d'Anjou!

CATHERINE.

Sûrement.... Il a lieu de se plaindre; vous avez été un peu dur à son égard. Il vous a bien servi pourtant.

CHARLES.

Lui?

CATHERINE.

Et dans la guerre comme dans la paix. Le maréchal de Tavanes le tient pour grand capitaine.

CHARLES.

Oh! dès que M. de Tavanes dit cela!

CATHERINE.

A propos de Tavanes, le comte de Tende est grandement malade, Tavanes voudrait lui succéder au gouvernement de Provence. Il faudra le lui promettre, sans se presser de le lui donner.

CHARLES.

Vous croyez?

CATHERINE.

Il y a aussi ce pauvre Gondi qui a grand désir d'être maréchal. C'est une chose qui devra se faire un jour ou l'autre.

CHARLES.

Cela se peut.

CATHERINE.

Mais avant, songeons à nos intérêts. Le premier est d'entretenir la sécurité des huguenots. Une occasion se présente. Villandry a eu le malheur de vous offenser gravement au jeu ; il y va de la tête, si vous ne lui faites grâce ; n'y manquez pas.

CHARLES, avec une colère concentrée.

A Villandry !.... non, non.

CATHERINE.

Je fais plus que vous le conseiller par politique, je vous le demande par faveur, et pour sceller notre réconciliation. Son sort me touche, et je m'intéresse à sa famille.....

CHARLES, durement.

N'y comptez pas... L'insolent ! il a osé... point de grâce, mille diables ! Entendez-vous, ma mère, ne m'en parlez jamais.

CATHERINE.

Pardon, j'aurais cru que la première grâce que je vous demande....

CHARLES.

Celle-là ? jamais ! passons.

CATHERINE.

Au moins ne négligeons aucun autre moyen de ca resser vos protestants.....

CHARLES, reprenant son sang-froid.

D'accord.

CATHERINE.

Pendant que vous leur faites bonne mine à tous, que vous gagnez les uns par des offres secrètes, les autres par des récompenses publiques, vous avez le soin d'ajourner la guerre....

CHARLES, contenant mal son impatience.

D'ajourner la guerre...

Il s'arrête.

CATHERINE.

Oh! c'est la première chose. Votre amiral ne manquera pas de vous presser, mais quant à lui....

Elle hésite.

CHARLES.

Quant à lui ?....

CATHERINE.

Il y aurait un moyen de se débarrasser de....

Elle hésite.

CHARLES, vivement.

Comment?

CATHERINE.

De ses instances. Vous lui répondrez que vous avez considéré la grandeur de l'entreprise, qu'il pourrait être malséant d'en donner la mission à un réformé, que ce serait aussi trop prendre couleur d'hérésie, et que ne pouvant, faute d'habitude, vous charger vous-même du commandement, vous avez résolu de le confier à votre frère.....

CHARLES, avec un dépit concentré.

Mon frère d'Anjou !....

CATHERINE.

Sûrement, comme étant d'ailleurs lieutenant-général du royaume et de plus habile et expérimenté aux choses de la guerre.....

CHARLES, éclatant.

Ah ! c'est trop fort aussi..... Tonnerre du diable ! madame, me voulez-vous mettre en tutelle sous votre monsieur d'Anjou?

CATHERINE.

Qu'entends-je?

CHARLES.

Par la morbleu ! me laissera-t-on une fois tranquille ? et ne puis-je régner à ma fantaisie?

CATHERINE.

Ohimè ! Quelle école !.... Mon fils.....

CHARLES.

Point de câlineries, mort d'enfer ! Je suis votre fils, soit, mais aussi votre roi.

CATHERINE, froidement.

Je le sais, Monsieur, et je voudrais vous en voir les vrais sentiments.

CHARLES.

Au diable les remontrances ! Voilà d'abord un sentiment de roi, j'espère.

CATHERINE, outrée.

C'en est trop.... — Et moi, moi qui croyais !.... Ainsi donc vous me trompiez?

CHARLES, se calmant.

Moi! je ne trompe personne.

CATHERINE, vivement.

C'est encore pis, vous êtes dupe..... Au reste, contentez votre envie, jetez-vous tête baissée dans les lacs où l'on veut vous prendre. Je retire tous mes avis ; j'ai fait mon possible pour vous sauver. Vous ne le voulez pas..... à la bonne heure !

CHARLES, troublé.

Me sauver!.... qu'ai-je donc dit?.... non, non, je vous écoute.

CATHERINE.

C'en est fait, cet entretien est le dernier. J'aurai soin de vous épargner ma présence.....

CHARLES.

Mais, non.

CATHERINE.

Je vous l'ai dit : dès longtemps quelque chose me sollicite de retourner à Florence. Je ne restais que pour veiller sur vous, mais puisque tout est inutile, que rien ne vous peut dérober au danger qui vous presse.....

CHARLES, vivement.

Quel danger? parlez donc, mordieu!

CATHERINE, en pleurant.

Malheureuse épouse, malheureuse mère, j'aurai tout perdu!

CHARLES, plus troublé.

Mais par les cinq cents diables d'enfer !....

CATHERINE.

Pourquoi suis-je venue en France?.... Je pars ; du moins je ne serai pas témoin de votre ruine.....

CHARLES, plus troublé encore.

Ma ruine! Par les portes de l'enfer, expliquez-vous!...

Il lui saisit la main.

CATHERINE, retirant sa main.

Non, non... Laissez-moi! tout est dit.

Elle recule.

CHARLES.

Ne partez pas.

CATHERINE, en se retirant.

Laissez-moi.... je sors.... adieu!

Elle met la main sur la porte de côté.

CHARLES.

Tête-bleu! voulez-vous rester?

CATHERINE, en ouvrant.

Laissez-moi! (D'un ton solennel.) Adieu, mon fils, que le ciel ait pitié de vous!

Les larmes lui coupant la voix, elle se couvre les yeux de son mouchoir, et sort en fermant la porte à clef derrière elle.

SCÈNE VII.

CHARLES, seul.

Mais non... restez, restez donc, ma mère... (Il s'appuie contre la porte.) Ma bonne mère, par pitié, par grâce, ne me quittez pas, je suis perdu si vous me quittez... ouvrez, ouvrez... (Avec impatience.) Voulez-vous bien ouvrir?... Quoi, rien!... (Avec colère.) Ah! vieille sorcière, ouvre quand tu voudras, du diable si je m'en soucie!

(Il revient sur le devant, se promène à grands pas, et pendant quelque temps

ne prononce que de gros jurements entrecoupés.) J'étais bien bon de me mettre en peine de ses radotages. Comme la couleuvre cherchait à se glisser!... A peine ai-je eu l'air de l'écouter, qu'elle s'est crue la maîtresse ; déjà elle disposait de tout, la paix, la guerre, les commandements, les faveurs, les grâces ; et moi, que devenais-je? Rien ; un bon enfant soumis, qui laisse l'autorité à sa mère, et la gloire à son frère... Le beau métier que d'être l'ombre de l'élève de M. de Tavanes! — Non, non, on n'en est pas où l'on pense, et je suis émancipé, jarnidieu! C'est à moi de faire la guerre et la paix, de choisir mes conseillers et mes généraux... huguenots tant qu'on voudra ; mais ils me servent au moins, et me comptent pour quelque chose. Avec l'amiral, je fais ce que je veux..., on cause, on s'entend au moins avec lui ; ce n'est pas de ces esprits obscurs où l'on ne voit goutte. Et puis, je le veille de près ; qu'il essaie de m'attaquer, parbleu! je l'en défie. S'il osait s'y jouer!... Ce n'est pas lui enfin qui prendrait ma couronne après moi, au lieu que ma mère... Ma mère, et d'Anjou, et Tavanes, et Guise, et toute la clique ne tiennent pas plus à moi qu'aux vieilles pantoufles de mon père. Les voilà fâchés maintenant! nous allons en voir de belles!... J'ai peut-être eu tort de la rabrouer comme j'ai fait; mais aussi pourquoi me pousser à bout?... Ah! morbleu, que tout cela m'ennuie!... — A travers ses pleurs, son dépit perçait; elle est rancunière... comme une Italienne, au fait. — Ah! pardi, qu'elle y retourne dans son Italie, je ne courrai pas après... mon frère resterait seul alors...

Diable! resté seul, il serait capable... oui, il peut survenir telle affaire où ma mère me ferait faute. Elle en sait long, sur mon âme!... J'ai peut-être mal fait de la fâcher. Il faudrait ne jamais fâcher personne. — Rien n'est sûr. quand j'y pense ; je ne tiens ces huguenots qu'à demi... Ces Guise peuvent monter la tête à d'Anjou... Philippe II peut m'envoyer retrouver ma sœur... Ma mère était là entre nous tous, elle veillait pour tout le monde... Si elle me quitte, me voilà tout à fait seul... Seul, tout seul, j'ai peur... Cet abandon n'est pas naturel; il y a là quelque motif que j'ignore, elle avait l'air inquiète autant qu'irritée, elle parlait de mon danger, de ma perte... certainement elle savait quelque chose... Qu'est-ce que ce peut être? Je tremble... je veux le savoir... j'ai besoin de le savoir... je meurs, si je ne le sais pas... Ma mère, ma mère... où est-elle? (Il court vers la porte par laquelle Catherine est sortie.) Ouvrez, Madame, ouvrez, c'est moi... (Il frappe.) Entendez-vous? c'est moi... (Avec colère.) Ouvrez donc, jarnibleu!

Il donne un grand coup de pied dans la porte.

SCÈNE VIII.

CHARLES, FIORELLA.

FIORELLA, au dedans de la porte.

Santa Maria!... Qui va là?

CHARLES.

Le roi, ouvrez.

FIORELLA, ouvrant.

Ah! Sire!...

CHARLES, brusquement.

Où est ma mère ?

Il veut entrer.

FIORELLA, l'arrêtant.

N'entrez pas !... Elle fait sa sieste.

CHARLES.

Au diable ! éveillez-la.

FIORELLA.

Elle s'est enfermée ; elle a défendu d'entrer d'une heure et demie dans sa chambre.

CHARLES.

Non, pas pour moi, petite fille.

Il lui prend le bras avec négligence.

FIORELLA.

Mais pour moi, Sire.

Elle a l'air de vouloir retirer son bras.

CHARLES, la prenant par la taille.

Allons, venez m'ouvrir. (En souriant.) Vous savez bien, la belle, que j'entre, quand je veux, dans toutes les chambres à coucher du Louvre.

FIORELLA, souriant et rougissant.

Ah ! Sire...

CHARLES, qui paraît moins pressé d'entrer, et lui passe la main sous le menton.

N'est-ce pas que tu m'ouvriras ?

FIORELLA, en le laissant faire.

Pas possible, Sire. C'est notre première consigne, chez la reine, de ne jamais laisser entrer, quand elle l'a défendu ; mais je dirai bien à Votre Majesté...

Elle hésite.

CHARLES, en la caressant.

Et tu me diras bien?...

FIORELLA, à demi-voix.

Que la reine est en compagnie...

CHARLES, s'arrêtant.

Comment?

FIORELLA.

Oui, oui, avec monseigneur le duc d'Anjou, et M. de Retz, et ce grand maréchal si rude...

CHARLES.

Ah, ah!... et elle a défendu sa porte?...

FIORELLA.

Pour tout le monde: mais principalement pour Votre Majesté.

CHARLES, la quittant avec colère.

Pour moi, mille tonnerres!

FIORELLA.

Ah! santa Maria!...

CHARLES.

Je vais faire briser sa porte...

FIORELLA, se jetant à genoux devant lui, pour l'arrêter.

Sire, je vous en supplie... Vous me ferez renvoyer...

CHARLES.

Tenir un conseil où l'on se cache de moi, tête-bleu!... holà, quelqu'un!

Catherine paraît; Fiorella s'échappe; Charles semble un peu interdit, mais toujours en colère.

SCÈNE IX.

CHARLES IX, CATHERINE DE MÉDICIS, puis LE MARÉCHAL DE TAVANES, LE COMTE DE RETZ, LE DUC D'ANJOU et M. DE SAUVES.

CATHERINE.

Quel bruit ! qu'est-ce donc ?... Ah ! c'est vous, Sire ? (Avec froideur et dignité.) Que voulez-vous ?

CHARLES.

Vous voir et tout savoir.

CATHERINE.

J'ai des affaires...

CHARLES.

Qui sont les miennes.

CATHERINE.

Je tiens conseil...

CHARLES.

J'en veux être. Oui, je veux les voir, je veux les entendre ; qu'ils viennent tous... je suis prêt.

CATHERINE, à part et avec satisfaction.

Enfin !... Dieu soit loué ! (Haut.) Mon fils, que n'êtes-vous revenu plus tôt aux dispositions où vous voilà ! (Elle prend une sonnette sur la table et sonne. Fiorella paraît.) Dis à Monsieur et aux autres de passer ici : c'est le roi qui les demande. (Fiorella sort.) Ah ! mon fils, que de jours se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu entouré, comme vous allez l'être, de vos vrais et loyaux ser-

viteurs, et que d'inquiétudes vous m'auriez épargnées!...

CHARLES, avec curiosité.

Mais... nous sommes encore à temps, Madame. L'extrémité, je pense, n'est pas telle...

CATHERINE.

Je ne sais, mon fils,... je l'espère.

CHARLES, inquiet.

Ah! vous... vous l'espérez?...

CATHERINE.

Les voici. (Bas au roi.) Cachons nos alarmes.

CHARLES, à lui-même.

Nos alarmes!

Entrent le duc d'Anjou, le maréchal de Tavanes, le comte de Retz et M. de Sauves.

CATHERINE.

Le roi veut vous entendre, Messieurs; il vous commande de lui donner conseil.

CHARLES.

Oui, je suis aise de vous voir, Messieurs, bien qu'accoutumé à vous voir souvent, mais séparément, ou en compagnie plus nombreuse. Il me plaît de connaître si, ainsi réunis, je ne trouverai pas à gagner dans votre entretien, et surtout à savoir plus au vrai votre pensée.

Il regarde MM. de Sauves et de Retz.

TAVANES.

Je la dis toujours, Sire, et tout crûment; parfois même avant que Votre Majesté ne me la demande.

CHARLES.

Je le sais, monsieur, aussi ne parlé-je pas pour vous.

Il regarde M. de Sauves.

CATHERINE, bas.

Mon fils!

CHARLES, bas.

Soyez tranquille, ma mère. (Haut.) Çà, messieurs, si je voulais en croire... ce qu'on m'a dit, l'état des affaires, voire même ma royale conduite, encourrait votre critique ?

SAUVES.

Notre critique, Sire! qui peut dire cela?

CHARLES, durement.

Monsieur le secrétaire d'État, je sais fort bien que ce n'est pas votre avis, n'ayant rien fait que vous n'ayez exécuté, ou contre-signé, sans rien dire.

TAVANES.

Ma foi, Sire, il faut parler franc : vos meilleurs sujets, ceux qui ont versé leur sang pour votre couronne, sont malcontents de ne voir ni leurs services, ni leurs conseils en honneur, tandis que ceux qui ont tenu une conduite en tout contraire, sont les seuls prisés et consultés.

CHARLES.

Comment cela, Monsieur, je veux le savoir?

TAVANES.

Je n'ai pas dans le temps caché mon sentiment à Votre Majesté, et cela en des conseils où pourtant

assistaient des gens en qui je n'ai nulle confiance. On a, selon moi, mal fait, dès le principe de conclure une paix qui peut être appelée la récompense de la sédition et de l'impiété ; et, comme je l'ai dit vingt fois alors, c'est grande honte que les vaincus et prisonniers de Jarnac et de Montcontour aient conduit à leurs fins les victorieux.

CHARLES.

En quoi ? Dites, dites....

TAVANES.

En ce qu'on est venu au point de s'embarquer dans une guerre diabolique, pour le bon plaisir des huguenots.

CHARLES.

N'est-ce que cela ?

TAVANES.

Et n'est-ce pas assez ? A qui profitera cette guerre sinon à ceux qui l'ont conseillée, et qui probablement la conduiront ? Or, sait-on bien ce que c'est que nos réformés ? Je les connais à fond pour les avoir longtemps pratiqués en mon commandement de Bourgogne. Ce sont en général des gens de petit étage, inhabiles à toute subordination et à toute discipline, qui se sont ingéré de réformer l'Église et ensuite l'État, à l'effet d'y former une aristocratie gouvernée comme chez les Israélites par leurs ministres et sacrificateurs. Aussi, sont-ils ennemis de toute noblesse ; j'ai vu des pièces venues de Genève.....

RETZ.

Il serait pourtant difficile de prétendre que ce soit un parti mené par de petites gens.

Il dit cela assez haut pour être entendu de tous, hormis du maréchal.

TAVANES.

Hein ! Monsieur?... comment?... Je dis que c'est pour n'avoir pu réussir avec les bourgeois qu'ils se sont adressés à la noblesse et aux grandes maisons de Bourbon et de Coligny, au moyen desquelles ils ont excité tant de troubles dans le royaume. Or, maintenant, qu'ils deviennent les maîtres, comme ils le seraient par le succès de la guerre de Flandre, on verra reparaître le fond du parti, si ce n'est sous les chefs actuels à qui je veux croire meilleure intention, du moins malgré eux ou sous d'autres meneurs qu'on saura bien trouver. Leur vraie nature se produit naïvement aux Pays-Bas : c'est là qu'on peut voir comment ils entendent la religion et le gouvernement.

LE DUC D'ANJOU.

Mais, maréchal, vous parlez toujours comme si cette guerre flamande devait réussir ; et vous savez bien....

CATHERINE.

Laissez-le donc dire.

TAVANES.

C'est où j'en vais venir, monseigneur. Et si en effet la royauté court risque au succès de la guerre, que sera-ce en cas de défaite, et c'est le plus probable? Car enfin les gueux de Flandre nous appellent, c'est

donc à dire qu'ils sont trop faibles ; et monsieur le duc d'Albe, lui, ce grand homme de guerre, est en tête d'une armée qui ne crie point au secours, tandis que le roi ne lui peut opposer que des troupes en mauvais ordre, au point que si l'idée venait au duc d'Albe de passer la frontière, je ne vois pas qui l'empêcherait de pénétrer au cœur du royaume.

CHARLES.

Pour cela, on y a songé. L'amiral m'a offert dix mille hommes, quand je voudrai.

TAVANES, vivement.

Sire, celui de vos sujets qui vous porte telles paroles, vous lui devez faire trancher la tête. Comment vous offre-t-il ce qui est à vous ?

CHARLES.

Eh ! mais ?... maréchal.....

TAVANES, sans l'entendre.

Il est donc chef de parti à votre préjudice ! Il les a rendus siens, ces dix mille de vos sujets, pour s'en servir au besoin contre vous !

CHARLES.

Vous croyez ?

LE DUC D'ANJOU.

Cela est sensible, Monsieur, j'ai toujours vu avec regret que vous souffrissiez que les huguenots continuassent à lever comme ils font troupes et deniers par tout le royaume.

CHARLES, se tournant vers lui.

Vraiment, Monsieur ?

Il le regarde fixement.

CATHERINE, bas à Charles.

Vous n'avez encore rien dit à votre frère.

CHARLES.

Eh! d'Anjou, il y a longtemps qu'on ne vous a vu par ici.

LE DUC D'ANJOU.

Je me suis présenté tous les jours....

CHARLES.

Je sais, je sais.... Est-ce là tout ce que vous avez à dire, messieurs?

CATHERINE.

Vous concluriez donc, maréchal, à ne point faire la guerre?

TAVANES.

Assurément. Rappeler M. de Strozzi, rassurer l'ambassadeur d'Espagne, garder, si l'on veut, la paix aux huguenots, permettre même aux aventuriers de leur sorte d'aller guerroyer en Flandre; mais en France maintenir avant tout notre sainte religion, ne céder à aucun parti, ni Guise, ni Montmorency, ni surtout Coligny; tout surveiller, tout contenir, tout réprimer, voilà mon mot.

RETZ.

C'est bien dit, si l'on en a le pouvoir. Mais le roi aura peine à s'affranchir d'un parti, s'il ne s'appuie d'un autre. Quelques-uns pensent que la guerre est inévitable, que si l'on ne la veut étrangère, il la faut civile....

TAVANES.

Entends-je bien, Monsieur? ne dites-vous pas qu'il

faut la guerre? Tantôt, pourtant, si j'ai bonne mémoire.....

CATHERINE, interrompant.

Non. Monsieur de Retz ne conseille point la guerre; il rappelle seulement que, faute de contenter les huguenots au dehors, on les pourrait avoir pour ennemis au dedans.

CHARLES.

Eh! oui, voilà ce qu'on ne sait pas. La gent huguenote est incapable de repos; elle veut la guerre à tout prix....

CATHERINE.

A ce compte, mon fils, vous ne vous résoudriez à combattre que pour complaire à son mauvais naturel?

TAVANES.

Jusqu'ici, les rois s'étaient attachés à diviser les peuples pour les mieux subjuguer, et maintenant ce sont les peuples qui diviseraient les rois! Vive Dieu! Sire, tandis que votre glorieux aïeul laissa passer sans embûches l'empereur Charles-Quint dans son royaume pour qu'il allât châtier les mutineries des Gantois, le roi Charles IX irait prêter main-forte aux gueux de Flandre, soulevés contre leur souverain et légitime seigneur!

CHARLES.

Oh! par la sangbleu, que je sois une fois en possession de l'Artois et de la Flandre, et je jure bien que les révoltés n'y seront pas plus les maîtres que le roi d'Espagne.

CATHERINE.

Voyez, mon fils, ne vaudrait-il pas mieux pour cela les aider sous main, sans rompre avec Philippe II? Une fois ou l'autre vous pénétreriez dans ces provinces, non par force, mais par amour et par artifice.

RETZ.

Ce parti serait le plus sûr....

CHARLES.

Oui, mais les huguenots?

CATHERINE.

Vous les craignez donc beaucoup?

CHARLES.

Mais, vous-même?...

CATHERINE.

Ainsi, vous les craignez tant que vous vous jetez dans leurs bras! C'est parce qu'ils sont mauvais et remuants que vous voulez suivre en tout leur fantaisie!

CHARLES.

Que voulez-vous?... Suis-je maître?...

CATHERINE.

Non, certes, si vous leur obéissez. Encore si par là vous pouviez les regagner! Mais ne savez-vous pas qu'ils vont par la ville vous déchirant de leurs propos, donnant à votre mère, à votre famille, des sobriquets injurieux?

CHARLES.

Que disent-ils? nom-du-diable!

RETZ.

J'ai longtemps hésité à le croire, mais il est prouvé qu'on dit communément devant l'amiral qu'il est le prince d'Orange de la France; or, chacun sait comment l'honnête Guillaume en agit avec son roi.

TAVANES.

Que je cesse de m'appeler Gaspard de Saulx, si jamais le roi de France prend le nom de Gaspard Ier !

CHARLES.

Mais enfin, que faut-il faire ?...

CATHERINE.

Ah ! bien des choses....

CHARLES.

Personne que je sache ne propose de rompre la paix, ni de révoquer les édits ?

CATHERINE.

Non, pas précisément....

CHARLES.

Eh ! tête-Dieu ! que veut-on que je fasse alors ?...

CATHERINE.

Vous défier de tout le monde, ne vous engager pour ni contre personne, entretenir partout des intelligences, écarter, affaiblir, enfin ruiner tout bas les huguenots...,

CHARLES.

A d'autres !... ils sont trop forts.... Ah ! s'il faut toujours craindre, toujours se précautionner contre ce damné parti, j'aimerais mieux m'en débarrasser une bonne fois pour toutes....

Catherine regarde Retz à la dérobée et d'un air joyeux.

RETZ, froidement.

Ce serait peut-être le plus sage.

CHARLES.

Oui, et le moyen?

RETZ.

Je ne sais ; mais enfin, s'il était bien reconnu qu'on ne peut vivre avec eux, soit en paix, soit en guerre, le seul parti à prendre serait....

CHARLES.

Serait?...

RETZ.

Ma foi.... de les écraser d'un seul coup.

CHARLES.

Vraiment!... ce serait un coup de maître.

LE DUC D'ANJOU.

Je me contenterais à moins. Et si seulement on était quitte de l'amiral!

CHARLES, se tournant vivement vers lui.

De l'amiral!... holà, monsieur!

CATHERINE, se mordant les lèvres.

Maladroit!...

LE DUC D'ANJOU.

Et je prendrai licence d'ajouter ici quelque chose à ce qu'a dit le bon maréchal : c'est qu'à moins de mauvaise ou perfide intention, il est dérisoire à l'amiral de conseiller la guerre ; car sans compter les autres raisons, l'état des troupes et des finances ne permet dans aucun cas d'y songer. J'en puis parler savamment, comme étant lieutenant-général, et d'ail-

leurs assez entendu, Dieu merci, aux affaires de la guerre....

CHARLES.

Vraiment, Monsieur?

LE DUC D'ANJOU.

Oui, Monsieur, et j'ai grande crainte, à la manière dont se font les remontes, qu'avant peu toute votre gendarmerie ne fausse compagnie. Ce qui restait de bonnes troupes a été donné à Strozzi, si bien que l'amiral se trouvera à la tête d'une armée en bon état, toute composée des siens, tandis que les gens du roi, faute de paiement et de discipline, feront piteuse figure en leur présence.... N'en est-ce pas assez pour juger du secret dessein de l'amiral, qui ne veut que se mettre en mesure de faire la guerre civile, de l'aveu même du roi, et de prendre sa revanche des rudes atteintes que le maréchal et moi avons portées à son parti et à sa gloire.

CHARLES.

Vous, Monsieur?...

CATHERINE, à part.

Maudit bavard!

CHARLES.

Et vous concluez?...

LE DUC D'ANJOU.

Que le plus pressé est de se débarrasser de l'amiral....

CHARLES, se contenant à peine.

Encore?...

LE DUC D'ANJOU, étourdiment.

Certes, si j'étais roi demain, il ne garderait pas longtemps sa tête sur ses épaules.

CATHERINE, à part.

Santa Maria!

CHARLES, avec une colère qui éclate par degrés.

Si vous étiez roi demain, mon cadet?... c'est donc ainsi qu'on pense. Eh bien! mon beau monsieur, et vous tous, mes très-chers seigneurs, tenez-vous pour avertis que je suis roi aujourd'hui, et que, morbleu! je n'ai que faire de personne. Ainsi rengaînez-moi toutes vos paroles, j'en ai jusque-là de vos conseils... Mort-du-diable! c'est assez me rompre la tête : allez-vous-en tous paître, et qu'on ne se mêle plus de mes affaires. — Qui est là?

On a gratté à la porte.

UN GENTILHOMME, entrant.

Monsieur l'amiral de Coligny demande à être introduit.

CHARLES.

Qu'il entre. — Enfin, j'aurai satisfaction.

Il se promène en grondant, tout le monde est consterné.

CATHERINE, le suivant.

Mon fils.... songez-y bien.... vous jouez gros jeu.

CHARLES.

Paix! — J'en ai assez.

CATHERINE, bas à Retz.

Sot enfant! on n'en fera jamais rien. Il faudra agir par nous-mêmes.

RETZ, bas.

Votre Majesté me donne-t-elle l'ordre ?...

CATHERINE.

Ah !... je ne sais.... pas encore.... Je vais faire la sieste.... nous verrons après.

Elle sort par la porte de côté, et les autres par celle du fond

SAUVES, en sortant, au duc d'Anjou.

Rien de fait, monseigneur.

LE DUC D'ANJOU.

Diable d'homme ! on ne sait comment le prendre.

TAVANES.

Voilà un beau coup de canon tiré à poudre.

Ils se croisent, en sortant, avec l'amiral. On se salue très-froidement de par et d'autre.

SCÈNE X.

CHARLES IX, COLIGNY.

CHARLES, courant à Coligny et d'une voix haute.

Vous voilà, enfin, mon père, arrivez : je n'ai de repos et de contentement qu'avec vous.

COLIGNY, s'inclinant.

Sire, que de bonté !...

CHARLES.

Oui, morbleu ! je vous aime, je n'aime que vous et voudrais toujours vous avoir à mes côtés pour jouir de vos entretiens.

COLIGNY.

Je suis toujours aux ordres de Votre Majesté.

CHARLES.

Je le sais pardieu bien; aussi compté-je sur vous à toute heure. N'est-ce pas que je puis compter sur vous?

COLIGNY.

Ah ! Sire....

CHARLES.

Allez, laissons dire toute cette cabale.... Ne voudraient-ils pas me persuader qu'il n'y a pas sûreté avec vous? Mais je connais mon amiral, mon bon père, mon bras droit en conseil comme en guerre. Mille tonnerres! il ne tient à rien que je fasse maison nette.

COLIGNY.

Dieu sait seul à qui d'eux ou de nous restera la partie.

CHARLES.

Qu'est-ce?... Vous avez du souci, on dirait.

COLIGNY.

Je vois le train des affaires et je sens que si le roi ne se décide, nous serons jetés en de rudes extrémités.

CHARLES.

Allons, vous aussi!... Ventrebleu! jamais de repos.

COLIGNY.

Et, pensez-vous, Sire, qu'il soit aisé de gouverner tout un parti, de contenir les malveillants, d'encou-

rager les timides, d'apaiser les ambitieux, surtout lorsqu'on est soi-même fortement touché des causes, ou pour le moins des apparences qui entretiennent les alarmes et les ressentiments?

CHARLES.

Vos huguenots sont intraitables!...

COLIGNY.

Et pensez-vous, Sire, qu'ils soient peu autorisés à s'inquiéter, alors que votre palais n'est peuplé que de leurs ennemis, alors que dans votre famille on ne respire que pour leur nuire, alors que dans le peuple même on ne parle que de leur perte prochaine?

CHARLES.

Qu'importe tout cela? Ce peuple répète ce que lui disent ses curés; je ne suis pas huguenot, mais je ne suis pas sot, et ce n'est pas dans la sacristie que je vais chercher mes conseillers.

COLIGNY.

Mais tout près de vous, Sire....

CHARLES.

Dans ma famille, n'est-ce pas? Ah! je la tiens haut et court. Voyez, n'ai-je pas, malgré tout, fait épouser ma sœur à mon cousin de Navarre? Que vous faut-il de plus? N'êtes-vous pas content? (Riant.) Je connais ma sœur Margot : en la donnant au roi de Navarre, je la donne à tous les huguenots du royaume.

COLIGNY.

Tout cela est bon pour le badinage, Sire, mais....

CHARLES.

Diable d'homme!.... Voulez-vous du plus sérieux? En voici: c'est que je veux la paix que j'ai jurée, que j'entends qu'elle soit ferme et stable à toujours; je m'y attache comme à mon œuvre, et veux qu'elle s'appelle dans l'avenir la paix du roi Charles.

COLIGNY.

Cela est bien, pourvu que le roi Charles soit tout à fait le roi.

CHARLES.

Amiral, pensez-vous à ce que vous dites?...

COLIGNY.

J'y pense toujours, Sire, et c'est parce que j'y pense, que je dis à Votre Majesté que si elle ne se rend enfin souveraine en sa souveraineté, le jour approche où elle retombera sous le joug des partis. Déjà moi, je contiens les miens à grande peine, la guerre seule m'en répondra. Il la leur faut, française ou étrangère.

CHARLES, avec violence.

Chiens d'hérétiques, engeance du diable qui puisse t'emporter toute!

COLIGNY, souriant.

Tout beau, Sire, ce n'est point la satisfaction que je demande pour eux et pour moi.

CHARLES.

Ah! mon père, je ne parle pas de vous, bien entendu.... Mais comment voulez-vous que j'en vienne à bout, puisqu'ils vous échappent à vous-même?

COLIGNY.

En tenant parole, Sire, en les envoyant contre vos ennemis.

CHARLES.

Eh! jarnidiable, je n'en ai que trop d'envie!

COLIGNY.

Cependant, Sire, on parle autour de vous d'un autre ton. Parmi vos conseillers privés, vos courtisans, vos valets, c'est à qui déclamera contre la guerre de Flandre; à les croire, le projet ne serait qu'un leurre offert au parti de la religion, et, vive Dieu! à l'amiral de Châtillon lui-même.

CHARLES.

Qui dit cela, tête-bleu? Qui sont ces pendards-là? Je veux les traiter comme ils le méritent....

COLIGNY.

Votre Majesté n'a pas à les chercher bien loin d'elle. Je ne puis entrer céans sans me croiser avec eux.

CHARLES.

Race d'enfer!... Ce n'est pas, amiral, qu'ils ne disent parfois des choses.... Au fait vos huguenots sont de grands brouillons, vous en convenez; ne serais-je pas trop bon de faire moi-même leurs affaires?

COLIGNY.

Les vôtres, Sire. Votre Majesté ne doit pas chercher ses ennemis en France, mais en Espagne. Ce n'est pas la maison de Bourbon, ni celle de Châtillon, ni enfin la maison de Lorraine qu'elle doit craindre, c'est la

maison d'Autriche. Où trouver depuis bientôt cinquante ans un adversaire plus opiniâtre de votre couronne? En vous conseillant la guerre de Flandre, au fait, que vous proposé-je sinon d'acquérir puissance au dedans et gloire au dehors, sinon de venger l'affront de Pavie et la prison de votre aïeul?

CHARLES.

Ah! mon aïeul, voilà un homme! et qui savait régner en dépit des partis.... Tenez, j'aurais une envie: ce serait, comme vous le dites, de reprendre ses traces, de suivre sa querelle avec la race de Charles-Quint, et en France de rétablir tous ses édits contre l'hérésie et la révolte. Voilà comme on est le maître!

COLIGNY.

Vive Dieu! Votre Majesté a-t-elle donc si grande envie d'avoir de ma cendre? et pourtant elle n'en fera pas de reliques.

CHARLES.

Vous prenez toujours cela pour vous!... Allons, mon père, soyez tranquille. Vous êtes mon homme, et je n'en veux croire que vos avis.

COLIGNY.

En ce cas, Sire, il faut que votre oreille demeure fermée aux discours de certaines gens. Et pour commencer, je respecte infiniment madame la reine mère, mais sans compter qu'elle ne m'a point en sa bonne grâce, je pense qu'elle oublie quelquefois que son fils est roi de son chef, et majeur depuis neuf ans. Elle me semble le vouloir retenir en servitude de

femme et redouter une guerre qui le mettrait hors de page.

CHARLES.

Vous la connaissez bien!....

COLIGNY.

Pour votre frère Monsieur, vous n'en êtes pas à apprendre qu'il ne fait qu'un avec la reine mère, et qu'il est d'autant plus opposé à la guerre, qu'elle pourrait être une occasion pour d'autres que lui d'obtenir une renommée dont il s'est montré fort avide, vu qu'il affecte de dire qu'il a seul hérité des vertus belliqueuses de la maison de Valois.

CHARLES, grondant.

Feu d'enfer!....

COLIGNY.

Tout cela est le fruit des leçons du sieur de Tavanes qui, pour l'avoir conduit à la bataille, ne voudrait pas permettre d'autres guerres que celles où commandera son élève, afin d'y commander sous son nom, jaloux qu'il est dès longtemps de la gloire que j'ai pu m'acquérir en d'autres rencontres.

CHARLES.

Le beau monsieur, pour se comparer à vous!

COLIGNY.

Je ne parle pas de vos autres conseillers, pas même de M. de Retz, mauvais sycophante d'Italie, qui me caresse pour me perdre, et n'a dans le fond d'autre envie.....

CHARLES.

Eh bien ! tenez, Retz est encore un des meilleurs.....

COLIGNY.

Je sais de qui je parle, Sire, et ne me fierais pas plus à lui qu'à M. de Sauves ou à M. de Birague, tous gens dont le dessein secret est de gouverner la France pour leur compte sous le couvert de la reine Médicis.

CHARLES.

Je vous les livre tous. Demandez contre eux ce que vous voudrez.

COLIGNY.

Eh bien! Sire, je demande trois choses: d'abord que Votre Majesté déclare à la reine mère qu'il lui plaît de suivre la mode de France, laquelle ne souffre pas que le sceptre tombe en quenouille, et que, partant, vous la verrez sans regret se retirer dans l'une de ses maisons de plaisance. Secondement, puisque votre frère s'est montré si rétif au mariage avec la reine Élisabeth, il faudrait tourner toute son ambition vers ce trône de Pologne qui se trouve vacant par la mort du roi Sigismond : un trône est, ce me semble, un exil digne d'un fils de France. Enfin, et par-dessus tout, il faut déclarer la guerre, et entrer en Flandre au premier jour.

CHARLES.

Voilà bien des choses; si pourtant, je veux les faire toutes. Seulement la guerre ne peut ainsi s'entreprendre incontinent; il est convenu que nous devons avoir d'abord deux places sur la frontière.

COLIGNY.

J'ai la nouvelle que le prince d'Orange est maître de Mons, et Valenciennes est comme prise.

CHARLES.

Il faudrait avoir achevé les traités avec mes alliés.

COLIGNY.

Vous avez depuis longtemps la réponse de la reine Élisabeth et des princes protestants d'Allemagne. Quant à Genève, aux Grisons, aux Suisses, j'en réponds.

CHARLES.

Mais Strozzi n'est pas prêt?....

COLIGNY.

Ses six mille hommes sont embarqués, je le sais; ce sont vos meilleures troupes.

CHARLES.

Aussi nous en reste-t-il peu de bonnes. Mon frère dit que ma gendarmerie déserte, faute d'être payée.

COLIGNY.

C'est misère aussi que votre frère, le plus grand ennemi de notre projet, soit comme lieutenant-général chargé d'en procurer l'exécution. Que faut-il pour cette gendarmerie? Dix, quinze mille écus? je les avancerai.

CHARLES.

Vous!.... ceci est un peu fort, mon beau seigneur.

COLIGNY.

Ce sont vos bienfaits, Sire. Les troupes vous manquent-elles? Genlis m'a déjà réuni trois mille hommes.

Donnez-moi vos gardes, et je vous promets de tomber à l'improviste sur les Espagnols, et de vous laisser le temps d'assembler votre armée.

CHARLES.

Y pensez-vous, amiral? Partir tout soudain quand les fêtes de la noce ne sont pas finies?

COLIGNY.

Sire, je ne suis ni bon convive, ni beau danseur.

CHARLES, se promenant avec embarras.

Et puis que ferais-je sans vous? Non, mordieu! je ne puis m'y résoudre.... Quoi? vous me laisseriez seul ici, entouré de nos ennemis ?....

COLIGNY.

Je les craindrais moins dans mon camp.

CHARLES, continuant.

Au milieu de vos huguenots, sans secours, sans ami.... non, non. Vous ne partirez qu'avec une grande et belle armée, digne de moi, digne de mon amiral.... Morbleu! je veux que vous entriez comme un prince en Flandre, et j'entends dès à présent vous nommer vice-roi de mes nouvelles provinces.

COLIGNY.

Je vous rends grâces, Sire, mais avant tout il faut les tenir.

CHARLES.

Et vous les tiendrez dans peu. Mille diables! mes gens se battent bien, vous verrez.... Au reste vous en savez quelque chose?

COLIGNY.

Et j'ai hâte, Sire, de confondre nos drapeaux et notre sang.

CHARLES.

Vivat ! vous êtes un brave homme... Eh bien ! soit, disposez tout pour votre départ. La semaine prochaine ne se passera pas...

COLIGNY.

Dès celle-ci, vrai Dieu, dès celle-ci ! Sire, Sire, je veux faire de Votre Majesté le plus puissant roi de la chrétienté.

CHARLES.

Je suis en bon chemin.

COLIGNY.

Vous verrez, vous verrez. Une fois le premier coup porté à la maison d'Autriche, nous ne lui donnons plus de relâche. Je veux qu'elle me retrouve partout, jusque sur ces mers lointaines, jusque dans ces contrées inconnues dont elle se croit seule et légitime maîtresse.

CHARLES.

Oui, oui, le pays des mines d'or, n'est-ce pas ?

COLIGNY.

Nous aurons aussi notre marine, nos colonies... Puissé-je vivre assez pour de si glorieux projets ! mais le temps est court à mon âge, ne le perdons point. Je pars donc...

CHARLES.

Vers la fin de la semaine prochaine.

COLIGNY.

Ou plus tôt. Mais, Sire, qu'au moins derrière moi je laisse tout en sûreté. Votre Majesté se rappellera sa promesse concernant sa mère et son frère?

CHARLES.

Oui, vraiment.

COLIGNY.

Voilà pour le roi. Voici pour mes réformés : j'en emmène un bon nombre, mais ceux qui restent, pour vous répondre de leur tranquillité, je dois leur répondre de leur salut.

CHARLES, riant.

Ah! leur salut! c'est le plus difficile ; demandez à notre Saint-Père.

COLIGNY.

Je ne les défends qu'en ce monde, Sire, Dieu les défendra dans l'autre. Bref, votre ville de Paris nous tient en souci, la populace est chaque jour plus insolente, elle n'est ni réprimée ni punie.

CHARLES.

Je ferai mander le prévôt des marchands et je lui dirai son fait.

COLIGNY.

Ces douze cents hommes de vos gardes, qui sont entrés ces jours-ci, ont jeté l'alarme.

CHARLES.

Vous savez que c'est justement pour maintenir la paix; je vous avais averti.

COLIGNY.

Mais Votre Majesté m'avait assuré qu'elle en donnerait le commandement à gens dignes de confiance ; et jusqu'ici je n'entends parler ni de Turenne, ni même de M. de Biron. Quant à M. de Montmorency, il s'est éloigné, et je dois dire à Votre Majesté que, de toutes les inquiétudes des réformés, celle que leur cause son absence me paraît la plus raisonnable. Je ne partirai point tranquille, que Montmorency ne soit à la cour.

CHARLES.

Tenez, vos Montmorency sont quatre fils Aymon qui m'ennuient; ne me parlez pas de ces gens qui ne sont ni chair ni poisson.

COLIGNY.

Ces gens-là sont vôtres, Sire ; voilà votre parti. Votre amiral lui-même ne sera bien à vous que lorsqu'il vous aura gagné des victoires.

CHARLES.

Pardieu ! vous êtes un digne homme, je vous aime comme un père et vous veux embrasser... Les choses seront comme vous les souhaitez. — Écoutez, tout ce que vous m'avez dit se brouille un peu dans ma tête ; faites-moi du tout un bref mémoire, afin que je l'aie toujours présent et le consulte au besoin. Je l'accomplirai de point en point, je vous en donne ma parole d'Évangile, mille diables ! N'est-ce pas ? vous m'apporterez cela demain... ce soir... tout à l'heure. — Je ne saurais trop vous voir... Que je vous embrasse encore !

COLIGNY, ému.

Ah! mon cher Sire...

CHARLES.

Je veux qu'à l'instant même chacun sache que vous êtes plus haut que jamais dans ma faveur. — Holà quelqu'un ! (Un gentilhomme paraît.) Fais entrer tout le monde... (Le gentilhomme s'éloigne, le roi le rappelle.) Eh ?... qu'on prévienne ma mère... je veux qu'elle en ait sa part. (Il prend les mains de Coligny.) Mon bon père !

COLIGNY.

Sire, c'est trop tôt... mais j'acquitterai tout cela en Flandre.

SCÈNE XI.

CHARLES IX, COLIGNY, LE DUC D'ANJOU, MM. DE LA ROCHEFOUCAULD, DE TÉLIGNY, DE PILLES, DE BOUCHAVANNES, DE PARDAILLAN, DE GUERCHY, DE RETZ et DE SAUVES.

CHARLES, gaiement.

Ah! voilà mon petit Foucauld, et Téligny, votre gendre. Vous ne m'aviez pas dit, amiral, que vous les aviez amenés? Et Pilles, et Bouchavannes aussi, tous braves compagnons, morbleu! et que j'aime fort à rencontrer.

Ils s'inclinent tous.

LA ROCHEFOUCAULD.

Votre Majesté me permettra-t-elle de lui demander si elle est contente de sa chasse?

CHARLES.

Petitement, mon enfant; peu de gibier, mais nous avons couru comme des diables! C'est toujours cela. Et pourquoi n'en étais-tu pas, fainéant? Tu te rouilles à la cour, mon petit : combien y a-t-il de temps que tu n'as enfourché un cheval?

LA ROCHEFOUCAULD.

Je n'ai que trop chevauché, Sire, et j'aime mieux...

CHARLES.

... Courir un autre gibier que déjà tu cherches des yeux. Prends patience, j'ai fait demander ma mère, et jamais elle ne marche sans ses gardes du corps.

COLIGNY.

Je demanderai à Votre Majesté la permission de me retirer, je vais m'occuper du travail qu'elle m'a ordonné.

CHARLES.

Un moment... (Il lui prend les deux mains.) Restez là, je veux que ma mère vous voie. (Très-haut et avec intention.) Elle sera aise, ma mère, de voir mon père l'amiral; elle dit comme moi qu'elle ne connaît pas plus grand homme d'État ni de guerre.

LE DUC D'ANJOU, bas à Retz.

Qu'en dis-tu?

RETZ, se détournant pour avoir l'air de ne pas entendre, et s'adressant au roi.

Il faut convenir que rien ne manque à Votre Majesté pour être bien servie : elle n'a plus lieu de regretter le défunt connétable.

CHARLES.

Non, parbleu! je ne le regrette pas, et je donnerais avec lui pour mon amiral tous mes maréchaux présents et futurs.

RETZ, feignant de ne pas comprendre.

Ah! Sire, M. de Châtillon demandera lui-même une exception pour le maréchal de Montmorency.

CHARLES, avec humeur.

Toujours Montmorency!

COLIGNY.

M. de Retz dit vrai, Sire...

CHARLES.

Je sais que vous l'aimez, et moi-même j'en fais cas, quoique son humeur ne me revienne guère. Est-il raisonnable, je vous le demande, de nous quitter ces jours-ci, au plus fort de nos divertissements?

BOUCHAVANNES, à demi-voix à Coligny.

Ah! monsieur l'amiral, qu'il m'est agréable de voir le roi si juste pour vous.

COLIGNY.

Dites si généreux, monsieur.

SAUVES, bas à Retz.

Et point d'ordre de la reine?

RETZ, légèrement.

Non.

SAUVES.

Il est temps de se décider ou jamais.

RETZ.

Paix! la voici.

LE DUC D'ANJOU.

Enfin, je vois ma mère!

TÉLIGNY, à La Rochefoucauld.

Mon révérend, c'est la mère abbesse avec ses nonnes.

CHARLES, qui a entendu à moitié.

Comment, comment?

Catherine paraît accompagnée de plusieurs filles d'honneur.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CATHERINE DE MÉDICIS et SES FILLES D'HONNEUR.

CATHERINE, au roi.

Je ne m'étonne plus, Monsieur, que vous me fissiez tant presser, puisque je devais trouver si belle et si nombreuse compagnie.

Tous saluent.

CHARLES.

Et que vous êtes joyeuse de voir?

CATHERINE.

Assurément. Bonjour donc, monsieur l'amiral, vous nous négligez depuis un temps. Ces réunions folâtres fatiguent votre gravité.

COLIGNY.

J'y figurerais mal, Madame.

CATHERINE.

Et pourquoi ? Les braves gens ornent les bals comme les batailles... n'est-ce pas, Henri ? (Le duc d'Anjou est resté à l'écart et paraît mécontent. Elle lui fait signe d'approcher.) Vous le trouvez aussi, mon cher fils, vous qui vous plaigniez si fort hier de ne plus voir M. de Châtillon ?

LE DUC D'ANJOU.

Il n'y a guère de jour que je ne le voie pour affaire, Madame.

COLIGNY.

Ma charge en est cause, Monsieur.

CHARLES.

Et j'entends bien qu'on se voie aussi par plaisir et par affection. N'est-ce pas, mon frère d'Anjou, les bonnes fêtes sont pour vous avec l'amiral ?

LE DUC D'ANJOU.

Je... mais... sûrement, monsieur l'amiral et moi, nous sommes de vieilles connaissances, nous nous sommes rencontrés ailleurs qu'à la noce.

CATHERINE, interrompant.

Ah ! monsieur de Châtillon, donnez-moi donc des nouvelles de mon gendre. Il m'a tout à fait abandonnée. Pauvres mères que nous sommes, on délaisse l'arbre, dès qu'on a cueilli le fruit.

COLIGNY.

Il faut passer quelque chose aux nouveaux mariés, Madame. Personne ne voit le roi de Navarre.

LA ROCHEFOUCAULD.

Excepté moi pourtant; ce matin même...

CHARLES.

Ah! ah! notre beau-frère n'a pas rompu avec ceux de ta sorte... Tant pis pour la nouvelle épousée!

CATHERINE.

Eh! monsieur de La Rochefoucauld, vous ne me dites rien. N'oseriez-vous approcher de mes filles?

LA ROCHEFOUCAULD.

Ce serait grande sagesse à moi, Madame; la vue en est périlleuse, mais celle de leur maîtresse passe tout autre danger.

CATHERINE.

Grand merci, monsieur le Comte, et pour vous récompenser, écoutez-moi bien. Devinez un peu, habile que vous êtes, devinez, lorsqu'on m'est venu quérir de la part du roi, qui s'est troublé, qui a rougi, qui a regardé sa cherusque et laissé tomber son éventail?

Toutes les filles se mettent à rire hors une seule qui affecte un peu d'embarras.

LA ROCHEFOUCAULD, les regardant.

Je serais bien malheureux de l'ignorer, Madame, et bien coupable de le dire.

PARDAILLAN, à demi-voix à La Rochefoucauld.

Dis toujours, nous en garderons le secret à la princesse de Condé.

LE DUC D'ANJOU, s'approchant de M. de Retz et très-bas.

La reine ne t'a fait aucun signe?

RETZ, sans répondre.

Monsieur me demande, Madame, si Votre Majesté n'a pas changé d'avis pour ce soir.

CHARLES.

Quoi, ce soir? Quoi donc?

CATHERINE, sans regarder Retz.

Il s'agit d'une comédie que je voudrais faire jouer aujourd'hui; et si cela vous divertissait, je ferais dire au signor Lambruschini de se tenir prêt.

CHARLES.

Pardieu oui. — Vive le diable! je me sens en joie et je veux gaiement finir la journée. Mais avant de finir, mon amiral, vous m'allez laisser mon Foucauld et l'ami Téligny; j'ai envie de leur gagner une partie de paulme.

COLIGNY.

Ah! Sire, j'y pense, j'aurais une grâce à demander à Votre Majesté. Voudrait-elle m'entendre un moment?

CHARLES.

Une grâce, elle est accordée, parlez haut.

Catherine écoute avec inquiétude; tout le monde est attentif.

COLIGNY.

Je sais que ma hardiesse est grande; car Votre Majesté a déjà plus d'une fois refusé la chose à d'autres sollicitations. Mais je m'y suis engagé, et en vérité, Sire, je crois que vous ferez acte de bon cœur et de bonne politique.

CHARLES.

Parlez donc, morbleu!

COLIGNY.

Votre Majesté sait quelle vivacité l'on porte au jeu de paulme ; ce qui se dit ou se fait en pareille occurrence peut être excusé. Le pauvre Villandry a eu le malheur de vous manquer de respect...

CHARLES.

Ah! certes...

COLIGNY.

Il est tout repentant; et la mort pour un mouvement d'humeur, c'est bien rude... Je demande pour lui la grâce de la vie, et promets qu'il saura la dévouer désormais au service de Votre Majesté.

Catherine regarde son fils avec une inquiétude marquée.

CHARLES, à Coligny, après avoir remarqué sa mère.

Allons, cela ne me plaît guère... mais il ne sera pas dit que je refuse rien à mon père. Monsieur de Sauves, vous direz au garde des sceaux d'expédier les lettres de grâce.

CATHERINE, à elle-même.

C'en est trop!

COLIGNY, s'inclinant.

Sire, que de bonté!...

LE DUC D'ANJOU, à part.

L'insolent!

Retz regarde attentivement la reine, qui évite de rencontrer ses yeux.

CATHERINE, à Retz.

Eh bien! monsieur de Retz, la comédie pour aujourd'hui, comme nous en sommes convenus... vous entendez?

RETZ, avec expression.

Capisco.

Il sort promptement.

CHARLES, à Coligny.

Point de remercîments. Qu'on ne me parle jamais de cette affaire ni de cet homme... Çà, vous autres, n'allez pas imaginer qu'on puisse tout oser au jeu. Par la mort ! le premier qui m'ennuie, je lui casse ma raquette sur le visage.

COLIGNY.

Sire, vous permettez que j'aille annoncer cette bonne nouvelle à qui de droit?

CHARLES.

Allez, allez, mon très-cher, et n'oubliez pas que vous avez un bon maître.

UN GENTILHOMME, entrant.

Sire, madame la duchesse de Nemours...

CHARLES.

C'est bon. (A Coligny.) Vous ne regrettez pas trop de sortir quand elle entre?

COLIGNY.

Sire... Pilles, Guerchy, vous venez avec moi. Votre Majesté le permet? le capitaine Pilles a quelque chose à me dire pour sa compagnie.

CHARLES.

Bien, bien, allez ! et revenez au plus tôt.

Coligny salue et sort suivi de quelques-uns des siens.

SCENE XIII.

CHARLES IX, CATHERINE DE MÉDICIS, LE DUC D'ANJOU, LA DUCHESSE DE NEMOURS, MM. DE LA ROCHEFOUCAULD, DE PARDAILLAN, DE TÉLIGNY, DE BOUCHAVANNES, DE SAUVES, GENTILSHOMMES et FILLES D'HONNEUR.

CHARLES, à madame de Nemours.

Bonjour, cousine. Voyez-vous cet homme qui sort? Son absence ne vous sera pas trop désagréable.

MADAME DE NEMOURS.

D'où vient, Sire?... je ne me mêle point d'affaires, moi...

CHARLES.

On sait, on sait...

MADAME DE NEMOURS.

Quoi donc, Sire? Vous raillez, mais je vous jure...

CATHERINE.

On ne sait rien qui doive vous chagriner, ma belle cousine, rien, sinon que vous êtes belle, aimable et chrétienne dame.

CHARLES, riant.

Ah! chrétienne, jusques et non compris le sixième commandement.

MADAME DE NEMOURS.

Vous êtes d'humeur plaisante, cette après-midi, Sire?

CATHERINE.

Laissez-le gausser, c'est son plaisir. Venez, venez à moi, j'ai de grandes affaires à vous communiquer.

CHARLES, s'approchant.

Pardieu ! je veux en être.

CATHERINE, riant.

Nenni, ce sont *affaires de quenouille*, comme les appelle le maréchal de Tavanes.

LA ROCHEFOUCAULD.

Convenez, Mesdames, que des deux Gaspard le vôtre est le moins galant ?

LE DUC D'ANJOU.

Monsieur, c'est un loyal serviteur du roi.

CHARLES.

Du roi et de la famille, monsieur mon frère. (A sa mère.) Eh bien, Madame, ces grandes affaires ?

CATHERINE.

Curieux !... (A la duchesse.) Je voulais d'abord vous dire, ma très-chère, qu'il m'est arrivé un bel assortiment de fines odeurs et essences parfumées que Monsieur de Savoie m'a fait venir de Nice, et, sachant que vous les aimez... (A une de ses filles.) Labretesche, donne ton mouchoir à flairer à madame de Nemours.

CHARLES.

Je veux sentir aussi, moi...

MADAME DE NEMOURS, à la reine.

Il n'y a que vous, Madame, qui ayez des odeurs si délicieuses.

PARDAILLAN.

Aussi, parle-t-on dans toute la France des parfumeurs de la reine.

LE DUC D'ANJOU.

Il est sûr que maître René est un homme admirable.

LA ROCHEFOUCAULD.

Oui, ceux qu'on lui recommande sont vite embaumés.

CHARLES.

Quoi, morbleu! c'est là tout, c'est pour des onguents qu'on me fait perdre mon temps? Allons, à la paume, à la paume!... Holà! où sont ces raquettes de nouvelle fabrique qu'on m'a apportées hier?

Un page s'avance et les offre au roi.

CATHERINE.

Je vous souhaite une bonne et heureuse partie, mon cher fils.

CHARLES, prenant une raquette.

Vois, Foucauld, vois, comme cela tient bien dans la main.

CATHERINE.

Et puis, ma chère Nemours, encore une autre affaire.

CHARLES, se rapprochant.

Affaire d'État?

CATHERINE.

Non, toujours affaire de quenouille. — (D'un ton marqué.) Vous savez, cousine, le point sur lequel je vous ai consultée hier matin... Vous savez?

MADAME DE NEMOURS cherche un moment, puis tout à coup :

Ah! oui! — Eh bien?

CATHERINE.

Je me suis rangée à votre avis. On coupera, on coupera l'étoffe comme vous l'avez conseillé. On coupera le chef de l'étoffe... J'en ai donné l'ordre; on y travaille à l'heure qu'il est. Le chef, le chef, vous entendez?

MADAME DE NEMOURS, avec intention.

Ah! que vous me donnez d'aise! Coupez, coupez hardiment... toutes ces coutures, toutes ces reprises ne valent rien.

CHARLES.

Comprends-tu rien à tout ce jargon, La Rochefoucauld?

LA ROCHEFOUCAUD.

Ce sont des termes de toilette : lettres closes, mon petit maître.

CHARLES.

Allons, mille dieux! c'est assez barguigner, à la paume, à la paume!

Il va pour sortir. On entend beaucoup de bruit, on se presse à la porte. Le capitaine Pilles, fendant la foule, paraît tout en désordre.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE PILLES, puis LE COMTE DE RETZ.

CHARLES.

Que veut-on? Qui entre ainsi?

PILLES.

Justice, Sire, justice ! l'amiral est assassiné.

CHARLES.

Assassiné... Ah ! mon Dieu !

Il paraît comme étourdi.

LA ROCHEFOUCAULD, à Téligny.

Ah ! Dieu !

CATHERINE.

Miséricorde ! que dites-vous là ?

Trouble général.

CHARLES.

Mille cinq cents tonnerres du diable ! ne me laissera-t-on jamais tranquille ?

Il jette sa raquette avec fureur.

CATHERINE.

Quoi, sainte Vierge ! il est tué, Monsieur ? Et comment ?

PILLES.

Non, pas mort, Madame, mais... mais... tué... je ne sais... je suis accouru...

LE DUC D'ANJOU.

Il n'est pas mort ?

RETZ, entrant.

Votre Majesté sait la nouvelle ? C'est affreux ; mais l'amiral n'est que blessé...

TÉLIGNY, revenant à lui.

Blessé... Ah ! au secours...

Il sort.

LA ROCHEFOUCAULD.

Je te suis... mais avant... Sire...

LA ROCHEFOUCAULD, PARDAILLAN, PILLES, ensemble.

Sire, Sire, justice!

Charles est tombé dans un fauteuil.

CATHERINE.

Mais, mon fils, mon fils, remettez-vous, on vous demande justice.

CHARLES, se relevant.

Oui, par les cinq cents millions de diables d'enfer! Il en sera fait justice.

LA ROCHEFOUCAULD.

Ah! Sire, je vais lui porter cette parole.

Il sort.

CHARLES.

J'en jure par ma damnation éternelle, il en sera tiré vengeance sur qui que ce puisse être, sans nul excepter, fût-ce ma propre...

CATHERINE, interrompant.

Certainement, mon fils, et vous devez y pourvoir sans délai... — Oh! mon Dieu, ce pauvre monsieur l'amiral, j'en suis toute saisie... Et vous, ma cousine?

MADAME DE NEMOURS.

Ah! madame, je suis étourdie du coup.

CHARLES, à sa mère.

Madame, vous avez raison, Vive Dieu! il faut... il faut... Que faut-il faire?

Il retombe dans le fauteuil, encore accablé.

CATHERINE, bas au duc d'Anjou.

Parlez donc!

LE DUC D'ANJOU.

Voilà un grand malheur!... Mais, capitaine Pilles, comment cela est-il arrivé?

PILLES.

Nous étions avec M. l'amiral, Guerchy, Despruneaux et d'autres... Nous étions un peu en arrière de lui, lorsque tout à coup, d'une fenêtre...

RETZ.

Mais où cela?

PILLES.

A cent pas du Louvre, sur la place de l'Auxerrois. Je crois que c'est d'une fenêtre... l'amiral marchait en lisant une requête... quand un coup de feu... Il a eu la main droite fracassée.

CATHERINE.

Ah! mon Dieu!... est-ce tout?

PILLES.

Et puis, je crois aussi, l'épaule.

PARDAILLAN.

L'épaule!

PILLES.

Je n'ai rien vu, j'ai entendu le coup... j'ai regardé. Il était dans les bras de Guerchy, et, de sa main toute saignante, il a montré la fenêtre.

LE DUC D'ANJOU.

Et il a dit?

PILLES.

Rien... Si fait, il m'a dit de venir aussitôt vers le roi, que le roi jugerait quelle belle réconciliation c'était!

PARDAILLAN.

Oui, vraiment!

CHARLES, se relevant.

Que veut-il dire?

CATHERINE.

Une réconciliation ! c'est bien clair. (A madame de Nemours, comme si la chose lui était échappée.) Ah ! pardon, ma cousine.

CHARLES.

Oui, jarnidieu ! c'est clair. Ah ! messieurs les diables de Lorraine, vous ne le porterez pas loin, cette fois...

MADAME DE NEMOURS.

Sire, pouvez-vous croire?...

CATHERINE.

Mon fils, au fait vous ne savez encore rien. Songez à donner vos ordres... Il faut d'abord empêcher que personne ne sorte de la ville.

CHARLES.

Oui, sûrement. Vous entendez, Gondi?... Qu'on mande le garde des sceaux et le lieutenant civil ; je veux faire informer.

CATHERINE.

La justice est lente dans ses opérations ; allez au plus pressé.

CHARLES, dans la plus grande agitation.

C'est vrai... mais à qui me fier? je n'ai personne. Ah ! ma mère, que je suis heureux de vous avoir là... Qu'on fasse appeler Damville et le maréchal de Cossé, je les veux, morts ou vifs ; il n'y a qu'eux de sûrs... Vous, mon frère, vous me répondez... Madame, qui m'assurera du duc de Guise? Je veux qu'on fasse des recherches dans tout l'hôtel de Guise... Madame de Nemours, je vous défends de l'avertir. Du diable si je vous laisse sortir du Louvre !

MADAME DE NEMOURS.

Mais, Sire...

CHARLES.

Taisez-vous, messagère de Satan! (Il va et vient.) Mais comment dites-vous cela, Pilles? Il est tombé, là, blessé à la main?

PILLES.

Et à l'épaule, Sire.

CHARLES.

Et il n'a pas crié?

PILLES.

Il m'a soudain envoyé vers vous.

CHARLES.

Pauvre amiral!... Allez le trouver, Pilles, allez-y tous de ma part... assurez-le bien... Qu'il se soigne... je lui rendrai, mordieu! bon compte de ses ennemis... Mais le maréchal de Montmorency! ne peut-on me trouver le maréchal de Montmorency? Courez donc... sortez tous, je veux être seul, j'ai trop d'affaires... Et vous, ma mère, vous vous taisez, aidez-moi donc... Ah! c'est trop, c'est trop aussi... Damnation!... je voudrais mourir.

Il retombe dans son fauteuil, comme évanoui.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Le même jour.

CHEZ L'AMIRAL DE COLIGNY.

La scène est dans le grand cabinet de l'amiral.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIGNY, TÉLIGNY, GUERCHY, AMBROISE PARÉ, UN AIDE-CHIRURGIEN, DEUX GENTILSHOMMES.

Coligny est étendu sur un lit de camp. La manche gauche de son pourpoint est coupée et découvre le bras qu'Ambroise Paré est occupé à panser. Celui-ci est incliné du côté gauche du lit en face de Coligny. Au chevet du même côté, se tient un aide-chirurgien, à genoux, tenant une aiguière et de la charpie. Guerchy est debout près de lui et soutient la tête de l'amiral. — Du côté droit, Téligny est à genoux, la tête penchée sur le lit; on ne voit point son visage, et il paraît perdu dans sa douleur. — Deux gentilshommes sont plus en arrière, et tantôt s'approchent de l'amiral pour son service, tantôt sortent et rentrent pour porter ou rapporter des nouvelles.

PARÉ.

Voilà la balle.

Il la donne à Guerchy.

GUERCHY.

Bonté divine ! elle est de poids. Et pourvu qu'elle ne soit pas empoisonnée !

COLIGNY.

C'est comme il plaira à Dieu.

PARÉ.

Mais, en attendant, buvez-moi ceci. — Encore. (Montrant un breuvage que l'aide verse à l'amiral.) En cas de poison, voilà pour y mettre ordre.

TÉLIGNY, sanglotant.

Dieu !... Dieu !... mon pauvre père !...

COLIGNY.

Pourquoi pleurer ? je me sens trop heureux d'avoir été ainsi blessé pour le nom de Jésus.

PARÉ.

Ne bougez, s'il vous plaît. (Il lui bande le bras gauche.) — Ah ! monsieur de Guerchy, quel coup pour la religion !

COLIGNY.

Pensez-vous que notre sainte religion tienne à un chrétien de plus ou de moins ?

PARÉ.

Ne parlez pas, je vous prie. — Ce linge est trop court..... Quand on est pris au dépourvu.... n'importe, cela tiendra. Il se redresse et le regarde.

GUERCHY.

Si je mettais quelque chose sous son bras ?

Il prend un coussin.

PARÉ.

Faites..... doucement ! — (Regardant l'amiral.) L'œil est bon. — (A Guerchy.) Si bien, monsieur de Guerchy, que vous ne soupçonnez pas d'où le coup peut partir ?

GUERCHY.

Je n'y ai pas encore pensé.

PARÉ.

Hum ! cela met bas toutes nos affaires.

COLIGNY.

Est-ce qu'on n'est point allé chercher M. Merlin?

UN GENTILHOMME.

Si fait, Monseigneur.

PARÉ.

Voilà le pansement fini. Il faut vous préserver de toute inquiétude.

COLIGNY.

Je ne suis inquiet que du salut de mon âme et du salut de ma cause.

PARÉ.

Et quand vous le seriez d'autre chose encore !....

TÉLIGNY.

Mon Dieu !.....

GUERCHY.

Ambroise, que dites-vous là?

PARÉ.

Rien, mais si l'on ne m'avait appelé à temps !... Un doigt enlevé, trois incisions au bras !....

COLIGNY.

On a averti le roi de Navarre?

GUERCHY.

Despruneaux y est allé.

PARÉ.

Monseigneur, au nom de Dieu, tenez-vous en repos.

COLIGNY.

Je voudrais voir aussi Rosny et M. de Rohan..... Mais avant tout, M. Merlin! Je me sens parfois de telles défaillances.....

PARÉ.

Vous vous agitez toujours! Respirez cela.

Il lui présente un flacon.

TÉLIGNY, se relevant pour soutenir l'amiral.

Mon oncle, je vous en prie, tranquillisez-vous... Nous prendrons tous les soins....

PARÉ, à Téligny.

Chut!..... (A l'amiral.) Vous souffrez fort, Monseigneur?

COLIGNY.

Oui. — Téligny, je t'avais laissé près du roi?

TÉLIGNY.

Je le quittais, quand le capitaine Pilles est venu....

COLIGNY.

Ainsi le roi sait?...

TÉLIGNY.

Et vous auriez été touché de sa douleur.

GUERCHY.

Nous verrons s'il fera bonne justice.

COLIGNY.

C'est une pensée qui ne soucie guère à l'heure où me voilà.

TÉLIGNY.

Mon père, au nom de Dieu!.....

Il retombe à genoux en pleurant. — Coligny paraît souffrir davantage; tous les assistants sont émus et l'entourent.

PARÉ.

C'est la blessure de la main droite..... Ces plaies des extrémités sont douloureuses!....

UN GENTILHOMME, rentrant, et bas à Guerchy.

C'est M. Merlin.

GUERCHY, à l'amiral.

C'est le ministre.

COLIGNY.

Qu'il entre seul.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. MERLIN, puis MM. DE LA ROCHEFOUCAULD et DE PILLES.

COLIGNY, à Merlin.

Ah! venez.... venez voir les bienfaits de Dieu. Je suis cruellement blessé. Mais je reconnais que c'est sa volonté, et je le remercie. Prions-le seulement afin qu'il m'accorde le don de persévérance.

PARÉ, à Guerchy.

Mais ne pourrait-on l'empêcher de parler?

MERLIN, le regardant avec douleur.

Juste Dieu!

COLIGNY.

Eh quoi, m'allez-vous pleurer aussi? ne voulez-vous pas me consoler?

MERLIN.

Quelle consolation vous donner, Monseigneur, qui ne vous soit présente?.... La foi vous dit que Dieu vous honore en vous élisant martyr.

TÉLIGNY, sanglotant.

Martyr!.... ô ciel!....

COLIGNY.

Si Dieu me traitait selon sa justice, je devrais endurer beaucoup plus.

MERLIN.

Vous faites bien de détourner ainsi votre pensée de ceux qui vous ont fait tort pour l'élever vers celui qui frappe et qui guérit.

COLIGNY.

Je vous assure que je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont valu ceci. Quel mal m'ont-ils fait? La mort n'est que l'entrée de la vie éternelle.

PARÉ.

Oh! nous n'en sommes pas là. J'y ai pourvu.

Bruit à la porte. — Un des gentilshommes veut empêcher qu'on n'ouvre du dehors.

LA ROCHEFOUCAULD, ouvrant de force.

Laissez-moi entrer, par Dieu! Je viens de la part du roi.

Il entre avec Pilles.

PARÉ.

Paix là, messieurs, de grâce.

COLIGNY.

Qu'est-ce?.... Ah! c'est vous.

LA ROCHEFOUCAULD.

Enfin je vous vois!.... Mon père, mon bon père!...

Il veut baiser sa main gauche, Paré le retient.

PARÉ.

Prenez donc garde.

LA ROCHEFOUCAULD.

Dieu soit béni! vous êtes vivant!.... Oui, vous voilà bien.... un peu pâli..... et où êtes-vous blessé?

COLIGNY.

Vous quittez le roi? que vous a-t-il dit?

LA ROCHEFOUCAULD.

Tout ce qu'il fallait dire. Il jure de vous venger.....

PILLES.

Il vous engage à vous bien soigner, et à vous en remettre à lui pour le reste.

PARÉ.

Vous entendez, Monseigneur? il faut vous soigner....

LA ROCHEFOUCAULD.

J'admire votre courage, je ne vous vis jamais si calme.

MERLIN.

Monsieur, apprenons à souffrir.

COLIGNY.

Pardon, monsieur Merlin, un mot seulement avec eux, et puis je suis à vous. (Les assistants reculent un peu, hors la Rochefoucauld et Pilles. — Coligny à ces derniers :) Vous n'avez rien à me dire?

LA ROCHEFOUCAULD.

Pilles a quitté le roi après moi.

PILLES.

Tout est bouleversé au Louvre; le roi peut à peine donner des ordres. Mais il m'a chargé de vous répéter qu'il songe à votre sûreté.

COLIGNY, souriant.

Un peu tard. — N'importe, je lui rends grâces. — Et la reine mère?

PILLES.

Elle appuie, elle encourage son fils... C'est une femme de tête.

LA ROCHEFOUCAULD.

J'ai cru que je ne parviendrais jamais jusqu'ici, tant il y a de foule dans les rues voisines. Et puis j'ai rencontré Moneins qui venait de visiter la maison où s'était caché l'assassin...

GUERCHY, se rapprochant.

Eh bien?

COLIGNY.

C'est dans la rue des Fossés Saint-Germain.....

LA ROCHEFOUCAULD.

Oui, on m'a montré la fenêtre; l'arquebuse y pend encore aux barreaux où elle était attachée.....

TÉLIGNY.

Mais qu'a-t-on trouvé?

LA ROCHEFOUCAULD.

Une vieille servante, un petit laquais qui ne savent que dire. On prétend que la maison appartient à un secrétaire du duc d'Anjou. Moneins a rassemblé ce qui s'est trouvé là de nos gens, il continue ses recherches, il a mis des sentinelles à la porte.

COLIGNY.

Et le peuple?

LA ROCHEFOUCAULD.

Comme à l'ordinaire, très-mauvais. Je n'ai entendu que railleries et menaces. Mais, à chaque instant, il arrive des nôtres dans votre hôtel, et je pense qu'on mettra cette canaille à la raison.

COLIGNY.

Tout beau, nulle violence. Guerchy, allez-y de ma

part, qu'on se tienne tranquille et qu'on laisse agir la justice du roi.

PILLES.

Ah ! le roi a parlé aussi de s'assurer du duc de Guise.

Guerchy so

COLIGNY.

C'était bien ma première idée. Mais, en vérité, ce n'est qu'un soupçon, et je n'y veux poin penser.

LA ROCHEFOUCAULD.

Soit, mais Pardaillan et d'autres, moins scrupuleux que vous, faisaient la partie tout à l'heure d'aller défier M. de Guise et M. d'Aumale.

COLIGNY.

Têtes folles ! — Voilà ce monde, monsieur Merlin.

MERLIN.

Pardonnez à vos ennemis, monsieur; c'est vous rendre digne de la haute faveur que Dieu vous a faite. Mais.... mais cependant à gens moins prédestinés que vous, il est bon de songer aux ennemis de la religion.

TÉLIGNY.

N'est-ce pas, mon pasteur? point de charité pour les traîtres.

COLIGNY.

Mais, monsieur Merlin... .

MERLIN.

Monseigneur, il est bon que la brebis se laisse tondre par le pasteur, mais non par le loup.

COLIGNY.

Toutefois, Téligny, tu vas retourner chez le roi, lui

dire que dans ma faiblesse je me sens la force de lui parler, que je le voudrais de grand cœur, avant que mon mal s'aggrave, que j'ai l'âme pénétrée de ses bontés, que je le supplie de ne point me venger, mais de songer au salut de son État exposé par ma blessure.... que je me repose en ses promesses et lui confie notre sûreté, notre vie.... Ah!....

La parole lui manque ; il est près de se trouver mal. Tous s'empressent.

PARÉ.

Quelle fureur de parler! — Écartez-vous. — Ouvrez la fenêtre.... qu'il respire le grand air.

PILLES, regardant par la croisée qu'on vient d'ouvrir.

Que de monde là-bas! — (On entend au loin du tumulte.) Maudite canaille!..... ils ont la mine de nous narguer, et tous ces capucins qui se glissent dans la foule!.... Ah! voilà Moneins qui les chasse. (Criant.) Laissez donc le passage, race de païens.

PARÉ.

Paix là, monsieur, vous criez trop.

COLIGNY, remis.

L'air me fait grand bien. (A Téligny.) Tu n'es point parti?.... Va, mon enfant, et répète bien ce que je t'ai dit. Dis-le bien à tous, point de vengeance.... On serait trop heureux de nous pousser à quelque extrémité. (Téligny sort.) La Rochefoucauld, qui est là dedans?

LA ROCHEFOUCAULD.

Tous nos amis. Rosny qui voudrait bien vous voir...

COLIGNY.

Je l'attendais. — Faites-le venir ainsi que Rohan, Ségur, et les ministres qui se trouveront là.

La Rochefoucauld sort.

PARÉ.

Monseigneur, vous feriez mieux de rester un peu seul.

COLIGNY.

Plus tard, nous y penserons. J'ai en tête affaire plus importante.

PARÉ.

Mais pourtant.....

COLIGNY, sans l'écouter.

Monsieur Merlin, avez-vous votre Bible? voyez, la mienne doit être sur la table.

SCÈNE III.

LES MÊMES; MM. DE ROSNY, DE SÉGUR, M. TEXTOR et DEUX AUTRES MINISTRES, puis LE ROI DE NAVARRE.

ROSNY, s'approchant de Coligny.

Je ne vous dis rien, Amiral, pour ne vous point fatiguer; mais vous savez ce que je pense.

COLIGNY, lui faisant un signe de tête.

Je vous connais, et Ségur aussi. (Aux ministres.) Messieurs, je suis aise de vous voir pour que vous m'aidiez à remplir mes devoirs de chrétien..... Monsieur Textor, vous voyez que nous gagnons autre chose ici que des faveurs de cour.

TEXTOR.

Monsieur, je reconnais les jugements de Dieu, et dis avec le psaume :

Ils tendent l'arc, ces méchants emportés,
Et coup sur coup par leurs flèches mortelles,
Aux cœurs des bons, en des lieux écartés,
Ils vont donner des atteintes cruelles.

COLIGNY.

Monsieur Merlin, vous avez votre Bible?

MERLIN.

La voici.

COLIGNY.

Eh bien, ne me voulez-vous point lire quelques versets de cette sainte Écriture?

MERLIN.

Oui, sûrement, Monsieur.

Tous sont rangés debout autour de son lit; les uns pleurent, les autres prient.

MERLIN ouvre la Bible au hasard et lit :

« Jugez, Seigneur, ceux qui me font du mal; abattez ceux qui combattent contre moi. Prenez les armes et le bouclier, et levez-vous pour me secourir. Tirez l'épée, et fermez le passage à ceux qui me poursuivent. Dites à mon âme : Je suis ton salut.

» Qu'ils soient confondus et honnis ceux qui en veulent à ma vie; — qu'ils soient repoussés et confondus ceux qui méditent de mauvais desseins contre moi.

» Qu'ils soient comme la poussière devant la face du vent, et que l'ange du Seigneur les presse;

» Que leur voie devienne obscure et glissante, et que l'ange du Seigneur les poursuive,

» Parce que, sans sujet, ils ont caché devant moi un piége mortel, et qu'ils ont sans mesure insulté ma vie.

» Que les lacs qu'il ignore se tendent pour lui et que le piége qu'il cache le saisisse, et qu'il tombe dans son propre filet.

» Mon âme se réjouira dans le Seigneur, et trouvera sa joie dans son Sauveur.

» Tous mes os diront : Seigneur, qui t'est semblable ? »

Il cesse de lire.

Chrétiens, que ces paroles et cet exemple vous rappellent que la force du Juste est dans le Seigneur. Notre David tombe percé des traits de l'impie ; mais Dieu prendra l'épée et le bouclier. Ses ennemis rugissent autour de nous ; mais « ô Seigneur, qui t'est semblable ? »

Tous restent inclinés avec tous les signes de l'émotion et du recueillement. Silence.

COLIGNY.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, oubliez ma vie passée. Qui pourrait subsister devant ta justice ? Je renonce à tous dieux fabuleux ; je n'invoque, je n'adore que toi seul, père éternel de Jésus-Christ, Dieu éternel. Je te supplie, pour l'amour de ton fils, de m'envoyer avec ton Esprit-Saint le don de la patience. Me voici : je me soumets à tes volontés, assuré que si je dois mourir, tu me recevras incontinent au repos des bienheu-

reux dans le royaume céleste. Si tu veux que je demeure plus longuement au monde, fais-moi cette grâce que j'emploie le reste de ma vie à l'avancement et à la gloire de ton nom. Que je vive ou que je meure, ô mon Dieu, je veux que ce soit pour toi.

ROSNY.

Ah ! le grand homme !

PARÉ, à la Rochefoucauld.

Voilà beaucoup trop d'émotion.

MERLIN, à Coligny.

Ne voulez-vous pas que tous les ministres présents unissent leurs prières aux vôtres ?

Coligny fait signe que oui.

PARÉ, à son voisin.

Voyez-vous? il souffre davantage.

Il s'approche du lit, et pendant la prière prend le pouls de l'amiral. — Merlin et les autres ministres récitent ensemble l'Oraison dominicale : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*, etc...

PARÉ, à demi-voix, quand la prière est finie.

Mais, pour vous *délivrer du mal*, il faudrait moins de bruit dans votre chambre.

COLIGNY, sans l'écouter, à Rosny.

Que voilà de bonnes et saintes paroles : « Que ta volonté soit faite en la terre comme au ciel... »

ROSNY.

Quel exemple vous nous donnez, Monsieur !... Mais je pense que nous ferons bien de nous retirer.

COLIGNY.

Non pas, j'ai à vous parler de nos affaires. (Aux ministres.) Maintenant, Messieurs, je vous remercie. (Il leur

fait signe de s'éloigner. — A Paré.) Maître Ambroise, je vous appellerai.

PARÉ.

Je ne m'écarterai pas. Mais, Monseigneur, je vous en conjure, gardez-vous de toute agitation, et, pour éviter ces défaillances, prenez toutes les heures un bon demi-verre de ce cordial.

MERLIN, aux ministres.

Sortons, Messieurs.

Ils vont pour sortir, quand la porte s'ouvre vivement, et le roi de Navarre paraît.

HENRI.

C'est moi, mon père... Puis-je vous embrasser?... Mon bon père, mon pauvre brave capitaine!... Ces cruelles gens, comme ils vous ont traité.

Il l'embrasse.

COLIGNY.

Ah! mon prince... Ah! Sire... je vous attendais.

HENRI.

Et comment êtes-vous?... C'est à cette main et au bras gauche... Ah! les cruelles gens!

COLIGNY.

Je me trouve mieux.

HENRI.

Oui-dà, ayons bon espoir. — Mon père, en vérité, j'ai le cœur tout brisé, depuis cette affreuse nouvelle.

COLIGNY.

Merci, mon prince... (Aux autres.) Messieurs, vous pouvez sortir.

ROSNY.

Nous vous laissons avec le Roi.

HENRI.

Pardon, messieurs. — Bonjour, monsieur de Rosny, il y a longtemps que je n'ai vu votre fils.

ROSNY.

Sire, il est à ses études, mais son cœur est toujours avec Votre Majesté.

HENRI.

Et j'y compte.

Tous sortent : l'aide hésite, mais l'amiral lui fait un signe impératif.

SCÈNE IV.

LE ROI DE NAVARRE, COLIGNY.

HENRI.

Mais, dites-moi donc, Amiral, comment tout cela est arrivé ?

COLIGNY.

Je m'en émerveille encore, et vraiment ne peux me fier en aucun soupçon.

HENRI.

Oui, nous avons du choix entre tous nos ennemis.

COLIGNY.

Aussi étais-je impatient de vous entretenir. L'affaire est sérieuse, Sire !

HENRI.

Certes, mais que pouvons-nous ?

COLIGNY.

J'ignore ce qu'il adviendra, Dieu est le maître. Tout

étourdi comme à l'instant de ma blessure, je ne sais vraiment où porter mes regards. Peut-être ceci n'est-il qu'un coup désespéré ; peut-être est-ce le fruit d'un profond dessein. Veut-on nous effrayer ou nous mettre en colère? Espère-t-on compromettre le Roi ou le regagner à l'aide de nos fautes?... qui le sait?... Et cependant je suis là, couché, souffrant, mourant ; et nos ennemis, et notre parti s'agitent ; et je ne puis ni pourvoir à sa défense, ni veiller à sa sagesse. C'est là, Sire, ma plus cruelle douleur, ma plus sensible plaie, la pensée qui troublerait la douceur de mourir pour la vraie foi et la juste cause.

Silence.

HENRI.

Eh bien?

COLIGNY.

Ne le sentez-vous pas? Que deviendraient notre parti sans chef, nos entreprises, nos projets? Moi, seul, je portais tout dans mes mains. Dieu me préserve d'ingratitude envers mes compagnons, mais, bien secondé par eux dans l'occasion, je n'en vois aucun à qui léguer le commandement, aucun depuis la mort du grand Condé, que son expérience, son rang ou sa renommée désigne à la confiance commune. Son jeune fils est presque un enfant, mon frère d'Andelot n'y est plus, d'autres ont trop peu de tête ou trop peu d'éclat; ceux à qui ne manquent ni le cœur ni la naissance, tout occupés de leurs plaisirs, semblent redouter le poids des affaires... Je cherche, je m'inquiète... Ah! Sire, ne me comprenez-vous pas?

HENRI, troublé.

Si fait bien... (Il l'embrasse.) Amiral, vivez pour nous, vivez longtemps, et vous verrez qu'à vos côtés les gens que vous dites ne craignent ni l'obstacle ni le péril.

COLIGNY.

Que tardez-vous donc, mon cher Sire? Qui vous arrête, et qu'avez-vous besoin de la vie d'un vieux soldat, usé de fatigues et de maux, pour prendre la place qui vous sied, et vous porter héritier de votre vrai bien? Quels vains amusements peuvent balancer dans votre cœur l'honneur de défendre la religion, la justice et l'État? Vous êtes jeune, je le sais; mais le temps presse en ces jours de deuil et de discordes : la vie manque souvent aux retardements d'un noble cœur, et la gloire ajournée ne se retrouve pas.

HENRI.

Ah! cessez et connaissez-moi mieux. Je sais où m'entraînent l'ardeur de l'âge et l'infirmité de ma nature. Mais me croyez-vous homme à délaisser des devoirs dont je me sentirais capable? Considérez plutôt dans quels temps, dans quel monde nous sommes venus. Que de piéges sous nos pas! que de faux visages, de promesses menteuses, de doubles cœurs!... La science me manque pour pénétrer de si noirs mystères : jeune, élevé aux libres exercices de mes montagnes, à l'école de franchise et d'honnêteté de mon aïeul et de ma respectée mère, je me sens mal à l'aise dans cette cour italienne, j'étouffe dans cet air empoisonné. Je ne suis point dupe, vive Dieu! et, quoique

novice, j'y vois clair. Mais un invincible dégoût me prend, quand il faut user de représailles, et toujours se ménager, toujours se contenir, ruser, celer, mentir, sans trouver ni gloire ni repos. Quelle vie!... Ah! feu ma pauvre mère en est morte, et je sens parfois que j'aimerais mieux en mourir comme elle que de vivre à ce prix.

COLIGNY.

Croyez-moi, Sire; toute cette science des cours n'est pas si merveilleuse. Qui s'assure dans sa foi et dans sa cause, qui n'en croit ni l'orgueil, ni l'intérêt ni la crainte, a bientôt deviné tous les secrets du Louvre, et je vous sais plus d'esprit et de capacité qu'il ne faut pour jouer tout le savoir d'une Médicis. Rentrez dans votre cœur, écoutez-le, quand il vous parle d'honneur, non de plaisir, et vous marcherez tête haute au milieu des embûches. Bon Dieu, où en serait le monde, s'il fallait à toute force être un méchant pour être habile, et si nous devions payer de notre âme l'avantage de servir le bon droit? Non, non, la Providence a mieux disposé les choses; loyauté n'est point dupe, honneur n'est point faute; et les bons et grands hommes sont nés pour être tôt ou tard les victorieux. Ou ma prévoyance est vaine, ou le temps vient que la fortune sera juste, et que les meilleurs seront les plus forts.

HENRI.

Dieu vous entende!... Tenez, le cœur me dit que cela est vrai. Je me souviens qu'à la rencontre d'Arnay-le-Duc, il était question ou de combattre ou de

fuir. Or, je n'avais retraite qu'à plus de quarante lieues de là, et je demeurais à la discrétion des paysans. En combattant, je courais fortune d'être pris ou tué, parce que je n'avais pas de canon, et les gens du roi en avaient; et, à dix pas de moi, fut tué un cavalier d'un coup de couleuvrine. Pour la première fois, j'étais en chef... Eh bien, je recommandai à Dieu le succès de l'aventure, je fis sonner la charge, et, sur mon âme, c'est, jusqu'à cette heure, le plus beau jour de ma vie.

COLIGNY.

Touchez là, Sire, voilà un exemple qui vaut mieux que tous mes conseils. Cette vie entière est un combat qu'il faut perdre ou gagner. Souvenez-vous toujours d'Arnay-le-Duc, et combattez avec l'aide de Dieu.

HENRI.

Soit donc, mon père, j'accepte la commission; je me dévoue corps et biens. Ventre-saint-gris, je veux que le nom de Henri de Bourbon aille de pair avec les noms de Louis de Condé, et de Gaspard de Coligny. — Voyons, que voulez-vous de moi?

COLIGNY.

Eh bien, vous me le promettez? De ce jour, renonçant à de frivoles passe-temps, vous embrassez la vie sérieuse et rude du chef d'un si grand parti, du champion d'une si grande cause. Sévère à vous-même, vous saurez tout animer, tout contenir par votre exemple. L'occasion est bonne pour un apprentissage; enchaîné sur ce lit, je ne puis rien voir au dehors; ayez des yeux pour moi, et que votre main domine où faiblit la

mienne. Deux grands intérêts nous pressent : il faut garder le roi et veiller notre parti ; si l'un nous manque, l'autre nous échappe ; observez-les tous deux, et, vous rendant d'abord près du roi, assurez-vous de ses dispositions, et prenez au Louvre la place qui vous appartient, celle de représentant de la Réforme et de défenseur de la paix.

HENRI.

J'entends. Comptez que je vais bien examiner le roi, surtout la reine mère... mais avant tout je veux presser la découverte et la punition...

COLIGNY.

Songez à notre sûreté ; et, quant au meurtrier, souvenez-vous que je lui pardonne.

HENRI.

Amiral, gardez votre clémence : vive Dieu, c'est vertu de roi qu'on offense. Je sais pardonner à mes ennemis, mais je ne ferai point grâce à qui porte la main sur mes amis.

COLIGNY.

Sire, au moins un conseil : dans aucun cas, la guerre ne doit venir de nous.

HENRI.

A qui le dites-vous ? Amiral, avant tout, j'aime la France, et le cœur me saigne quand nos gens s'égorgent... Vrai, il me semble voir s'entre-battre mes frères ou mes enfants.

COLIGNY.

Ah! Sire!... vrai sang de nos rois, si jamais... si jamais le flot des affaires et le droit de votre naissance vous portaient sur ce trône aujourd'hui si dépouillé de gloire, heureux nos enfants, heureuse la France! Nos travaux seraient payés, notre sang n'aurait pas en vain coulé, nous aurions laissé un bon roi à notre pays... Grand Dieu, si tu lui gardes un tel sort, rends-moi, rends-moi la vie qui m'échappe, que je le voie roi avant de mourir!

HENRI.

Amiral, si votre prédiction devait s'accomplir, si quelque jour mon nom et mon épée me donnaient cette couronne, je veux que votre main la soutienne sur ma tête. Grand Dieu, ne me donne jamais de royaume, ou donne-moi un ami tel que lui!

COLIGNY.

Je me sens attendri... et mes yeux... Sire, Sire, que faisons-nous? où nous entraîne une puérile émotion?... Songeons à nous.

HENRI.

Oui, pendant que nous rêvons à l'avenir, le présent nous presse. Je vais au Louvre; adieu, mon père, soignez-vous et comptez sur moi. — (Appelant.) Holà, Messieurs!

COLIGNY.

Sire, je remets tout entre vos mains... Désormais je mourrai plus tranquille.

SCÈNE V.

COLIGNY, LE ROI DE NAVARRE, LES MARÉCHAUX DE COSSÉ ET DE DAMVILLE, LA ROCHEFOUCAULD, ROSNY, SÉGUR, ROHAN, PARDAILLAN, MONTGOMMERY, BOUCHAVANNES, PILLES, MERLIN, TEXTOR.

Quelques-uns des protestants sont armés ; Montgommery l'est de pied en cap, avec la dague et le poignard à la ceinture.

HENRI.

Entrez, messieurs, je veux vous voir tous. — Ah! Damville, et vous, monsieur de Cossé, je suis bien aise que vous soyez ici.

COLIGNY.

Damville, Cossé, bonjour, je pensais bien que vous viendriez...

Il s'efforce de leur tendre la main.

DAMVILLE, avec expression.

Vous aviez raison de compter sur moi.

COSSÉ.

Oui, Monsieur, je serais venu de moi-même. Mais j'aime mieux être ici de la part du roi, dont je vous apporte des nouvelles.

HENRI, à Cossé.

Qu'y a-t-il, Monsieur?

COSSÉ.

Le roi m'a chargé, Sire, de dire à M. l'amiral

combien il est marri de l'action détestable que l'on a tentée sur lui, et qu'il n'a d'autre pensée que de le voir sauf et vengé; que pour l'une de ces choses, il allait lui envoyer son premier chirurgien, Ambroise Paré, si Sa Majesté n'eût appris qu'il était déjà ici, et elle l'a aussitôt mandé pour connaître l'état d'un si illustre blessé.

COLIGNY.

Que je lui rends grâce!

COSSÉ.

Quant à l'autre objet, le roi veut que vous sachiez qu'il a ordonné qu'on informât sur-le-champ, et il a donné commission expresse aux présidents de Thou et de Morsen et au conseiller Viole. Toutes les portes de la ville ont dû être fermées.... D'après le conseil de sa mère, il désire que tous les gentilshommes huguen...., de la religion, veux-je dire, se rassemblent en armes dans ce quartier, non loin du Louvre et autour de votre maison..... Le roi entend que vous demandiez, Monsieur, tout ce qu'il vous plaît de plus pour votre sûreté et celle de vos amis.

COLIGNY.

Parlez-lui de ma reconnaissance, Monsieur. Téligny est allé lui porter ma seule prière qui serait de le voir. Quant à mes amis, ils ont auprès du roi un plus grand protecteur, et c'est le roi de Navarre.

COSSÉ, s'inclinant.

Sire.....

HENRI.

Oui, Messieurs, et je veux bien vous prévenir que je me rends de ce pas chez le roi pour y traiter de nos affaires. J'espère que vous me seconderez fidèlement. Mais sans négliger aucune mesure de prudence, gardez-vous de donner ombrage ou prétexte à nos ennemis. Dites de ma part à tout notre monde que j'entends qu'on s'en remette à moi, et que nul ne s'ingère de tirer avant le signal. Moi seul, je le donnerai, s'il y a lieu, comme c'est le droit de mon rang et ma volonté. Je n'ignore pas que la plupart d'entre vous sont mes amis, mais ventre-saint-gris, j'espère leur avoir prouvé en temps et lieu que je suis bon cadet, de même foi qu'eux, d'autant de cœur, et, de plus, du sang de leurs rois.

ROSNY.

Sire, vous savez que j'ai voué ma famille à votre maison.....

ROHAN.

Tous les amis de M. l'amiral.....

COLIGNY.

Sont comme lui les serviteurs du roi de Navarre, je l'espère ainsi, Messieurs.

MONTGOMMERY, à Ségur, bas.

Encore un qui veut qu'on se laisse écorcher sans crier! Maugrebleu de leur folle prudence!

HENRI.

Monsieur de Cossé, vous reviendrez avec moi chez le roi.

COSSÉ.

Sire..... Monsieur l'amiral, je pourrai dire au roi que vous êtes mieux?

COLIGNY.

C'est la moindre des affaires..... Cossé, un mot encore. (Cossé s'approche, et se baisse vers lui; l'amiral continue à demi-voix.) Eh bien, Cossé, que dites-vous de ceci? Vous souvenez-vous de ce que je vous ai annoncé il n'y a pas longtemps? Monsieur de Cossé, prenez garde à vous.

COSSÉ, se relevant.

Adieu, monsieur l'amiral.

HENRI.

Venez, monsieur...

COLIGNY, à Cossé qui s'éloigne.

Cossé, une seule chose, obtenez que je voie le roi.

Henri sort avec Cossé, et tous saluent. — Avant de sortir, Damville s'approche de l'amiral.

DAMVILLE, très-bas.

Je vous quitte. — Il y a trop de monde ici pour moi. Au reste, je n'ai rien à vous dire, nous nous connaissons, et vous savez où me trouver.

(Il lui serre la main.)

COLIGNY, bas.

Avez-vous des nouvelles de Chantilly?

DAMVILLE, bas.

Le roi a dû y envoyer, mais je ne crois pas que mon frère vienne.

COLIGNY, de même.

Vous me ferez dire sa réponse.

DAMVILLE, bas.

Je vous le promets. — (Haut.) Au revoir, mon cher monsieur, je vous souhaite prompte guérison. (Aux autres. Messieurs, je vous salue. Il sort.

SCÈNE VI.

COLIGNY, LA ROCHEFOUCAULD, ROSNY, SÉGUR, ROHAN, PARDAILLAN, MONTGOMMERY, BOUCHAVANNES, PILLES, MERLIN, TEXTOR, AMBROISE PARÉ, UN AIDE-CHIRURGIEN, puis TÉLIGNY.

MONTGOMMERY.

Or donc, monsieur l'amiral, avais-je tort, et prendra-t-on toujours nos prédictions pour des sornettes?

COLIGNY.

Je verrai le roi, Monsieur, et j'obtiendrai de lui justice et sûreté.

MONTGOMMERY.

Toujours le roi! Eh morbleu, toute perfidie émane du roi.

COLIGNY.

Rohan, faites donc taire ces insensés.

ROHAN.

Avec des propos de ce genre, Montgommery, nous aurons bientôt donné gain de cause à nos ennemis.

LA ROCHEFOUCAULD.

Et il serait sot de gâter nos affaires. Le crime d'aujourd'hui vient de dévoiler la noirceur de nos bons catholiques, et de nous donner barre sur eux.

PARDAILLAN, avec un accent un peu gascon.

Si l'on né mollit pas, la chance est belle pour une revanche.

LA ROCHEFOUCAULD.

Si l'on voulait, on pourrait en finir cette fois des Guise et de leur cabale.

PARDAILLAN.

Au point que la blessure dé M. l'amiral est vraiment heureuse, puisqu'elle oblige le roi à nous autoriser dé tout.

ROSNY.

Vive Dieu! Messieurs, perdez-vous le sens?

MONTGOMMERY.

La tête me fend d'entendre ceci. Je ne m'attendais guère à me réjouir de voir M. de Châtillon à deux doigts de la mort.

PARDAILLAN.

Jé né dis pas.....

LA ROCHEFOUCAULD.

La mort, monsieur!....

COLIGNY, froidement.

Oui, la mort.

SÉGUR.

Je n'aurais pas cru que ceci pût être autre chose qu'un avertissement de prendre nos sûretés.

ROHAN.

Rien n'est, ce me semble, assez éclairci pour chanter victoire...

LA ROCHEFOUCAULD.

Au moins est-il éclairci que nos ennemis ont les

premiers rompu la paix, et que le roi est pour nous.

MONTGOMMERY.

Et que, nonobstant, l'on conspire contre nous au pied du trône, si ce n'est dessus.

PARDAILLAN.

A savoir qué les Guise et leurs adhérents en veulent à M. l'amiral!.. curieuse nouvelle, vraiment!

MONTGOMMERY.

Les Guise et d'autres encore, beau sire. Le duc d'Anjou et la reine Cathau sont apparemment des environs du trône?

LA ROCHEFOUCAULD.

Pur soupçon d'ennemi!

MONTGOMMERY.

Après ce qu'on a trouvé dans la maison de la rue des Fossés.

COLIGNY, vivement.

Quoi donc?

MONTGOMMERY.

L'arquebuse, vous savez?....

COLIGNY.

Non.

MONTGOMMERY.

Ignorez-vous qu'elle est marquée aux armes du duc d'Anjou?

LA ROCHEFOUCAULD.

Tu l'as vue?

ROSNY, à Coligny.

Est-il vrai?

COLIGNY.

Je ne sais.

SÉGUR.

D'ailleurs la maison même est à quelqu'un du Louvre.

ROHAN.

Non pas, de l'hôtel de Guise.

SÉGUR.

Du Louvre.

MONTGOMMERY.

Du Louvre assurément; c'est le bruit public.

LA ROCHEFOUCAULD.

Nullement; elle est à un ancien secrétaire ou précepteur du duc de Guise. Je le tiens de Moneins qui est allé sur les lieux.

SÉGUR.

Mais demandez là-bas, tout le monde vous dira....

PARDAILLAN.

Qué né dit-on pas? J'en ai vu tout à l'heure qui racontaient vingt prodiges sinistres...

TEXTOR, s'avançant.

Un instant. — Gardez-vous de nier les avertissements du ciel. Ce serait douter des miracles.

MERLIN, de même.

Pardon, il y a miracle et miracle.

TEXTOR.

Eh! n'en est-ce pas un que cet astre observé par nous au ciel auprès du siége de Calciopé, que cette

étoile en tout semblable à celle qui du temps d'Hérode annonça le massacre des Innocents?

MERLIN.

L'étoile du temps d'Hérode annonçait le salut des hommes, et si elle reparaît, c'est plutôt signe qu'ainsi qu'aux jours de la Nativité, la loi nouvelle va convertir le monde.

TEXTOR.

Et l'aubépine qui, contre tout ordre des saisons, a subitement fleuri dans le cimetière Saint-Innocent, est-ce chose naturelle?

MERLIN.

Ainsi la religion évangélique va fleurir comme par miracle.

SÉGUR.

C'est dans ce cimetière qu'un fossoyeur disait en regardant ses mains qu'elles se fatigueraient bientôt à enterrer des hérétiques.

MONTGOMMERY.

Cela me rappelle cette femme des halles qui pariait qu'aux noces du roi de Navarre, il se verserait plus de sang que de vin.

LA ROCHEFOUCAULD.

Sont-ce là vos prophètes, Montgommery?

ROSNY.

Trêve aux badinages, Messieurs; ne pourriez-vous conclure à quelque chose?

MONTGOMMERY.

Je conclus à mettre l'arme au poing.

ROHAN.

Quoi ! les premiers ?

MONTGOMMERY.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? Il faudra bien finir ainsi.....

COLIGNY, vivement.

Halte-là. — Mon parti est pris, Messieurs, plutôt que de faire la guerre civile le premier, j'aime mieux être arraché d'ici et traîné tout sanglant par les boues de Paris.

MONTGOMMERY.

Abnégation chrétienne ! Pour moi qui suis moins parfait, j'ai pris par provision dague, poignard, cuirasse, vous voyez, et mes pistolets sont à l'arçon de ma selle. Aussi le premier qui me regardera de travers !.....

PARDAILLAN.

Sur ce point-là, Capdédious, tu sais qué nous sommes d'accord. Eh donc ! veux-tu que nous allions appeler M. d'Elbeuf ou M. d'Aumale ?

COLIGNY.

Tout beau, Monsieur.

LA ROCHEFOUCAULD, à Pardaillan.

Pardieu, je ne te laisse point aller seul.

MONTGOMMERY.

Je ne recherche personne, mais à la première menace !...

COLIGNY.

Monsieur de Rosny, parlez-leur....

ROSNY.

Messieurs,....

PARDAILLAN, sans l'écouter.

C'est qu'il serait réjouissant de prendre cé jour même révanche du coup d'arquebuse.....

LA ROCHEFOUCAULD.

Dans le fait, amiral, le roi serait content qu'on le délivrât de quelqu'un des Guise.

COLIGNY.

Ni le roi, ni moi, entendez-vous?

MONTGOMMERY.

Pour moi, j'en veux à plus gros seigneur, et si je vous tenais le duc d'Anjou le soir dans une rue écartée....

SÉGUR.

Mais, dis donc, quand il revient la nuit de ses maisons de joie....

ROSNY, irrité.

M'écouterez-vous enfin?....

MONTGOMMERY.

On craint une rupture avec le roi ; mais si quelque fortune ou stratagème nous mettait ce cher roi dans les mains, nous le planterions comme un drapeau, ou sinon.....

SÉGUR.

Voilà une idée!....

LA ROCHEFOUCAULD.

Ceci est fort, Montgommery.

COLIGNY, sévèrement.

Plaisantez-vous, Monsieur?

MONTGOMMERY.

Enfin, qu'on me donne le roi à garder, et l'on verra!....

Il fait tourner son poignard dans sa ceinture. — Bruit au dehors.

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est Téligny.

Téligny entre avec empressement.

TÉLIGNY.

Le roi, mon père!.... Je vous annonce le roi...

TOUS, avec une expression diverse.

Le roi!

COLIGNY, avec contentement.

Enfin!....

TÉLIGNY.

Il est sur mes pas; il veut vous voir, vous parler... Vous serez content, et je vous réponds que cette fois les catholiques n'auront pas beau jeu.

LA ROCHEFOUCAULD, à Ségur et à Montgommery.

Vous entendez?

SÉGUR.

On verra.

COLIGNY.

Messieurs, vous me laisserez avec le roi, si je vous en fais le signe. J'ai à lui dire des choses qu'il n'écoutera que seul; et d'ailleurs nous ne lui sommes pas ici tous également agréables. — Avec qui le roi vient-il, Téligny?

TÉLIGNY.

La reine mère et Monsieur l'accompagnent.

ROSNY.

La reine mère !

COLIGNY.

A-t-il vu le roi de Navarre ?

TÉLIGNY.

Oui, lequel vous fait dire qu'il vous rejoindra plus tard ; mais qu'il signe en ce moment des lettres d'avis aux commandants de nos places et aux principaux consistoires.

MONTGOMMERY, bas à Ségur.

La Cathau ici ! voilà qui est curieux, il y a longtemps qu'elle et moi ne nous sommes trouvés sur le même plancher.

UN GENTILHOMME, ouvrant la porte et annonçant.

Le roi !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLES IX, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU, LE CARDINAL DE BOURBON, LES DUCS DE NEVERS et DE MONTPENSIER, LES MARÉCHAUX DE DAMVILLE, DE TAVANES et DE COSSÉ, LE COMTE DE RETZ, LE SEIGNEUR DE THORÉ, AMBROISE PARÉ et SON AIDE, MAZILLE.

A la vue du roi, l'amiral se soulève sur son lit. — Le roi marche vite à lui et lui tend la main.

CHARLES.

Jarnidieu ! mon amiral, j'étais bien pressé de vous voir, vous n'aviez que faire de m'envoyer querir.

COLIGNY.

Sire....

CHARLES.

Comment allez-vous? je vous trouve le visage bon et quasi joyeux.

COLIGNY.

Je le suis, en effet, Sire, et c'est de vous voir. Souffrez que je vous remercie humblement de l'honneur qu'il vous plaît de me faire et de tant de peine que vous prenez pour moi.

CHARLES.

Sur mon âme, je suis content de vous trouver si ferme et si gaillard, je ne l'espérais pas..... Et voici ma mère, amiral, et mon frère, et tous nos gens qui vous ont voulu voir; ils ont été bien fâchés de ceci, allez.....

CATHERINE.

Oh! cela est vrai, monsieur..... Eh! mon Dieu, qui plus que moi?.....

LE DUC D'ANJOU, avec embarras.

Et moi, je vous jure.

CHARLES.

Amiral, j'ai été bien aise de savoir que vous aviez près de vous l'ami Ambroise. Demandez-lui comme je l'ai questionné, et voici mon premier médecin que je vous amène..... Dites, Mazille, comment le trouvez-vous?

MAZILLE, après lui avoir tâté le pouls.

Non malè, Sire. Le pouls est comme il faut, *nil fe-*

brile sonans. Seulement la chaleur est grande ici, et voilà beaucoup de monde : *Solitudo sanat*, dit l'École.

PARÉ, à Coligny.

Qu'est-ce que je vous disais ?....

CHARLES.

Vous entendez, Messieurs ?

COLIGNY, faisant signe aux siens de se retirer.

Permettez que Téligny reste, Sire, et que je retienne tous ceux qui vous ont accompagné. Leur visite me tient trop au cœur.

Tous les protestants sortent, hors Téligny, Merlin et Ambroise Paré.

SCÈNE VIII.

LE ROI LA COUR et LES GENTILSHOMMES CATHOLIQUES, COLIGNY, TÉLIGNY, MERLIN et LES DEUX MÉDECINS.

CHARLES, montrant le cardinal.

Voici mon oncle que je vous ai amené, non pas cependant, mon compère, que je vous croie en tel état qu'il y ait lieu de vous convertir, mais comme un de vos bons amis.

LE CARDINAL DE BOURBON.

Et tout prêt, si le cœur vous en dit, à vous donner sa bénédiction.

COLIGNY.

Et je la recevrais de bon cœur, Monsieur. (En souriant.) Vous me passeriez cela, monsieur Merlin, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Çà, voulez-vous que je vous dise ce que j'ai fait et prétends faire pour vous !...

COLIGNY.

Sire, avant de connaître vos bontés, souffrez que je les justifie, autant qu'il est en moi, et que je vous déclare mes vrais sentiments. Après moi, plusieurs calomnieront ma vie ; mais Dieu, devant qui je suis prêt à comparaître, m'est témoin que j'ai toujours été fidèle et affectionné à Votre Majesté et à son royaume ; j'appelle Dieu à caution de mon innocence et le prends pour juge entre mes accusateurs et moi. — Sire, il a plu au feu roi, votre père, de m'honorer de plusieurs charges où vous avez bien voulu me confirmer : à ce titre, je ne me saurais dispenser de vous donner mon conseil sur la conduite de votre état, surtout étant à l'heure où l'on ne ment pas. Souffrez donc que je vous le dise, Sire, avec candeur : n'est-ce pas une honte qu'on ne puisse en vérité tourner un œuf en votre conseil, sans qu'incontinent un courrier en aille porter nouvelle au duc d'Albe ? N'est-ce pas une indignité que ce même duc d'Albe ait fait pendre plusieurs gentilshommes français, braves capitaines et vos sujets, pour les avoir pris les armes à la main dans une loyale guerre entreprise par eux pour l'intérêt de leur conscience ? J'en ai les nouvelles certaines, mais en votre cour on ne fait que rire de cela. Je passe à vos édits de pacification, le plus beau monument de votre sagesse. Vous les avez jurés tant de fois et si solennellement que les peuples et les rois étrangers sont

témoins de votre serment. Et pourtant l'on ne saurait dire en combien d'endroits de votre royaume cette promesse est odieusement violée, jusque par vos gouverneurs et vos officiers. Souvent je vous ai représenté ces choses, Sire, je vous en ai souvent entretenue, madame, et chaque jour nouvelles violations amènent nouvelles plaintes. Il n'y a pas longtemps que près de Troyes, en Champagne, les catholiques, ayant su qu'on apportait du prêche un enfant qui y avait été baptisé, le tuèrent entre les bras de sa nourrice... Sire, je vous supplie de tenir plus de compte d'un tel meurtre que du mien même. Le salut de votre royaume comme de votre âme repose sur la foi due à votre parole.

CHARLES.

Monsieur l'amiral, je sais que vous êtes homme de bien, bon Français et zélé pour la grandeur de mon royaume. Je vous sais de plus vaillant capitaine et expérimenté. Si je vous eusse estimé autre, jamais je n'aurais fait ce que j'ai fait. J'ai tâché soigneusement de maintenir la paix et les édits, et j'ai même dans ce dessein envoyé des commissaires dans toutes mes provinces. Voici ma mère qui vous le dira.

CATHERINE.

Ah ! c'est très-vrai, et vous le savez bien, monsieur l'amiral.

COLIGNY.

Oui, des commissaires entre lesquels il y en a qui m'ont autrefois condamné à être pendu, et qui ont

proposé cinquante mille écus à qui vous apporterait ma tête.

CHARLES.

Comment, morbleu !... Ah ! bien, il en faudra choisir qui vous soient moins suspects. Mais je vous vois un peu ému, cela vous pourrait nuire ; vous êtes blessé vraiment. Sur mon âme, je sens la douleur de vos blessures. Par la mort-Dieu, je vengerai cet outrage si rudement qu'il en sera mémoire à jamais.

COLIGNY.

Sire, il ne faut pas chercher fort loin celui qui m'a valu ce bien-ci. Que Dieu ne me soit jamais en aide, si j'en demande vengeance. Toutefois, j'ai la pensée que vous ne me refuserez pas justice.

CHARLES.

Dieu et le diable me sont témoins que justice en sera faite. — A propos, la femme de la maison à l'arquebuse est en prison, ainsi que le laquais trouvé avec elle. Ils ont chargé M. de Chailly, vous savez ? j'avais donné ordre de le prendre au corps. Mais Nançay m'assure qu'il est gentilhomme d'honneur et ne manquera pas à la sommation.

CATHERINE.

Oh ! je le crois aussi.

CHARLES.

Mais avez-vous pour agréables les juges que j'ai commis à l'information ?

COLIGNY.

Puisque Votre Majesté les a jugés dignes et capa-

bles, mon devoir est de les accepter. Seulement je la supplie de leur adjoindre Cavagne, un de vos maîtres des requêtes, ainsi que M. de Masparault... Ah !...

Il paraît souffrir.

CHARLES, inquiet.

Il s'affaiblit vraiment... Ambroise !

PARÉ.

C'est l'effet de l'agitation. — Monseigneur, respirez cela. Il lui présente un flacon. — Mazille lui tâte le pouls.

TÉLIGNY.

Mon père, êtes-vous plus mal ?

COLIGNY.

Non... mais je me sens fatigué... Sire, Madame approchez-vous s'il vous plaît... La voix me manque.

Charles et Catherine s'inclinent vers l'amiral. Le duc d'Anjou, embarrassé et mécontent, s'approche de Tavanes.

LE DUC D'ANJOU, à Tavanes, bas.

Il est bien faible, pourtant.

TAVANES, sans entendre.

Hein, quoi ! Monseigneur ?

Le duc d'Anjou fait un geste d'impatience et se tait. — Coligny fait signe à Téligny et à Merlin de s'éloigner.

COLIGNY, bas au roi et à la reine.

Et que Vos Majestés s'instruisent par ce qui m'arrive. Cent fois je leur ai prédit quelque trouble, et l'on n'a pas voulu me croire. Ceux qui conspirent contre la paix, conspirent contre votre royaume, et...

Il continue plus bas ; on ne l'entend plus, excepté le roi et sa mère.

COSSÉ, bas à Damville.

Je suis bien aise de cette entrevue.

Damville fait un signe affirmatif.

NEVERS, bas à Montpensier.

Que peut-il leur dire ?

MONTPENSIER.

Du mal de nous.

COLIGNY, plus haut en finissant une phrase.

... Et ce sont les ennemis de Votre Majesté même.

CHARLES, haut.

En vérité !

Coligny reprend à voix basse.

LE DUC D'ANJOU, à M. de Retz.

Ceci est long.

RETZ.

Patience.

CHARLES, répondant à ce que lui a dit bas Coligny et levant les épaules.

Eh, que voulez-vous?

COLIGNY, bas.

Ce n'est pas tout. — (Il continue très-bas et l'on n'entend que cette fin de phrase :)... d'un complot qui se trame à Madrid.

CATHERINE, à demi-voix.

Mon fils, il y faudra pourvoir.

COLIGNY, bas.

Enfin.....

Il parle plus bas. — Charles en l'écoutant secoue la tête; le même signe est répété par sa mère.

RETZ, s'approchant de Téligny et parlant sans élever la voix, mais de manière cependant à être entendu du roi.

Ce diable de peuple est en feu. J'ai entendu sur notre route des propos vraiment effroyables... De crainte de quelque mutinerie, si l'on transportait

l'amiral au Louvre ? Il y serait plus en sûreté, près du roi...

TÉLIGNY, à demi-voix.

Sans l'avis du médecin ! (Il fait signe au médecin d'approcher.) Voilà M. de Retz qui propose de transporter mon beau-père au Louvre ?

MAZILLE, de même.

Nullo modo. — Il ne faut pas qu'il bouge de huit jours au moins.

PARÉ, qui s'est approché également.

Qu'il reste, bon Dieu, qu'il reste ! (Prenant la main de Téligny) Entendez-vous ? il faut qu'il reste chez lui ; on n'est bien soigné que par les siens.

RETZ, haut.

C'est qu'en vérité je crains quelque trouble fâcheux.

CHARLES, à Coligny en terminant l'entretien.

Allons, je vous le promets. — (Haut.) Que disiez-vous, Gondi ? Est-ce que nos docteurs ne veulent pas qu'il déloge ? C'est qu on avait parlé, amiral, de vous faire porter au Louvre. J'aurais aimé à vous avoir sous ma garde.

CATHERINE.

Je vous aurais fait soigner par mes femmes.

COLIGNY.

Je rends grâce à Votre Majesté. Je suis ici à mon gré.

CHARLES.

Dès que la Faculté ne veut pas.... Mais, Ambroise, cette blessure est donc bien grande ?

PARÉ.

Et il a fallu l'agrandir par des incisions, Sire.

CHARLES.

Avez-vous trouvé la balle?... Montrez un peu. (Téligny la lui présente.) Ah! là, Dieu! (Il détourne la vue.) Et il a fallu retirer cela!... A-t-il beaucoup saigné? (On lui montre la manche de pourpoint qu'on a coupée.) Ah! que de sang!... Je ne puis voir tant de sang...

Il se détourne.

CATHERINE.

Voyons donc, cette balle. (Elle la prend, la roule dans ses doigts et la regarde attentivement.) Sainte vierge Marie! avoir cela dans le corps!... Voyez donc, cardinal!...

LE CARDINAL.

Jésus, mon Dieu!

LE DUC D'ANJOU, à Retz.

C'est piquant. Avec une pareille balle!...

CHARLES.

Non, je ne connais pas d'homme plus magnanime.

CATHERINE, rendant la balle à Téligny.

Je suis bien aise que la balle ne soit pas restée: car il me souvient que lorsque M. de Guise fut tué sous Orléans...

CHARLES, l'interrompant et bas.

Ma mère, devant l'amiral?...

CATHERINE.

Oui, mon fils. — Je disais que quand M. de Guise fut tué sous Orléans, les médecins m'assurèrent plusieurs fois que si la balle était dehors, il n'y avait

point de danger de mort, encore qu'elle fût empoisonnée.

PARÉ.

Nous ne nous sommes point contentés de cela, Madame, et nous avons fait prendre à M. l'amiral un breuvage qui détruirait la force du poison...

CATHERINE.

Ah ! il y a des breuvages qui ont cette vertu ; j'ignorais...

CHARLES.

Je ne sais... je ne peux supporter la vue du sang.

COLIGNY.

En voyant le mien, je regrettais qu'il ne coulât pas pour Votre Majesté.

CHARLES.

Mon brave amiral ! — Çà, je vais vous quitter, mais je souhaite que tout le monde soit présent à nos adieux. (A Téligny.) Ouvrez les portes.

On ouvre ; tous les protestants rentrent en foule, et la chambre est remplie de monde.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROSNY, LA ROCHEFOUCAULD, PILLES, ROHAN, PARDAILLAN, BOUCHAVANNES, SÉGUR, MONTGOMMERY, GENTILSHOMMES PROTESTANTS et SERVITEURS DE L'AMIRAL.

Catherine est à droite avec le duc d'Anjou, dont personne n'approche. — Les seigneurs catholiques sont au fond, et ne parlent à personne, excepté Damville, qui s'entretient avec Rosny. — Parmi les protestants, La Rochefoucauld, Rohan, Pilles, Pardaillan, et Bouchavannes se placent derrière le

roi et s'efforcent de s'en rapprocher. — Montgommery dans le coin à droite, un peu en arrière, parle à Ségur en regardant tantôt le roi, tantôt sa mère. — Tout le fond est occupé par une ceinture de gentilshommes protestants et de serviteurs de l'amiral.

CHARLES.

Venez, messieurs, je prends plaisir à vous redire que j'aime toujours mon amiral, que je tiens ses ennemis pour les miens, et prétends les poursuivre avec toute la rigueur du pouvoir que Dieu m'a donné.

LA ROCHEFOUCAULD.

Sire, on reconnaît là votre équité.

CHARLES.

Je veux aussi qu'on sache que ma ferme intention est de veiller à la sûreté de mes sujets, et de les prémunir contre toute attaque soit de leurs ennemis secrets, soit du peuple. En conséquence, je permets et j'entends que vous vous réunissiez tous ici près, afin que ma garde vous protége, comme j'en ai donné l'ordre. On mettra, s'il le faut, un poste à l'entrée de cette maison, et j'ai fait demander de Chantilly le maréchal de Montmorency, afin qu'il vienne demeurer avec l'amiral, que je confie à sa garde, jusqu'à ce que le trouble et la maladie soient un peu apaisés. (A Coligny.) Êtes-vous content ?

Il lui tend la main.

COLIGNY.

Ah ! Sire...

CHARLES.

Adieu donc.

COLIGNY.

Une dernière grâce ? — Que je puisse vous parler encore une fois, vous dire à vous, à vous seul...

CHARLES.

Volontiers, jarnidieu !

Il fait signe à son frère et à sa mère, qui se sont aussitôt avancés, de s'écarter.

COLIGNY, bas.

Sire, je n'ai pu vous dire devant la reine...

CHARLES, vivement et tout bas.

Plus bas, seigneur Dieu ! plus bas !

Coligny continue très-bas.

LE DUC D'ANJOU, bas à la reine.

Et ceci, ma mère ?

CATHERINE, outrée.

Ah ! mon fils !...

Elle regarde Charles et Coligny avec inquiétude.

LA ROCHEFOUCAULD, à Rohan.

J'espère que voilà de la confiance.

MONTGOMMERY, à Ségur.

Maugrebleu ! que de belles paroles !

LE DUC D'ANJOU, bas à Catherine.

Ma mère... ma mère... que cela est long !... Songez-vous où nous sommes ?

CATHERINE, effrayée.

Ah ! que dites-vous ?

LE DUC D'ANJOU.

Je donnerais tout pour être hors d'ici.

CATHERINE, le regardant.

Mon fils, tu es bien pâle !...

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, pensez donc au lieu où nous sommes !...

CATHERINE.

Ne m'en parle pas !... Ah ! (En ce moment elle a vu le roi qui tout en écoutant Coligny tourne vers elle un regard irrité. Au duc d'Anjou :) Vois-tu, vois-tu ?

LE DUC D'ANJOU.

Donnez-moi votre main.

Il la serre en tremblant.

MONTGOMMERY, à Ségur.

Il me semble voir une louve avec ses deux louveteaux.

LE DUC D'ANJOU, à Catherine.

Je donnerais tout pour être hors d'ici.

CATHERINE, au duc d'Anjou.

Et moi !...

LE DUC D'ANJOU, de même.

Mais c'est que nous ne sommes que sept, ma mère !...

CATHERINE, de même.

Que dis-tu ?

Elle regarde autour d'elle.

MONTGOMMERY, bas à Ségur.

Quand je vois cette race de Satan, je ne sais qui me tient !...

Il met la main sur sa dague et joue avec la poignée.

CATHERINE, rencontrant les yeux de Montgommery.

Ah, mon fils !... cet homme !... regarde.

MONTGOMMERY.

Je crois qu'elle m'a vu... Oh ! tant mieux !

Il tire à demi son poignard.

SÉGUR, bas.

Contiens-toi.

LE DUC D'ANJOU, à Catherine.

Ma mère... ne tremblez pas ainsi; vous me faites peur.

CATHERINE.

Ah ! cet homme !... Votre père, mon fils !... Il me semble à le voir... Où suis-je ?

CHARLES, vivement et en terminant ce qu'il a dit bas avec Coligny.

Oui, la blessure est pour vous, la douleur est pour moi, et leur sang paiera le vôtre.

LE DUC D'ANJOU.

Ah ! Jésus !

RETZ, se détachant du groupe du fond et s'approchant de Catherine.

Guai a noi. Finiamola.

CATHERINE.

Gondi !... tu me rends la vie.

Elle s'appuie sur son bras.

RETZ.

Levatevi di quà.

CATHERINE, au roi.

Mais mon... mon fils..., vous oubliez que l'amiral est souffrant... et voilà son médecin qui gronde.

CHARLES, à demi-voix et rudement.

Il vous sied bien... (Se retenant.) Laissez-nous.

CATHERINE, un peu remise.

Non, je ne permettrai point que vous le fassiez par-

ler si longtemps; cela lui pourrait donner la fièvre, dont sur toutes choses il faut se garder. Vous aurez loisir plus tard de l'entretenir.

CHARLES, regardant l'amiral.

Soit. — D'ailleurs j'en sais... tout ce qu'il me faut savoir. (A Catherine.) Soyez contente. (A Coligny.) Mon amiral, je n'ai jamais assez de votre entretien... mais je vous reverrai. Adieu, bon courage et prompte guérison.

CATHERINE.

Oui, surtout, prompte guérison.

CHARLES, à Catherine avec intention.

N'est-ce pas, Madame, c'est votre souhait ?

CATHERINE.

Vous ne doutez pas...

CHARLES.

Moi, non. (Au duc d'Anjou.) Et à vous ?

LE DUC D'ANJOU, embarrassé.

Certainement.....

CHARLES.

A la bonne heure. — (A l'amiral.) Adieu encore. (Aux protestants.) Messieurs, demeurez fidèles, et comptez sur moi. Je sors, ayant vu clair au fond de tous les cœurs.....

LA ROCHEFOUCAULD, s'inclinant.

Sire, tant mieux pour les nôtres.

CHARLES, regardant sa mère.

Malheur à qui veut autre chose que ma volonté !

Il sort d'un pas précipité.

RETZ, en sortant, bas à Tavanes.

C'est dommage qu'on n'ait pu l'emporter au Louvre.

MONTGOMMERY, bas à Ségur.

Voilà un beau coup de manqué.

COLIGNY.

Monsieur de Rosny, emmenez-les-moi tous... J'ai besoin de repos... Je me sens faible... Merlin, ne me quittez pas, et prions Dieu.

Tous sortent. — Merlin seul reste auprès de l'amiral et prend la Bible.

SCÈNE X.

AU LOUVRE. — MÊME JOUR.

La scène est dans la chambre de la reine mère.

Cette chambre est très-ornée. — Beaucoup de meubles, et d'objets de luxe, de curiosité ou de toilette, enfin tout ce qui indique le raffinement et la mollesse.

CATHERINE, LE DUC D'ANJOU.

Catherine entre à pas précipités; le duc d'Anjou la suit. Tous deux paraissent troublés.

CATHERINE, en se jetant dans un fauteuil.

Ah! respirons.

LE DUC D'ANJOU.

Il en est temps!

Silence.

CATHERINE.

Eh bien, mon fils?

LE DUC D'ANJOU.

Ah! ma mère..... j'en ai la fièvre.

CATHERINE, agitant un éventail de plumes.

J'étouffe..... Quelle visite..... Jésus... Maria !...

Elle se lève.

LE DUC D'ANJOU.

Dans quel guêpier nous étions-nous mis !

CATHERINE.

Engeance de réprouvés !

LE DUC D'ANJOU.

Et le roi, ma mère !..... Vous voyez, ma mère, où nous ont conduits vos ménagements ? Vous répondiez du roi, il ne fallait que vous laisser faire.....

CATHERINE.

Ils l'ont ensorcelé, je vous dis.

LE DUC D'ANJOU.

Mais vous deviez prévenir cela.

CATHERINE.

Et vous ? — Santa Maria ! (Elle se promène avec action.) Henri, l'avez-vous entendu en revenant ?

LE DUC D'ANJOU.

Fort mal. Vous marchiez si vite.

CATHERINE.

D'abord, on ne pouvait lui arracher une parole.

LE DUC D'ANJOU.

Puis ?

CATHERINE.

Je lui ai demandé ce que son amiral lui avait dit si bas.

LE DUC D'ANJOU.

Il n'a reparti qu'en jurant ?

CATHERINE.

Il se taisait toujours. Mais je l'ai tant pressé durant tout le trajet, qu'à la fin, rompant le silence, il m'a répondu que l'amiral lui avait dit la vérité, en lui remontrant que les rois ne se reconnaissaient en France qu'autant qu'ils avaient puissance de bien ou mal faire à leurs sujets ; or que cette puissance s'était finement écoulée entre nos mains ; et qu'entre nos mains, elle lui pouvait devenir funeste, qu'il eût donc à s'en défier, que c'était l'avis d'un fidèle serviteur avant de mourir. — « Eh bien, par la mort, a-t-il » ajouté, puisque vous l'avez voulu savoir, voilà ce » que me disait l'amiral. » — Ce sont ses propres paroles.

LE DUC D'ANJOU.

Nous sommes perdus !

CATHERINE, lui saisissant vivement le bras.

Perdus ! dites-vous ? — Paix donc !

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, je crois, Dieu me pardonne ! que la main vous tremble encore.

CATHERINE, le lâchant.

Moi !... vous rêvez.

LE DUC D'ANJOU.

Et ce Montgommery, ma mère ! quels regards !

CATHERINE.

Ne m'en parlez pas.

LE DUC D'ANJOU.

Je croyais voir le basilic au fond d'un puits.

CATHERINE, se promenant avec agitation.

Ah! c'est trop... c'est trop... Je ne puis vivre ainsi un jour de plus... Il faut qu'on me les tue... Il faut qu'on me les tue.

LE DUC D'ANJOU, avec joie.

Ah! ma mère!

CATHERINE, hors d'elle.

Il faut qu'on m'en débarrasse, demain, ce soir... Je ne sais... Je ne respirerai pas que cela ne soit fait... Les vilaines gens!... N'est-ce pas, Henri?... Mais parlez donc.....

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, je dis comme vous.

CATHERINE, lui prenant la tête et l'embrassant.

Henriot, mon pauvre enfant!... Va, nous nous tirerons de leurs mains... je te le promets... Les vilaines gens... Je veux que le bon Dieu me bénisse, si j'en laisse un seul en vie.

LE DUC D'ANJOU.

Ah! ma bonne mère!

CATHERINE.

J'ai trop patienté... Il faut en finir.....

LE DUC D'ANJOU.

Certainement il faut en finir... Quand, où, comment? n'importe!

CATHERINE.

Que dites-vous là? il importe beaucoup.

LE DUC D'ANJOU.

Comme vous voudrez. Je ne pensais pas...

CATHERINE.

Il faut penser.

LE DUC D'ANJOU.

Est-ce que vous auriez un projet?

CATHERINE.

Me prenez-vous pour un enfant?... Mais ce Gondi, qui ne vient pas!

LE DUC D'ANJOU.

Doit-il venir?

CATHERINE.

Je lui ai fait signe en quittant le roi.

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, ma mère, que vous êtes heureuse d'avoir tant d'esprit!

CATHERINE.

N'est-ce pas? — (Bruit à la porte.) Le voilà...

Retz paraît.

SCENE XI.

LES MÊMES, LE COMTE DE RETZ.

CATHERINE.

Eh bien, mon cher Albert?

RETZ, tirant la portière.

C'est le cas de fermer soigneusement la porte derrière soi.

LE DUC D'ANJOU.

Dis-nous vite...

CATHERINE.

Albert, Albert, il faut nous en défaire, il le faut, il le faut...

RETZ.

C'est ce que j'allais dire, Madame.

CATHERINE.

Vraiment ?... gentil garçon !... Eh bien donc ?...

RETZ.

Eh bien ! Madame, prenez vos mesures.

CATHERINE.

Comment est le roi ?

RETZ.

Les discours de l'amiral l'ont rendu furieux. Il ne jure que vengeance et justice. D'abord, il a commandé à tous ses secrétaires d'État d'écrire aux gouvernements de province, aux principales villes, à ses ambassadeurs, pour leur annoncer l'événement, et son dessein de poursuivre et de châtier, selon leur mérite, les auteurs et les complices d'un si méchant acte, etc... Tout le style d'usage. Vous devinez dans quels termes il nous a, sans le savoir, recommandés au prône.

CATHERINE.

A tous les ambassadeurs ! Prendre de tels engagements avec le monde entier, quelle folie !

LE DUC D'ANJOU.

Mais quelle rage ! ma mère, c'est nous que cela regarde.

CATHERINE.

Oh ! nous... ou les Guises...

RETZ.

Vous, Madame. Depuis cette entrevue, le roi ne pense plus aux Guises; il est en défiance et en colère contre tout ce qui n'est pas Coligny. Il parle déjà de donner des gardes à l'amiral, d'entourer le Louvre de huguenots; Montmorency est mandé, il aura le commandement; encore quelques heures, les gouverneurs, les troupes, la justice, la bourgeoisie, tout lui est soumis, tout vous échappe. Impossible qu'on ne découvre pas qui a fait le coup, et le roi sera alors trop avancé pour s'effrayer de la découverte. Il ne reculera plus. Vous n'avez qu'un moment pour l'arrêter; mais il faut tout dire et tout faire. Un coup n'a pas suffi, il faut le redoubler, que dis-je? le centupler.

CATHERINE, froidement.

Je suis prête; au reste, j'avais toujours bien supposé qu'il faudrait en venir là..., seulement pas si tôt.

RETZ.

Tempo è galant uomo. Il travaille pour nous et amène les choses plus vite que nos désirs. Ne soyez pas ingrate et profitez de l'occasion.

CATHERINE.

Vous prêchez une convertie. *Andiamo,* à la garde de Dieu!

RETZ.

J'ai fait appeler Tavanes; et le garde des sceaux est dans l'hôtel. M. de Nevers, M. de Montpensier seront des nôtres quand vous voudrez. Mais... il faudrait quelqu'un encore.....

LE DUC D'ANJOU, vivement.

Oui, oui, nomme-le.

CATHERINE.

Un moment !

RETZ.

Je n'aime pas à vous déplaire ; mais, dès qu'il faut agir, et dans Paris, et avoir le peuple pour soi, il faut...

CATHERINE.

Je vous comprends. Ceci est dur... Maudits huguenots !... Laissez-moi y penser.

Elle se promène en rêvant.

LE DUC D'ANJOU.

Voilà vos hésitations qui vous reprennent. Je n'hésite pas moi, et j'écris à Guise.

Il va à la table et prend une plume.

CATHEHINE, lui saisissant le bras.

Henri, quel âge aviez-vous il y a neuf ans ?...

LE DUC D'ANJOU.

Plaisante question !... J'aurai vingt-un ans à la mi-septembre, voyez.

CATHERINE.

Vous rappelez-vous le père ?

LE DUC D'ANJOU.

Le duc François avec sa blessure... une vraie mine de seigneur !

CATHERINE.

Oui, seigneur des seigneurs, seigneur de roi. Vous étiez un enfant, Henri, vous n'avez point pâti sous sa tutelle, vous n'avez point subi ses hauteurs, ni devant

lui fléchi dans le conseil, baissé les yeux dans votre cour, tremblé au milieu de votre peuple!

LE DUC D'ANJOU.

Vertu de femme que la rancune!... mais le fils est un bon enfant, un joyeux compagnon. Si jamais il s'oublie, ventrebleu, nous verrons; Maurevel n'est pas mort. Mais aujourd'hui songeons au huguenot.

CATHERINE.

Damnés huguenots, c'est eux qui font tout le mal. ..... (Elle se promène par la chambre et prend sur une table un flacon pour en respirer l'odeur.) Ah!... *che gusto!... Henriot*, sentez cela!...

LE DUC D'ANJOU.

Mais, ma mère...

CATHERINE.

Sentez... cela calme, cela met du baume dans le sang. — (D'un air distrait, elle joue avec la fraise et le collier de son fils.) Vous êtes toujours bien vêtu.

LE DUC D'ANJOU.

C'est mon devoir de prince. J'estime cela au rang des vertus royales.

CATHERINE.

Vous avez raison. Voyez-vous, mon Henri, soyez un peu bon pour moi. C'est pour vous, mon cher enfant, tout ce que j'en fais. Si j'avais voulu vous sacrifier à votre frère, je serais maîtresse du royaume. Mais je vous aime trop.

LE DUC D'ANJOU, en riant.

Que de caresses, ma mère! me voulez-vous trahir?

CATHERINE, lui donnant un coup sur la joue.

Méchant garçon !

RETZ, à part.

Se décidera-t-elle ? — (Haut.) Madame, le temps se passe.

CATHERINE.

Allons... je ne pardonnerai de ma vie aux huguenots de m'obliger à cela. — Mon fils, écrivez au duc de Guise.

LE DUC D'ANJOU.

A la fin !

Il court à la table et écrit. . . . .

CATHERINE, à Retz.

Nous n'avons pas trop de cette soirée pour le voir et tout régler. Ne disons encore rien au roi pour aujourd'hui. Nous verrons comme il sera demain. (Au duc d'Anjou.) Dis-lui de venir à la nuit close ; il ferait peut-être bien de se déguiser.

RETZ.

Guise ne se cachera pas, si vous le lui dites.

LE DUC D'ANJOU.

Laissons-le faire.

Il se dispose à cacheter le billet.

CATHERINE, le lui prenant des mains.

Voyons. (Elle lit.) Beau billet d'enfant à tout perdre, si on l'intercepte ! (Elle lit haut en le montrant.) « Ma mère est enfin décidée... » A quoi décidée, innocent ? (Elle le déchire en très-petits morceaux.) J'ai un meilleur moyen. (Elle s'approche d'un cabinet qu'elle ouvre et prend un mouchoir. — A Retz.) Donnez ceci à quelque page dont vous soyez sûr.

RETZ, en sortant.

Oui, Madame.

LE DUC D'ANJOU.

Qu'est-ce donc ?

CATHERINE.

Un mouchoir de la petite Du Lude, portant son chiffre et ses armes.

LE DUC D'ANJOU.

Mais quel rapport ?...

CATHERINE.

Guise s'est dans un temps amusé de cette fille : elle lui donnait rendez-vous en lui envoyant son mouchoir. Il est resté convenu entre Guise et moi que si je lui voulais parler jamais en secret, ce mouchoir servirait d'avertissement.

LE DUC D'ANJOU.

Entre Guise et vous ! Et vous refusiez tant de le voir !...

CATHERINE.

On a des fils tendus dans tous les sens : on les retrouve à l'occasion.

Bruit à la porte.

RETZ, en rentrant.

Je vous annonce le maréchal et le garde des sceaux, Madame. Venez, Messieurs.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE TAVANES, M. DE BIRAGUE.

TAVANES, embarrassant ses éperons dans la portière.

Pardon, Madame, mais on n'y voit guère ici.

RETZ.

Le jour baisse, en effet, madame. Voulez-vous qu'on allume?

CATHERINE.

A quoi bon? — Maréchal, ce sont les yeux de l'esprit, non du corps, qu'il nous faut; et ceux-là, vous les avez des meilleurs.

TAVANES.

Et les autres pareillement. J'y vois encore à parer une estocade.

CATHERINE, à Birague.

René, vous quittez le roi. Que dit-il?

BIRAGUE.

Il ne demande que torture et supplice pour les meurtriers de l'amiral; il les lui faut, morts ou vifs, il ne veut rien entendre aux sages lenteurs de la justice. Je les lui ai représentées cependant, comme c'est mon devoir de chancelier...

TAVANES.

Pas tout à fait encore, monsieur le garde des sceaux.

CATHERINE.

Messieurs, vous voyez où nous en sommes. Aux maux extrêmes, les extrêmes remèdes. Je suis prête à tout; j'écouterai tous les conseils, pourvu qu'ils soient décisifs. Je voudrais prendre un grand parti...

LE DUC D'ANJOU.

Bravo, ma mère!

CATHERINE, se reprenant.

A moins cependant, maréchal, que vous ne m'en indiquiez un meilleur.

TAVANES.

Un meilleur que quoi, Madame?

LE DUC D'ANJOU.

Enfin, Tavanes, ne voyez-vous pas?...

TAVANES.

Je vois tout, Monsieur; un fossé est devant vous, et vous y tombez, si vous ne le comblez des cadavres de vos ennemis.

LE DUC D'ANJOU.

Bien dit.

TAVANES.

La blessure de l'amiral a rompu la paix. Reste à savoir si vous voulez attendre davantage, et laisser les huguenots s'éloigner, pour les rejoindre en rase campagne, ou s'il ne vaut pas mieux attaquer dans Paris et gagner la bataille sans sortir du Louvre. L'entreprise est vigoureuse, mais point repréhensible : car vous y êtes contraints par la nécessité des choses, et il est bien juste que l'autorité royale entreprenne contre les sujets, plutôt que de laisser les sujets entreprendre contre l'autorité royale.

LE DUC D'ANJOU.

Que voilà des paroles qui réconfortent!

RETZ.

M. de Tavanes est dans le vrai de la chose, Madame. Voici la seule question : sur qui frapper et comment?

LE DUC D'ANJOU.

L'amiral d'abord.

CATHERINE.

Cela va sans dire, après ?

TAVANES.

Puis toutes les têtes du parti.

CATHERINE, à Birague.

Et vous?

BIRAGUE.

Madame, ce ne sont point là des affaires où opine pertinemment un chancelier...

TAVANES.

Toujours un chancelier!

BIRAGUE.

La question de droit seule me concerne, et je dois dire que je n'y vois nulle difficulté. On objecterait que les rois ne peuvent procéder extraordinairement contre leurs sujets, vu qu'ils ont la justice en main pour les punir, que lorsque l'exécution précède l'information, c'est une marque que les souverains ne pourraient prouver ce dont ils accusent les coupables, et qu'il y a violation de toute bonne règle à faire ainsi courir la peine avant le jugement. Ce sont là, si je ne me trompe, les vraies maximes du droit français. D'où il faut conclure que, lorsqu'on en est à prendre de si désespérés partis, il faut agir de sorte que personne ne puisse y venir trouver à redire, et s'arranger pour supprimer toute plainte qui mettrait l'autorité dans son tort. De cette façon, ne restant plus personne pour

se pourvoir contre un arrêt exécuté sans procès, l'arrêt est bon et valable, toutes les formes étant alors présumées accomplies, puisqu'il n'y a point d'opposition. D'où je conclus, autant qu'à titre de chef de la justice je puis opiner en ces matières, qu'il est à propos de procéder de façon à ne rien laisser après soi, et que non-seulement les chefs du parti périssent, mais encore quiconque, huguenot ou autre, pourrait venir appeler d'un jugement souverain, y compris les femmes et les enfants des condamnés.

TAVANES.

Holà, Monsieur, comme vous y allez! N'avez-vous point trop à cœur les intérêts de la justice? De ce train-là, vous dépeupleriez le royaume, pour l'amour des formes.

LE DUC D'ANJOU.

Mais pourtant, il semble...

TAVANES, à la reine.

Madame, ceci est une guerre; et l'on ne tue pas tout le monde à la guerre, mais ce qu'il faut seulement pour forcer les autres à fuir ou à se rendre. Vous voulez faire un exemple, mais non faucher toute la noblesse de France, avec ses princes du sang en tête, mais non traiter en huguenots ceux qui ne le sont ni d'action ni de cœur, mais non égorger les femmes et les petits enfants qui, bien avertis par une si bonne leçon, peuvent être ramenés par la douceur à notre sainte religion. Par le ciel, il vaut mieux faire des chrétiens qu'envoyer de la chair à Satan!

BIRAGUE.

De quel droit alors frapperiez-vous les uns si vous épargnez les autres? Comment, en bonne justice, mettre à mort M. de Châtillon, sans condamner par un seul et même arrêt le roi de Navarre et le prince de Condé?

TAVANES.

Le sang royal, Monsieur, tache qui le répand, jusqu'à la dernière génération.

CATHERINE.

Voilà une belle parole et digne d'un bon serviteur.

RETZ.

M. le garde des sceaux est trop consciencieux, en effet, Madame; mais M. de Tavanes me semble à son tour un peu bien relâché. Sûrement les chefs sans plus doivent être atteints; mais ce sont des chefs apparemment que les princes protestants. En un mot, tout ce qui porte ombrage à l'autorité royale doit tomber cette fois, et à ce titre les Montmorency sont tout aussi bien désignés que les Coligny, et je ne vois pas pourquoi l'on omettrait le maréchal de Montmorency, M. de Damville, et peut-être M. de Cossé.

TAVANES, vivement.

Et pourquoi pas le maréchal de Tavanes? Trois maréchaux, Monsieur! Il suffirait bien d'un seul, ce me semble, et vous me paraissez avoir plus d'appétit que de ventre, monsieur de Retz.

RETZ.

A Dieu ne plaise que je parle par intérêt! Je ne prends conseil que de la saine politique en laquelle je

suis, Dieu merci, assez bien instruit ; et je dis que si vous épargnez de jeunes princes, tout irrités par la mort de leurs proches et de leurs amis, vous vous ménagez des ennemis à tout jamais. Les exemples ne manqueraient pas ; Brutus faillit par trop de prud'homie, lorsque, tuant César, il ne voulut pas qu'on tuât Marc-Antoine. En ces desseins extraordinaires, il faut considérer s'ils sont nécessaires et justes, puis les exécuter de manière à couper le mal dans sa racine. Au demeurant, le péché est aussi grand pour peu que pour beaucoup.

TAVANES.

Madame, écoutez mon dernier mot : frappez l'amiral et tous les chefs du parti huguenot, sauf le prince de Condé et votre gendre le roi de Navarre. A ces conditions, comptez sur moi.

CATHERINE.

J'y compte et j'accepte. Maréchal, vous soutiendrez cet avis devant le roi?

TAVANES.

Devant Dieu le Père ! Je n'ai pas coutume de reculer quand je parle avec sûreté du côté de l'honneur et de la conscience.

CATHERINE.

Je le sais.

LE DUC D'ANJOU, à demi-voix.

Mais, ma mère, ce que disait Gondi...

CATHERINE.

Paix, mon fils. (A Retz, bas.) Y pensez-vous d'aller chi-

caner sur des vétilles? Le point est de s'entendre sur le fond.

BIRAGUE, qui a entendu.

En ce pays de France, la forme est beaucoup et je regrette...

CATHERINE.

Brisons là, Messieurs. Mon fils et moi sommes assez éclairés sur le principal. Passons à l'exécution.

TAVANES.

Vous avez ici les gardes françaises et écossaises, les Suisses, plus douze cents hommes qui viennent de Saint-Denis. Donnez-les-moi, et, tombant soudain sur l'ennemi, je vous promets d'en faire un carnage qu'ils n'oublieront ni en ce monde ni en l'autre.

CATHERINE.

Merci, monsieur de Saulx. (Bas à Retz.) Albert, voilà le maréchal tout trouvé. A quoi bon nous embarrasser de ce duc de Guise?

RETZ.

Il est trop tard, Madame.

TAVANES, cherchant à entendre.

Que dites-vous là?

CATHERINE.

Que mon fils et moi sommes touchés au cœur de vos offres ; mais il nous faut l'agrément du roi. Messieurs, vous m'appuierez dans le conseil?

TAVANES.

Je me charge de tout. (Bruit à la porte.) Qu'est-ce? — (Guise paraît.) M. de Guise! Vous ne m'aviez pas dit cela, Madame?

SCÈNE XIII.

CATHERINE, LE DUC D'ANJOU, LE COMTE DE RETZ, LE MARÉCHAL DE TAVANES, M. DE BIRAGUE, LE DUC DE GUISE.

GUISE, mettant la main sur la bouche du page qui veut l'annoncer.

A quoi bon m'annoncer? la reine m'attend... Pardon, Madame, mais j'étais muni d'une clef qui ouvre toutes les portes. (Il jette le mouchoir sur le fauteuil.) Quoi! tous ici, sans lumière?

CATHERINE.

Nous n'avions rien à écrire...

BIRAGUE.

C'est une de ces séances dont on ne dresse pas procès-verbal.

Le page allume et se retire.

LE DUC D'ANJOU, allant au duc de Guise et l'embrassant.

J'avais bonne envie de te voir ici.

GUISE.

Je le crois, Monsieur. — Eh bien, Madame?

CATHERINE.

Vous devinez, Monsieur, ce qui nous occupe et pourquoi je vous ai fait mander?

GUISE.

J'attendais votre message, Madame, depuis tantôt huit heures.

CATHERINE.

Et que pensez-vous de tout ceci, Guise?

TAVANES, à la reine.

Puisque vous avez si bon conseiller, Madame, permettez que je me retire.

GUISE.

A votre aise, monsieur de Tavanes; deux avis importunent où un seul suffit.

CATHERINE.

Non, restez, maréchal, vous êtes notre père et tuteur à tous.

TAVANES, avec humeur.

Hum, hum!

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, ne perdons pas de temps. (Au duc.) C'est que, vois-tu, mon enfant, nous sommes en grand péril...

GUISE.

Aucun péril, si vous laissez faire ceux qui savent vouloir et agir.

CATHERINE.

Apprenez d'abord...

GUISE.

Quoi, Madame? Que vous avez fait assassiner l'amiral de Châtillon, que vos mesures étaient mal prises, et que le coup a manqué?

CATHERINE.

Comment *nous? mes mesures!* Qui vous a dit que ce soit *nous?...*

GUISE.

Vous ou moi, Madame, mais pas un autre. Ce n'est pas moi, car il est vivant; c'est donc vous.

CATHERINE.

Mais...

GUISE.

Comme il vous plaira, Madame; passons cela. Je disais que le coup est manqué; les huguenots s'irritent et menacent, le roi fait comme eux. Vous êtes perdus si le complot se découvre. N'est-ce pas tout?

TAVANES.

Comme il vous dégoise cela!

LE DUC D'ANJOU.

Oui, c'est bien l'affaire. Nous étions convenus...

CATHERINE.

Nous n'étions convenus de rien...

GUISE.

Au point où vous êtes, Madame, il faut me tuer ou tuer l'amiral. Si c'est moi, ne me manquez pas, je vous le conseille.

CATHERINE.

Monsieur de Guise, que dites-vous donc là?

GUISE.

Alors, Madame, achevez l'amiral, et que tout le parti meure avec lui.

CATHERINE.

C'est ce que nous disions.

LE DUC D'ANJOU.

C'est cela.

GUISE.

Voilà qui est dit, Madame. J'ai donné ordre aux quarteniers de me marquer les logements de tous les

huguenots et d'en apporter la liste chez moi. Demain au plus tard le travail sera fini. Vous me prêterez vos gardes, Madame ?

TAVANES.

La reine y a songé. Les douze cents arquebusiers qui viennent de Saint-Denis doivent être sous mes ordres....

GUISE.

Bien. Postez-les dans Paris, aux environs du Louvre ; ils aideront à procéder avec ordre. Ce sont de ces coups où il vous faut l'appui du peuple. C'est une affaire toute *catholique* (souriant), ce qui, vous le savez, veut dire *universelle ;* il faut que tout le monde y mette la main.

BIRAGUE.

Mais prenez garde, soulever toute une populace....

CATHERINE.

Que voulez-vous, Birague ?

GUISE, à Birague.

Monsieur, ceux-là seuls peuvent décider de l'exécution qui en auront la charge. Qu'on me laisse donc faire. La Reine a vu comment les choses tournaient, lorsqu'elle suivait de certains conseils.... J'adore Dieu ! tirer sur l'amiral et le manquer !

CATHERINE.

Ne pensez-vous pas qu'on ne saurait agir avant d'avoir persuadé le roi ?...

GUISE.

Oui, c'est mieux. La chose vous regarde, Madame. Entre cette nuit et la journée de demain, tout sera

prêt. Dans la matinée, je viendrai avec les miens prendre congé de lui, prétextant ma sûreté. Au sortir du Louvre, le peuple me retiendra. Décidez le roi alors, tout sera prêt. A demain, le soir, à minuit, Messieurs, je vous donne rendez-vous, et nous célébrerons comme il faut les vigiles de la Saint-Barthélemy.

RETZ.

Ne craignez-vous point que, d'ici là, Coligny ne se retire sur Orléans?

GUISE, avec colère.

A Orléans! l'amiral, à Orléans! Non, jamais. — A Orléans! ce n'est pas là que doit mourir un traître.

TAVANES, entre ses dents.

Selon....

LE DUC D'ANJOU.

Ainsi, beau cousin, tu réponds de tout?

GUISE.

Dès que vous aurez l'aveu du roi, donnez un signal, celui que vous voudrez; la cloche de la tour de l'horloge ou de Saint-Germain l'Auxerrois..... Encore une fois, tout sera prêt.

CATHERINE.

Allons soit, à minuit, demain!

LE DUC D'ANJOU.

Oui, à minuit.

GUISE.

A minuit, Messieurs, ne manquez pas à l'appel.

BIRAGUE, à Retz.

Est-ce donc fini?

Retz ne répond rien.

GUISE.

Adieu. — Me sera-t-il permis, Madame, pour ma récompense, de baiser cette belle main ?

CATHERINE.

Je la voudrais plus jeune et plus fraîche, pour mieux égaler le prix au service.

GUISE, lui baisant la main.

Trop de grâce, Madame. (Se relevant.) — Messieurs, demain, à minuit, Dieu connaîtra les siens.

Il sort.

LE DUC D'ANJOU.

Ne te presse pas, je te rejoins. — Ma mère....

TAVANES.

J'ai obéi, Madame, écouté sans mot dire, souffert jusqu'aux bravades. Mais où sommes-nous, si vos fidèles serviteurs passent après ceux qui font les maîtres avec leurs maîtres ?

CATHERINE.

Suis-je donc libre ?... Calmez-vous, votre tour viendra. Jusqu'à demain, servons-nous de Guise, et le lendemain.... le lendemain le maréchal de Tavanes nous servira contre lui.

TAVANES.

C'est un insigne passe-droit !

CATHERINE.

Pardon, il se fait tard, la nuit est avancée, j'ai la tête rompue. Adieu, maréchal ; adieu, Henri.

LE DUC D'ANJOU, lui baisant la main.

La bonne journée ! Mais, ma chère mère, voyez donc comme tout s'arrange vite !...

CATHERINE.

Oui, bien vite.... N'est-ce pas, Gondi ?

RETZ.

Madame, il y a des temps où l'habileté du nocher est de se laisser aller au courant, sans toucher à la rame.

LE DUC D'ANJOU.

Vous, venez avec moi, Messieurs !

CATHERINE.

Prenez le petit degré ; point de bruit. — Albert, je vous verrai de bonne heure demain. Adieu.

LE DUC D'ANJOU, en s'en allant.

Bonne nuit, ma mère.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

CATHERINE, seule.

Allons, nous voilà lancés. — Ah ! je déteste bien ces affaires, d'où l'on ne peut revenir..... Ah ! ces papiers !.... (Elle ramasse les morceaux du billet qu'elle a déchiré et les brûle à la lumière.) — Ce duc de Guise est encore plus arrogant que feu son père. Que ne peut-on l'attacher au cou de l'amiral et les jeter tous deux dans la Seine ! — N'y pensons plus ; je suis d'une fatigue.... Quelle heure est-il ? Il doit se faire tard. (Elle regarde à la fenêtre.) Non, les étoiles sont peu avancées dans leur cours.(Elle

ouvre la fenêtre.) Que l'air est doux; le ciel brillant !.... Cela rassure, cela rafraîchit le sang. — La nuit serait belle pour observer les astres. (Elle revient précipitamment, ouvre une tapisserie qui cache une seconde sortie, et tire un cordon qui pend auprès de la porte.) Sonnons. — Cette fille doit être endormie.

FIORELLA, entr'ouvrant la porte.

Qu'y a-t-il, Madame ?....

CATHERINE.

Ma mante et mon masque. Il faut que je monte au Belvédère. Luc Gauric, — mon philosophe, — n'y est-il pas ?

FIORELLA.

Depuis une heure, Madame, cloué à sa lunette.

CATHERINE, en s'ajustant.

Mais qu'il est heureux que la nuit soit si belle et l'air si pur.... Ah ! il y a une bonne Providence. — Montons.

ACTE QUATRIÈME

ACTE QUATRIÈME

Samedi 23 août 1572.

AU LOUVRE, DANS LE CABINET DU ROI.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, LE COMTE DE RETZ, NANÇAY, SAUVES, PLUSIEURS SECRÉTAIRES, PAGES au fond.

M. de Sauves est assis devant une table, occupé à rédiger des dépêches. Derrière lui, à un autre bureau, deux secrétaires en font des copies. Le roi se promène avec action. — Le comte de Retz est debout à l'autre extrémité, et semble attendre les ordres du roi ; de temps en temps, il dit quelques mots à l'oreille de Nançay.

CHARLES, tenant dans ses mains une dépêche qu'il achève de lire.

Voilà qui est comme il faut. (Il se penche sur la table et signe.) Je veux que toutes les cours de l'univers sachent bien que je déteste et punirai royalement un si exécrable attentat. — Expédiez, monsieur de Sauves, surtout la dépêche pour Madrid ; qu'elle soit dans les termes les plus forts. Cela réjouira notre bon frère d'apprendre que j'ai à cœur la justice en mon royaume et la vie d'un féal sujet.

SAUVES.

Votre Majesté sera satisfaite.

CHARLES.

Je l'espère bien..... Entendez-vous, monsieur de Sauves? — (Il se promène.) Écrivez, messieurs mes clercs. — Cependant ne se passe-t-il rien?..... Je ne vois personne, on me laisse, on m'oublie..... On doit avoir découvert quelque chose..... Et mes ordres? sont-ils exécutés? Nul ne m'en rend compte. Qu'est-ce que cela, jarnidiable? — (Il s'arrête en face de M. de Retz.) Se moque-t-on de moi, monsieur de Retz?

RETZ.

Qui l'oserait, Sire?

CHARLES.

Des gens que je sais..... et qui s'en repentiront, ou je meure..... Où est ma mère, Monsieur de Retz?

RETZ.

Dans son oratoire, je pense. Elle s'est levée tard, m'a-t-on dit, ayant beaucoup veillé cette nuit.

CHARLES.

Ai-je donc fermé l'œil? me voilà pourtant à mes affaires..... Et quelle nuit! Je ne sais, sur mon âme, si je rêvais endormi ou tout éveillé..... mais je n'ai cru ouïr que coups d'arquebuse, bruit de tocsin, cris de mort. Je n'ai vu que haches d'armes et pertuisanes ensanglantées..... Hum! l'étrange chose! Croirais-tu ceci, Nancay? J'ai rêvé que je jouais à la paume avec.... avec le duc de Guise, quand j'ai entendu crier : « A l'aide, on assassine l'amiral!..... » J'ai ouvert..... oui, j'ai ouvert en songe la fenêtre..... celle qui donne sur la rivière.... Là, j'ai vu l'amiral qui tombait dans un bateau, le flanc ouvert d'une

large blessure..... Et voici le plus étrange! la raquette que je tenais à la main s'est trouvée une arquebuse, et c'était moi, moi qui, par la fenêtre, avais tiré sur l'amiral..... Rêve bizarre!

NANÇAY.

De votre main, Sire, il n'eût point été manqué comme hier, fût-il à deux cents pas.

CHARLES.

Je voudrais tenir son assassin au bout de mon arquebuse de chasse, je parierais bien lui mettre une cervelle de plomb entre les deux sourcils. — Mort et damnation! que pareille chose se soit pu faire, et là, tout près, à la porte du Louvre!

RETZ.

Il est sûr que le coup est hardi.

CHARLES.

Si hardi que.... Je ne sais vraiment qu'en penser! — Comme disait ma mère, si l'on souffre de pareilles choses, bientôt ils prendront l'audace d'en faire autant dans le Louvre, dans sa chambre, dans son lit..... Dans le lit de ma mère! singulière place pour tuer un homme!

Il rit.

NANÇAY.

J'ai vu le temps où l'on eût brigué d'être tué là.

CHARLES, se promenant.

Personne!..... point de nouvelles!..... que la Peste étrangle la Justice! On dit que la pendarde a les bras longs, mais les jambes lui manquent pour courir après les assassins..... Où est le garde des sceaux? Je vous demande s'il ne devrait pas être ici. (Aux

pages.) Holà, enfants! qu'on voie si quelqu'un n'attend pas là dehors, et qu'on introduise le garde des sceaux dès qu'il paraîtra. (Les pages sortent. — A Sauves.) Si je mandais le procureur général?

SAUVES.

M. de Birague ne tardera pas, Sire.

UN PAGE, revenant.

Sire, il y a là M. de Thoré.

CHARLES.

Qu'il entre. Celui-là saura des nouvelles de mon pauvre blessé; tous ces Montmorency l'aiment bien.

Thoré entre conduit par le page.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE THORÉ, puis M. DE BIRAGUE.

CHARLES.

Thoré, que fait l'amiral?

THORÉ.

Il s'entretient de vos bontés, Sire, et ne parle que de sa reconnaissance.

CHARLES.

Et la santé? Que dit Ambroise?

THORÉ.

Il est faible, et ne peut quasi remuer. Mais Ambroise ne voit rien de fâcheux. « Il faut du temps, dit-il, et beaucoup de repos..... »

CHARLES.

Du temps! qu'il en prenne tant qu'il voudra. Deux, trois, quatre jours, s'il le faut.

THORÉ.

Il en faudra bien trois ou quatre fois autant avant que M. de Châtillon puisse seulement se mettre debout.

CHARLES.

Voyez, quelle blessure!..... Ah! damné Guisard, race de Caïn et de Judas!..... Thoré, l'amiral ne vous a chargé de rien?

THORÉ.

Il m'a dit seulement que la populace de son voisinage était toujours mutine et insolente, mais qu'il veillait à ce que les réformés vinssent, selon votre ordre, se réunir aux environs.

CHARLES.

Bien, monsieur de Thoré, allez souvent voir l'amiral, vous et votre frère Damville; je sais qu'il vous aime. Et ne me négligez pas non plus, vous pourrez me donner un bon conseil.

UN PAGE, *annonçant.*

Monsieur le garde des sceaux, Sire.

Birague entre.

CHARLES.

Il est temps, seigneur René, de montrer ici votre visage. Je vous ai assez maudit depuis ce matin.

BIRAGUE.

J'attendais toujours, voulant apporter nouvelle du succès de nos recherches.

CHARLES.

Et vous ne m'annoncez rien de pareil, n'est-ce pas? Votre justice commence à furieusement me lasser.

BIRAGUE.

Sire, elle fait de son mieux; mais elle n'expédie pas une information comme on tire un coup d'arquebuse.

CHARLES.

Non, morbleu! et l'on aurait le temps d'en tirer cent avant qu'elle ait mis la main sur l'arquebusier.

BIRAGUE.

Je n'ai point inventé les formes de votre procédure; je les ai trouvées tout établies, et il n'a pas tenu à ce fameux M. de l'Hospital qu'elles ne fussent encore plus lentes et plus embrouillées.

CHARLES.

Qu'a-t-on à faire des formes pour attraper un coupe-jarret qui se cache ou s'enfuit?..... J'aurais mieux fait d'appeler le prévôt..... Parbleu, il faudra que je le voie..... — Birague, a-t-on du moins songé à ce que j'ai dit? A-t-on serré d'un peu près les gens surpris dans la maison de la rue des Fossés? A la question, morbleu, à la question! s'ils ne disent mot.

THORÉ.

J'avais oublié de rapporter à Votre Majesté ce qu'on m'a dit chez l'amiral. Des paysans venus à la ville ce matin ont raconté qu'hier un homme a traversé rapidement leur village en criant : « Vive la Messe! vous n'avez plus d'amiral! »

CHARLES.

Où celà? où?

THORÉ.

C'est sur la route de Melun.... à Villeneuve, je crois.....

BIRAGUE.

Villeneuve-Saint-Georges.

CHARLES, à Birague.

Quoi ! vous le saviez et ne m'en parliez pas ! Envoyez des cavaliers sur cette route ; qu'on prenne de mes chevaux, qu'on les crève, s'il en est besoin.....

RETZ.

C'est déjà fait, Sire.

CHARLES.

Vous aussi !..... n'importe ; Nançay, allez dire..... Non, vous M. de Thoré, faites partir huit hommes à cheval de la compagnie de mon frère. Chargez-vous de cela, Thoré. (Thoré s'incline et sort.) — Mort du diable ! Messieurs, est-ce ainsi que l'on me sert ?..... Je ne sais plus, Nançay, si j'ai bien fait de laisser aller Chailly sur votre périlleuse parole ; vous vous entendez tous.

NANÇAY.

Il est gentilhomme de marque, Sire ; il se présentera devant tout juge que Votre Majesté désignera.

BIRAGUE, qui a parlé bas à M. de Retz.

Croyez-vous que je lui puisse dire ?

RETZ, bas.

Oui, il n'y a pas de mal de le pousser un peu dans ce sens.

BIRAGUE.

Puisque Votre Majesté veut bien s'inquiéter de ces

détails, je dois lui dire qu'on a saisi un homme qui se vantait d'avoir fourni le cheval à Maurevel.....

CHARLES.

Quoi, quoi ? Maurevel ! qu'a-t-il à faire ici ?

RETZ, à part.

Pecorone !

BIRAGUE.

Mais, n'est-ce pas lui ?

CHARLES, avec colère.

C'est Maurevel ! et je ne le sais pas ! Comment l'a-t-on appris ? Maurevel ! le tueur du..... Ah ! suppôt de l'enfer, on ne t'avait pas dressé pour cela.

BIRAGUE.

Or donc, Sire, cet homme, qui a dit avoir prêté un cheval de relai à Maurevel, est convenu, étant interrogé, être serviteur de la maison de Guise.

CHARLES.

Là ! est-ce clair ?... Monsieur de Guise, Monsieur de Guise ,prenez garde à vous ! — Où est-il cet homme ? Quel est son nom ?

BIRAGUE.

Il est aux mains de la justice.

CHARLES.

Je veux l'interroger moi-même..... ou tout au moins déléguer quelqu'un..... Mais qui ? (Entre ses dents.) Retz, Sauves, Nançay..... pas un ! — Thoré n'est plus là. (Aux pages.) Qu'on laisse entrer tout le monde. (On ouvre les portes.) Je trouverai peut-être à qui me fier. — Emportez tous ces papiers, Sauves ; scellez, ficelez, et

que tout ce qui reste à expédier soit parti dans deux heures. M. de Sauves sort, suivi des secrétaires.

SCÈNE III.

CHARLES IX, MM. DE RETZ, DE NANÇAY, DE BIRAGUE, DE COSSÉ, DE NEVERS, DE MÉRU, DE RAMBOUILLET, ET PLUSIEURS GENTILSHOMMES, puis LE DUC DE GUISE, LE DUC D'AUMALE, LE MARQUIS D'ELBŒUF ET LEUR SUITE.

CHARLES.

Entrez, Messieurs, vous êtes tous les bienvenus. — (Il les regarde les uns après les autres, et se dit à lui-même.) Nevers ?... non. — Rambouillet ?.... pas encore. — Ni celui-là. — Ni celui-là. Ah ! M. de Méru..... non, voici mon homme. — (Haut.) Approchez-vous, Monsieur de Cossé.

NEVERS, bas à Retz.

Il ne sait encore rien ?

RETZ, bas.

Silence.

COSSÉ.

Sire....

CHARLES.

Maréchal de Cossé, restez toujours auprès de moi. Ne me quittez pas que je ne vous le dise. (Il le saisit fortement au poignet.) Je compte sur vous, Cossé.

COSSÉ.

Vous me rendez justice, Sire.

CHARLES.

Savez-vous comment va l'amiral ?

COSSÉ.

Bien, m'a dit M. de Thoré.

CHARLES.

Je sais cela. — Messieurs, quelqu'un de vous n'a-t-il rien à m'apprendre? N'avez-vous rien su touchant l'événement d'hier?

MÉRU.

Mais on parlait tout à l'heure d'un cavalier qui a passé, courant à toute bride, à..... à..... je ne sais..... et criant que.....

BIRAGUE.

L'homme de Villeneuve-Saint-Georges, Sire.

NEVERS.

Les huguenots se sont remués toute la nuit. Plus d'un fait l'insolent depuis hier. Ils disent que si Votre Majesté ne les venge, ils sauront se venger eux-mêmes.

RAMBOUILLET.

Le déchaînement est grand contre eux dans tout ce qui est bon catholique, et surtout dans la bonne bourgeoisie.....

NEVERS.

Ils accusent, eux, la maison de Guise, et je ne serais pas surpris que d'une heure à l'autre on n'entendît parler de quelque provocation qui finît comme la journée de Vassy.

RAMBOUILLET.

On m'a conté que le Pardaillan voulait appeler M. d'Aumale.

CHARLES.

Sornettes que tout cela!..... Mais l'amiral, dit-on

qui l'a fait tuer? Nul de vous ne le sait, ou ne l'ose dire.....

UN PAGE, annonçant.

Monseigneur le duc de Guise, Sire, M. le duc d'Aumale et leur suite.

CHARLES, s'écriant.

L'enfant dit vrai, par le sang de Dieu! Approche, petit; qui t'a si bien renseigné?

Il lui passe la main sous le menton.

LE PAGE.

Je viens de les voir moi-même, Sire, ils sont sur mes pas.

CHARLES.

Qu'ils aillent au diable, et toi aussi!

Entrent le duc de Guise, le duc d'Aumale, le marquis d'Elbœuf.

LE DUC DE GUISE, s'inclinant légèrement.

Sire.....

Le roi se détourne, et, au lieu de l'écouter, joue avec le collier du maréchal de Cossé.

GUISE, à plus haute voix.

Sire, je viens prier Votre Majesté..... Je viens la prévenir que je prends congé d'elle.

CHARLES, se retournant.

Si tôt, Monsieur!

GUISE.

Il n'est jamais trop tôt pour se soustraire aux regards de ceux qu'on ne peut voir sans péril ou sans vengeance.

CHARLES.

Et ceux-là, mon cousin?.....

GUISE.

Nous nous sommes aperçus, MM. d'Aumale, de

Nemours, d'Elbœuf et moi, que depuis assez longtemps vous n'aviez plus nos services pour agréables. Si nous avions prévu que ces sentiments dureraient, certes nous n'aurions pas quitté nos domaines pour venir montrer au Louvre et dans Paris des visages bien vus de tous, il est vrai, hormis du roi et des huguenots.

CHARLES.

On dit, en effet, que vous êtes bien vu sous les piliers des halles ?...

GUISE.

Je dois à mon père, de glorieuse mémoire, et à mon ardent amour pour notre sainte religion, d'être aimé de tous les fidèles de ce royaume, et j'espère ne pas déchoir de leur affection, comptant, avec la grâce de Dieu, ne trahir ni ma race ni ma foi. Mais je sais que de tels sentiments ne sont pas pour vous plaire, et je viens vous dire..... vous demander de nous permettre de nous retirer.

CHARLES.

Ah ! partez, allez, venez, je m'en soucie moins que d'un poil de ma barbe.

GUISE.

Ayez donc pour agréable, Sire, que sans délai nous nous acheminions, les princes de mon sang et moi, vers la porte Saint-Antoine, par laquelle nous comptons sortir d'une ville où les ennemis de la foi sont seuls en sûreté et en honneur.

CHARLES.

Par la porte de l'Enfer, si vous voulez !..... mais..... (Se rapprochant et le regardant attentivement.) Y avez-vous bien

pensé, mon cousin, et ne manquerez-vous pas de chevaux pour emmener tant de monde?

RETZ, à Nevers.

L'y voilà.

GUISE.

Qu'est-ce, Sire?

CHARLES.

Oui, êtes-vous bien certain de n'avoir pas prêté, donné, que sais-je? les meilleurs et les plus sûrs à gens qui eussent emprunté des ailes au diable, s'ils avaient pu, afin de s'enfuir plus vite?

GUISE.

Je ne vous comprends pas, Sire; mais ce n'est pas à fuir que sont dressés les chevaux des écuries de l'hôtel de Guise.

CHARLES.

C'est selon le temps, mon cousin.

GUISE, vivement.

En tout temps, Sire. Mon glorieux père portait sur son visage la marque qu'il était habitué à braver l'ennemi en face, et j'espère ne pas mourir sans que ma figure en dise autant.

CHARLES.

La cicatrice était belle, je l'avoue; mais j'ai vu hier une blessure qui rapporte moins d'honneur à ceux qui l'ont faite...

GUISE.

Et à ceux qui l'ont reçue, Sire.

CHARLES.

Et croyez-vous, mon cousin, qu'elle se guérisse et se ferme sans laisser plus de trace que la balafre de votre père?

GUISE.

Sire, on peut faire blessure si large et si profonde.....

CHARLES.

Oui, avec l'arquebuse de Maurevel.....

GUISE.

Ou avec le pistolet de Jean Poltrot, Sire. — Adieu. (Aux siens.) Suivez-moi, Messieurs.....

CHARLES, en colère.

Eh bien, mort du diable, partez tous! mais souvenez-vous qu'en quelque lieu que vous alliez, je saurai bien toujours vous ravoir; et si c'est vous ou les vôtres qui ont fait tuer l'amiral de Coligny, je jure bien.....

GUISE, l'interrompant.

Sire, si j'avais tué l'amiral de Coligny, comme ce serait acte de bon fils et de bon chrétien, je m'en accuserais si haut qu'on songerait à m'en remercier plus qu'à m'en punir.

Il sort suivi des siens.

CHARLES.

Que dit-il là?..... Toute l'insolence de Lorraine est incarnée en lui. — Qu'on le surveille, Cossé, qu'on le suive, assurez-vous si réellement il part.

COSSÉ.

Sire, il va traverser tout Paris, le peuple est pour lui; qui peut répondre qu'il n'excite pas quelque émeute?

CHARLES.

Vous dites vrai. Il pourrait, s'il en avait fantaisie, faire briser les portes du logis de l'amiral..... Qui me répondra du peuple? Nançay, il faut décidément que je voie le prévôt des marchands.

NANÇAY.

Le nouvel élu, Sire?

CHARLES.

Le nouveau, l'ancien, je veux leur parler moi-même. Qu'ils viennent sur l'heure. Et vous, Cossé, faites ce que je vous ai dit. (Le maréchal et Nançay sortent.) — Messieurs, j'ai assez de vous, il faut que j'aille chez ma mère, qui me délaisse.....

Il les congédie; tous sortent. Retz fait quelques pas comme pour les suivre, puis s'arrête et regarde le roi.

SCÈNE IV.

CHARLES IX, LE COMTE DE RETZ.

CHARLES.

Que fais-tu là?..... et pourquoi me regarder d'un air moqueur?

RETZ.

Dieu me damne si j'ai envie de moquer! Je pleurerais plutôt.

CHARLES.

De quoi?

RETZ.

De ce que Votre Majesté se donne tant de peine pour servir ses ennemis contre sa famille.

CHARLES.

Qui, ma famille? Mon frère d'Anjou? Que la peste étouffe ma famille! voilà ce que je lui souhaite.

RETZ.

Y compris la reine, votre mère, Sire?

CHARLES.

Non, non... ma mère... elle est bonne et sage...

mais, dis-moi, pourquoi ne vient-elle pas? ce n'est pas naturel... Dis, il y a quelque chose?... dis-le-moi.

RETZ.

Quoi qu'il y ait, Sire, puis-je le dire à Votre Majesté? Est-elle d'humeur à rien entendre, hors ce qui flatte son excessive colère contre M. de Guise ou son merveilleux amour pour M. de Châtillon.

CHARLES.

J'entends tout... tout ce qu'on veut bien me dire.

RETZ.

Et qu'y a-t-il que je ne fusse prêt à redire au roi, lui étant dévoué comme je suis, si j'avais certitude qu'il m'écoutât avec patience et bienveillance?

CHARLES.

De la patience, en voilà beaucoup de dépensée à entendre tant de préparatifs de langage. Pourquoi n'ai-je pas vu ma mère de la matinée? Voyons, que dites-vous là-dessus?

RETZ.

Je dis, Sire, que vous marchez d'un pas bien rapide dans un sentier où vous ne voyez goutte.

CHARLES.

A qui la faute? Ne devriez-vous pas être tous là pour me tenir la lanterne?

RETZ.

N'est-ce pas vous, Sire, au contraire, qui refusez le flambeau de nos mains? et qui, n'acceptant pas votre mère pour guide, courez dans un sens où vous la rencontrerez sous vos coups?

CHARLES, troublé.

Que voulez-vous dire ?

RETZ.

Après tout, l'amiral et toute la huguenoterie se l'étaient bien promis.

CHARLES.

Quoi ?

RETZ.

De mettre la mère et le fils en telle extrémité que le fils fût obligé par eux de tirer sur sa mère.

CHARLES, vivement.

As-tu fais serment au diable de ne parler que par énigmes ?

RETZ.

Ah ! Sire, si j'osais...

CHARLES.

Ose, ou sinon...

RETZ.

Vous souvient-il du pauvre Charry, mestre de camp de votre garde ?

CHARLES.

Pardieu !

RETZ.

Vous souvient-il qu'en votre enfance nul ne prit plus tendre soin de vous, nul ne seconda mieux la reine au gouvernement de votre éducation et de votre État ?

CHARLES.

Après ?

RETZ.

Sire, comment est-il mort ?

CHARLES.

Il fut tué; après?

RETZ.

Par Châtelier Portault, serviteur de l'amiral...

CHARLES.

Serviteur de d'Andelot....

RETZ.

Et de l'amiral, Sire. L'amiral de Coligny, c'est du moins l'avis de votre mère, a fait assassiner Charry. Avez-vous oublié quelle fut la douleur de la reine, quels serments passionnés elle a faits maintes fois de tirer bonne justice d'un monstre si longtemps impuni?

CHARLES.

Enfin?...

RETZ.

Or maintenant, Sire, êtes-vous bien sûr de ce que vous faites, lorsque, cherchant qui a fait blesser l'amiral, vous ne songez qu'à poursuivre M. de Guise?

CHARLES, avec agitation.

Lumière d'enfer!... que dit-il? Serait-ce... Gondi, songez à vos paroles. Si vous mentez d'une syllabe, si vous me donnez à la légère une telle idée, tenez bien votre tête sur vos épaules.

RETZ, s'inclinant.

Voilà ma tête, Sire. — J'accomplis l'ordre de la reine mère. Elle a fait assassiner l'amiral de Coligny; elle m'a chargé d'en donner avis à Votre Majesté.

CHARLES, reculant de trois pas.

Ah!...

RETZ, après un silence.

Votre Majesté n'a rien à m'ordonner?

CHARLES, dans le plus grand trouble.

Quoi donc?...

RETZ.

Sire?...

CHARLES, de même.

Que me disiez-vous donc?

RETZ.

J'attends vos ordres, Sire, avant de passer chez la reine mère pour lui rendre compte de ma commission.

CHARLES, avec abattement.

Ah! Gondi, que m'avez-vous appris?

Il tombe dans un fauteuil.

RETZ, après un silence.

Votre Majesté jugera peut-être à propos de changer quelque chose à ses premières dispositions. Le procureur général sera-t-il chargé d'informer contre la reine mère?

CHARLES.

Que dites-vous?... me prenez-vous pour un idiot?... vous raillez, je pense? (Il se lève.) Reprenez le respect, Gondi, et songez que vous parlez à moi.

Retz s'incline et se tait. — Le roi se promène quelque temps en balbutiant des mots sans suite et en jurant entre ses dents; puis il s'arrête devant Retz.

Ce que vous m'avez dit est-il croyable? Quoi, c'est elle? Vous en êtes sûr?

RETZ.

Très-sûr, Sire.

CHARLES.

Et c'est de sa main, de sa propre main?...

RETZ.

Non, Sire, la main de Maurevel...

CHARLES.

C'est vrai... je me trompe... je ne sais plus... Et ce Maurevel, où l'a-t-elle vu?

RETZ.

Au Louvre, Sire.

CHARLES.

Et elle lui a donné commission... Là, sans m'en prévenir! Pourquoi ne m'en a-t-elle rien dit?... On m'a fait des secrets de tout.

RETZ.

Votre Majesté portait une telle faveur à l'amiral...

CHARLES, amèrement.

Qu'on osait bien le tuer, n'est-ce pas ? mais qu'on n'osait point me le dire. Je vous rends grâces.

RETZ.

Puis-je, de rechef, demander au roi ses ordres?

CHARLES.

Des ordres! Est-ce à moi d'en donner? m'en avez-vous demandé hier?... Mes ordres!... Insolent!... Allez trouver ma mère!... On a prouvé, ce me semble, qu'on sait se passer de moi.

RETZ.

Pouvions-nous?...

CHARLES.

Non, cela m'indigne. Ce n'est pas tant la chose,

mais la manière ! M'en faire un mystère, prendre un si grand parti sans me consulter, moi !

RETZ.

Le mal est fait, si mal il y a. Il ne faut plus que pourvoir à l'avenir.

CHARLES.

Eh ! que veut-on que je fasse ? On traverse tous mes plans, on se joue de toutes mes volontés ; je suis traité comme un enfant au maillot... Et ma mère, ma mère m'abandonne !

RETZ.

Elle attend, Sire, que vous fassiez votre choix.

CHARLES.

Entre ?

RETZ.

Entre elle et les huguenots.

CHARLES.

Certes, elle mériterait... mais, ma mère ! qui a tant régné !.... Quelle affaire !.... Et pourquoi diantre aussi me raconter tout cela ? Ne vous pouviez-vous taire encore ?.... Et maintenant même, si nous ne disions rien, si vous me laissiez aller mon chemin, comme si j'ignorais tout ?

RETZ.

Impossible, Guise le sait.

CHARLES.

Alors !.... j'en perds l'esprit..... Oh ! ma tête, ma tête ! (Il la prend à deux mains.) Appelez ma mère... entourez-moi tous, soutenez-moi, conseillez-moi..... Je suis perdu, si vous ne venez à mon aide. — Gondi, voyons, toi qui as tant d'esprit, et de si merveilleuses inven-

tions, ne saurais-tu rien me dire qui me rendît la force et l'espérance ?

RETZ, regardant au fond.

J'aime mieux laisser parler la Reine mère. Sire, la voici...

SCÈNE V.

CHARLES IX, CATHERINE DE MÉDICIS, LE COMTE DE RETZ.

Catherine s'arrête un moment après avoir fermé la porte derrière elle. Elle regarde Retz qui lui fait un signe d'intelligence et d'encouragement ; puis elle s'avance à pas lents.

CHARLES, se levant et avec aigreur.

Venez, Madame, vous avez fait de belle besogne, et vous me jetez dans de beaux embarras !

CATHERINE, d'un air composé.

Ce n'est pas mon humeur, vous le savez, que de hasarder de pareilles choses. Mais il l'a fallu, mon fils, pour le bien de votre service, pour le salut de votre couronne et peut-être de votre âme.

CHARLES.

Singulier moyen, vertubleu ! de m'envoyer en paradis.

CATHERINE.

J'ai cru bien faire, mon fils ; Dieu en jugera.

CHARLES.

Mais d'ici là songez-vous que nous sommes de ce monde et que nous avons à nous y démener ?

CATHERINE.

Décidez, mon fils, de ce que vous devez faire.

CHARLES, brusquement.

Pardieu, décidez-en vous-même. Vous m'avez mis au point de n'avoir plus d'autre volonté que la vôtre.

CATHERINE.

J'accepte cette parole, mon fils, et la trouve vraie ; non que nous prétendions vous gouverner, mais parce que vos vrais intérêts et les nôtres ne se peuvent en effet séparer. Pensez-y, le vrai se saura tôt ou tard. Je ne sais même si les huguenots n'ont pas déjà quelque soupçon. Or, dès que l'on apprendra que votre mère est dans l'affaire, personne ne croira jamais que vous n'y soyez pour rien.....

CHARLES, vivement.

Ah ! quant à cela !....

CATHERINE.

Charles, savez-vous comment le peuple nomme Maurevel ?

CHARLES.

Comment ?

CATHERINE.

Le tueur du roi.

CHARLES.

Mille damnations ! Qu'avez-vous fait !

CATHERINE.

Rassurez-vous, prenez de mes conseils, vous vous en êtes toujours bien trouvé.

CHARLES.

Je n'ai plus le choix. Parlez ?

CATHERINE, à Retz.

Albert, appelez le Conseil du Roi.

Retz sort.

CHARLES, effaré.

Comment?

CATHERINE.

Ils sont là, mon fils. Voulez-vous m'en croire?... Quoi qu'on vous dise ou vous propose, écoutez avec calme; contenez-vous, ne leur témoignez ni contentement ni dépit. Quelque parti que vous preniez alors, vous semblerez l'avoir médité longtemps et couvé dans le silence. Comment savoir, après, qui vous aurez trompé? Je vous l'ai dit souvent, mais votre emportement vous en dissuade toujours : la meilleure manière de se cacher, ce n'est pas de mentir, c'est tout bonnement de se taire.

CHARLES.

Eh bien, ma mère, soit. A tout événement voilà un bon avis. (Voyant rentrer M. de Retz et les autres.) Oh! que de monde!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU, MM. DE TAVANES, DE BIRAGUE ET DE NEVERS.

Le roi s'assied, et écoute d'un air sombre, la tête baissée.

CATHERINE.

Messieurs, le roi veut qu'en votre présence je lui rende compte de l'état de ses affaires. J'aurai fait en peu de mots. Voilà tout à l'heure douze ou quinze ans que je prends part aux conseils où se décide le

sort de cet Etat, et j'ai toujours vu que ni la royauté, ni la religion, ni la glorieuse maison de Valois n'avaient de plus déterminés ennemis que les huguenots. Depuis la conjuration d'Amboise, où ils ne projetaient rien moins que d'abolir la foi catholique, jusqu'à la journée de Meaux, où ils me pensèrent enlever prisonnière avec le roi, mon fils et leur seigneur, je les ai toujours vus prêts à tout entreprendre vilainement et sans crainte aucune de Dieu ni du roi. Or les voici maintenant tous réunis en cette ville, vivement irrités par la blessure de l'amiral. A chaque minute, il nous vient nouvelle qu'ils arment pour leur vengeance. Si nous les laissons aller, avec leurs troupes tant françaises qu'étrangères, ils feront la loi au roi dont les forces ne sont pas battantes à moitié pour leur tenir tête. Et cependant, tout ce qu'il y a de zélés catholiques, las de si longues résistances, formeront, comme déjà ils en publient le projet, une ligue offensive et défensive, dont il n'est pas malaisé de deviner quel sera le chef. Pour certain, ce ne sera pas le roi ; et voilà donc la France fendue en deux partis, sur lesquels le roi n'aura nul commandement. Ce seront pour lors les funérailles de la royauté. — Messieurs, le germe de tout cet avenir est dans la Réforme. La puissance de la Réforme est dans l'amiral. Retranchez l'amiral, ce chef et cet auteur de tant de guerres civiles, et les huguenots consternés, les catholiques satisfaits laissent le roi maître de son royaume et son royaume paisible. Ce seul coup suffirait à tout finir, et rendrait peut-être superflu de profiter de l'occasion

pour frapper en un jour tout ce qu'il y a, dans l'État, de rebelles hérétiques, comme l'ont proposé beaucoup d'habiles et honnêtes personnes. — C'est là, Messieurs, ce que le roi voulait entendre, et sur quoi il vous prie de délibérer.

LE DUC D'ANJOU.

C'est éloquemment parler, madame ma mère ; n'était qu'il me semble que vous voulez jouer trop petit jeu. Une occasion s'offre d'extirper cette peste d'hérétiques qui dévore le royaume, et.....

CATHERINE, l'interrompant.

Qu'en pensez-vous, monsieur de Tavanes ?

TAVANES.

Madame, mon avis est que, puisque l'amiral force d'entreprendre contre lui-même, il lui faut obéir. C'est lui qui procure son malheur, ayant mis le roi en nécessité de deux guerres. Choisissez la moins périlleuse, et vu que, si cette fois les factieux en réchappaient, il s'ensuivrait des maux infinis, achevez d'un coup ; et, plutôt que de guerroyer au loin, livrez bataille dans Paris. C'est le plus sage, et le moyen, comme on dit, de mettre Dieu de son côté ; chose d'une exécution facile au reste, les Parisiens pouvant fournir soixante mille hommes bien armés, ce qui fait au moins cinq contre un. Ainsi point de quartier pour les huguenots ; c'est comme cela qu'un homme d'armes doit traduire la sainte maxime : *hors de l'église point de salut*. Mais je n'irai pas aux excès où se portent certaines personnes qui voudraient envelopper dans le massacre les petites gens dont la

créance compte pour si peu, les femmes et enfants, créatures faibles qui se peuvent convertir si aisément, ni les jeunes princes, encore si innocents qu'on peut les mieux instruire, ni les quatre frères Montmorency et autres seigneurs catholiques, nullement convaincus de haute trahison, et dont la ruine hausserait trop la fortune de M. de Guise.—Entendez-vous, Monsieur de Retz?

RETZ.

Si bien, Monsieur le Maréchal, que j'enchéris sur votre avis. Certes s'il y a un homme qui doive haïr l'amiral et son parti, c'est moi dont il a diffamé la race par de sales imputations. Mais je n'ai garde de servir ma haine aux dépens du roi, mon seigneur, en lui donnant un conseil aussi dommageable à sa réputation que celui de se venger perfidement de ses ennemis.....

TAVANES.

Hein, hein! qu'entends-je là?

LE DUC D'ANJOU.

Mais Gondi....

RETZ.

Non, Messeigneurs, je ne crois pas si facile la pacification du royaume; au lieu d'éteindre la guerre civile, peut-être serait-ce lui donner prétexte, et faire beau jeu à la guerre étrangère, et que deviendrait la confiance qu'on doit toujours porter à la foi du roi, au dedans comme au dehors? Je me soumettrai à ce qui sera décidé, mais Dieu me garde de suggérer au roi un dessein qui n'est innocent que s'il vient de lui et de sa souveraine volonté.

TAVANES.

Ta, ta, ta!..... Quel est donc le vent qui souffle?

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère, entendez-vous?

CATHERINE, embarrassée.

Il y a du vrai dans ce qu'il dit; mais..... et vous, Birague?

BIRAGUE.

Je dis, Madame, que ce sont des subtilités d'école que d'arguer de la foi du roi quand il s'agit de nos damnés hérétiques; que pour ce qui est de Dieu, la chose a été maintes fois décidée par les canons, et que pour ce monde, le roi se pourrait assimiler au dernier de son État, s'il était obligé à garder envers ses sujets les mêmes mesures auxquelles ils sont tenus entre eux. Oui, Sire, croyez-en un homme qui a quelque connaissance des règles de votre justice, vous pouvez de votre certaine science et souveraine puissance condamner à mort tout ce que votre royaume renferme de factieux. En les mettant à mort, vos fidèles sujets ne feront qu'exécuter une légitime sentence et prêter main-forte à la justice.

LE DUC D'ANJOU.

A la bonne heure!..... (A Nevers.) Pour toi, tu n'as rien dit?.....

NEVERS.

Que dirai-je, Monseigneur? Je suis de l'avis du plus grand nombre. Sauf envers le roi de Navarre et le prince de Condé, comme ses parents, le roi n'est engagé à rien envers toute la huguenotaille, qu'à l'ex-

terminer au plus tôt et dès qu'il en trouve les facilités. Or, il y a de présent nécessité, j'ose dire, car ces gens sont si insolents qu'ils nous bravent en pleine rue, et le Gascon Pardaillan va prêchant sur les toits qu'il est, lui et les siens, résolu à tirer raison de ses ennemis : bravades que nous ne devons pas endurer; et si le roi n'y met un terme, je suis bien décidé à prévenir par les armes de telles entreprises, et à ne point souffrir que des sujets rebelles s'ingèrent de venger leur cause sans le congé du roi, leur maître..... Mon avis est que le roi doit donner le signal, et nous, courir sus à nos ennemis comme aux siens.

LE DUC D'ANJOU.

Allons, ma mère, il me semble que tout le monde est d'accord, hors un seul.

CHARLES.

Un seul, Monsieur!.....

CATHERINE, à Charles.

Oui, Sire, tous, hors un seul, s'accordent à vous donner le même conseil, et ceux même qui ne vous le donnent pas se rangeront, j'en suis certaine, de l'avis que vous adopterez.

RETZ.

C'est mon devoir d'obéir.

TAVANES.

Et de quel cœur n'obéirons-nous pas, nous qui, après avoir parlé comme nous pensons, agirons comme nous avons parlé!

CATHERINE.

J'ajoute que le parti que nous hésiterions à prendre, d'autres le prendront, au grand détriment de l'autorité royale.

BIRAGUE.

Et que le roi en portera tout le fardeau quand on saura quelles mains ont chargé l'arquebuse qui a manqué l'amiral.

CATHERINE.

Et sans doute, on le sait déjà. — Monsieur de Birague, passez là dehors, et nous amenez quelqu'un que vous savez.

Birague sort.

CHARLES, bas à sa mère.

Qui donc?

CATHERINE.

Vous le verrez, et connaîtrez les hommes qui allaient vous séduire.

Birague rentre avec Bouchavannes.

CHARLES, regardant Catherine.

Bouchavannes, ma mère.....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DE BOUCHAVANNES.

CATHERINE.

Voici, mon fils, un de vos meilleurs serviteurs dont vous ne vous doutiez pas. — (A Bouchavannes.) Monsieur, racontez-nous un peu où en sont vos bons amis les huguenots.

BOUCHAVANNES.

Pour dire le vrai, Madame, je ne suis leur bon ami

que de nom, et serais bien fâché que le roi pût me soupçonner d'une telle déloyauté que d'être leur ami.

LE DUC D'ANJOU.

Nous savons.....

CATHERINE, vite.

Parlez.

BOUCHAVANNES.

Je disais donc, Madame, que les réformés n'ont plus de frein, que ce n'est parmi eux que conseils de guerre, approvisionnements d'armes, ordres envoyés en tous les quartiers où nous sommes..... où ils sont en force.

LE DUC D'ANJOU.

Vous entendez, Sire ?

BOUCHAVANNES.

Je puis attester que l'amiral, sitôt sa blessure, a dépêché en Allemagne pour traiter de l'engagement de dix mille reîtres, et qu'il a fait demander une levée de dix autres mille hommes aux cantons protestants des Suisses.

LE DUC D'ANJOU.

Voyez-vous?

BOUCHAVANNES.

Quant aux capitaines qui sont des nôtres, je puis affirmer sur l'honneur que la plupart sont partis pour armer tout le royaume, et les rendez-vous sont déjà marqués.

CATHERINE.

Quels propos avez-vous entendus dans les conseils où vous assistiez pour notre service?

BOUCHAVANNES.

Je ne sais si j'oserais les redire, Madame, mais la franchise m'y contraint. Ce ne sont que menaces contre la famille royale et contre l'Église, injures et blasphèmes que je ne puis répéter.

CATHERINE.

Mais encore?

BOUCHAVANNES.

Les uns songent à s'emparer du Louvre pour y tenir synode; les autres soutiennent que l'État monarchique ne convient plus à un pays où l'on a rompu le joug de la superstition romaine.....

TAVANES.

Inspirations de Satan!

BOUCHAVANNES.

Mais c'est contre vous, Madame, et contre monsieur qu'ils montrent le plus de fureur, vous accusant de perfide assassinat sur la personne de M. l'amiral et jurant d'en tirer sanglante vengeance.

BIRAGUE.

Quelle horreur!

LE DUC D'ANJOU.

Et le roi, Monsieur?

BOUCHAVANNES.

A dire le vrai, ils n'en parlent guère, hormis quelques-uns pour se vanter qu'ils le tiennent dans leurs lacs et que l'amiral.....

CATHERINE.

Et que l'amiral?.....

Le roi paraît très-attentif.

BOUCHAVANNES.

Fait du roi ce qu'il veut et le conduira pieds et poings liés à sa ruine et à sa damnation.

RETZ, avec intention.

Mais l'amiral n'en tombe pas d'accord?

BOUCHAVANNES.

Sur mon honneur, il sourit quand on le lui dit, et si ce ne sont pas ses paroles, c'est son jeu.

LE DUC D'ANJOU.

L'insolent!

BOUCHAVANNES.

Toutefois la plupart pensent qu'il est dupe et que le roi, complice de la reine, comme c'est, disent-ils, le louveteau de la louve, est leur mortel et secret ennemi, et ne les attire au piége que pour les déchirer à belles dents. Car, disent-ils, foi de gentilhomme, c'est un animal traître et carnassier.....

CHARLES, éclatant.

Eh bien, damnation sur leurs têtes! Qu'ils disent vrai une fois dans leur vie, et qu'on ne m'en parle plus..... Ma mère, mon frère, vous trouvez bon qu'on tue l'amiral, je le veux aussi, pourvu qu'en récompense on tue avec lui tous les huguenots de France, afin qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher après.

Mouvement général.

CATHERINE, avec vivacité.

Ah! Sire! vous êtes un brave enfant.

Elle l'embrasse.

CHARLES, avec une agitation qui dure tout le reste de l'acte.

Mais qu'on ne m'en parle plus..... Messieurs, voici l'heure de me montrer comme vous savez me servir.

TAVANES.

Sire, il y a longtemps que l'épée que voilà a fait ses preuves.

LE DUC D'ANJOU.

Ah! monsieur mon frère, je ne vous ai jamais tant aimé.

CHARLES.

Point de temps perdu. A l'œuvre, Messieurs, à l'œuvre!

RETZ.

Croyez, Sire, que, si j'ai différé d'avis, c'est que je pensais que de vous seul devait venir si héroïque résolution.

CHARLES.

Je le prends bien ainsi.

CATHERINE.

Mon fils, vous voulez qu'on agisse? — Voyons, pouvons-nous compter sur les douze cents gardes qui viennent de Saint-Denis?

CHARLES.

Oui, les huguenots croiront qu'ils sont venus pour leur sûreté, car je le leur ai dit.

CATHERINE.

Voulez-vous que nous prévenions l'Espagnol afin qu'il tienne un secours prêt à tout hasard?

CHARLES.

C'est bien le moins qu'il nous doive, car ceci l'aidera à réduire ses Pays-Bas.

LE DUC D'ANJOU.

Ma mère a prévenu aussi.....

CATHERINE, l'interrompant.

Oui, on a dit au duc de Guise quelque chose de tout ceci.

CHARLES.

Il est parti; il m'est venu dire adieu.

BOUCHAVANNES.

Je dois informer Votre Majesté qu'en venant ici, je l'ai rencontré à cheval avec sa suite et se dirigeant vers le faubourg Saint-Antoine. Mais les gens des halles, les marchands d'herbes se sont émus, et, sur ma parole semblaient disposés à le contraindre à rebrousser chemin.

CATHERINE.

Il se laissera faire, croyez-moi.

CHARLES.

Tant mieux! qu'il revienne, et mettons-le de la partie. Au besoin, nous rejetterons tout sur lui.

CATHERINE.

Henri, vous êtes sûr de votre compagnie?

LE DUC D'ANJOU.

Comme de moi-même. Je la conduirai...

CATHERINE.

Non, non, ne paraissez pas; donnez-la au maréchal.

TAVANES.

Nous l'emploierons comme il faut.

NEVERS.

Si Votre Majesté le trouvait bon, je passerais la Seine avec un fort détachement ; au premier coup de feu, les huguenots ne songeront qu'à fuir par cette voie. Embusqué dans le Pré-aux-Clercs, je les prendrais au passage.

CHARLES.

On verra.

CATHERINE.

C'est soin superflu ; ils n'auront pas le temps de fuir. L'amiral est au lit et hors de combat ; les princes sont des enfants, les autres sont divisés et pleins de confiance. En quelques minutes, vous pouvez vous délivrer des chefs, et le reste ne compte pas.

CHARLES.

Si fait, ma mère. Tous, tous ! je ne veux pas qu'il en réchappe un seul pour venir me narguer.

LE DUC D'ANJOU.

Le roi a raison.

NEVERS.

Ah ! oui, tous.

BIRAGUE.

Le roi doit sa justice aux petits comme aux grands.

CATHERINE.

Quant aux princes, il faudra, mon fils, les retenir cette nuit près de vous.

CHARLES.

On verra... Songeons à l'essentiel. Allons, Messieurs, dépêchons.

CATHERINE.

Réfléchissez que vous ne pouvez rien faire avant la nuit.

CHARLES.

Oui, la nuit, cela vaut mieux. Pardieu! vous avez là une bonne idée. La nuit, quelle aubade! Je prétends qu'ils s'éveillent dans les griffes du diable.

BIRAGUE.

Au fait, c'est les renvoyer à leur juge naturel.

RETZ, riant.

Ah! ah! ah! Voilà un bon mot. L'entendez-vous?

LE DUC D'ANJOU.

Oui. — Ah! ah!...

Il rit et Nevers aussi.

CHARLES, vivement.

Est-ce le temps de rire?... Vous rirez quand tout sera réglé.

TAVANES.

Est-il convenu que le signal sera donné vers minuit par la cloche du palais?

CHARLES.

Oui... ou plutôt par celle de Saint-Germain l'Auxerrois.

CATHERINE.

Pourquoi donc?

CHARLES.

C'est plus près du logis de l'amiral. Il ne faut pas qu'il ait le temps de se sauver.

CATHERINE.

Voilà qui est judicieux.

CHARLES.

Ma mère, il faudra mettre de l'affaire mon demi-frère, le grand-prieur, cela lui va.

CATHERINE.

Dites-le-lui.

TAVANES.

Ainsi, recordons-nous: douze cents arquebusiers, plus la compagnie de Monsieur, deux cents hommes, puis la garde du Louvre... Voilà pour les troupes régulières...

LE DUC D'ANJOU.

Et vous ne comptez pas les gens du duc de Guise?

RETZ.

Et les bourgeois de Paris?

NEVERS.

Mais qui se charge de les conduire?

CATHERINE.

Laissez-les à Guise. Il ne faut pas que le roi paraisse employer telle canaille.

TAVANES.

D'ailleurs c'est aux hommes d'armes à porter le poids du jour et de la chaleur.

NEVERS.

Par cette canicule, il est heureux que ce soit la nuit !

TAVANES.

Qu'importe la saison ?... Saignez, saignez, la saignée est bonne en tous temps, été comme hiver.

Ils rient.

CATHERINE.

Ne folâtrez point, Messieurs... Un conseil si prolongé pourrait devenir suspect. Qu'on ouvre, il est temps.

CHARLES.

Un mot encore, Messieurs, venez à toute heure me rendre compte. Traitez ma mère comme moi-même. Vous m'avez entendu ? je ne veux pas qu'il en revienne un seul, dût-il y avoir par les rues du sang jusqu'à la cheville. Réglez-vous là-dessus. — Ouvrez maintenant.

On va ouvrir.

RETZ, à Bouchavannes.

Vous nous avez donné un bon coup de main.

BOUCHAVANNES, à demi-voix.

Faites-en souvenir le roi. Sur mon honneur, vous me rendrez service.

BIRAGUE, revenant de la porte.

Il y a là, Sire, le prévôt des marchands et son compère, que Votre Majesté, disent-ils, a fait mander.

CHARLES.

Le prévôt !... Eh ! pourquoi l'ai-je appelé déjà... Ah ! je sais.

CATHERINE.

Cela se rencontre bien.

CHARLES.

Croyez-vous que je ne pense à rien, ma mère? — Dites qu'ils entrent, Birague. (A Catherine.) Vous verrez comme je vais leur parler.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARCEL et LE PRÉSIDENT CHARRON.

Marcel et le président s'avancent lentement, gauchement, et avec toutes les démonstrations d'un grand respect.

CHARLES, faisant quelques pas vers Marcel.

C'est vous, maître prévôt; je suis aise de vous voir ici.

MARCEL.

Vous me faites grand honneur, Sire, mais que Votre Majesté me pardonne, je ne suis plus prévôt des marchands. Montrant Charron.) Voilà M. le prévôt.

CHARLES, à Marcel.

N'êtes-vous donc pas le président...?

CHARRON.

Je suis le président Charron, Sire.

CHARLES.

Vous... et lui?...

Montrant Marcel.

CHARRON.

Il sort de charge, Sire.

MARCEL.

Après deux années bien laborieuses, je m'en vante.

CHARLES.

Je sais que vous êtes un brave homme et le nouvel élu pareillement. Je vous tiens tous deux pour fidèles sujets, fidèles à l'égal de ma noblesse.

CHARRON.

Nous avons même cœur, sinon même sang.

TAVANES, à son voisin.

C'est ce qu'il faudra voir.

CHARLES.

Il s'agit donc de savoir, mes maîtres, si je puis compter sur vous pour quelque chose qui intéresse mon service et le bien de la religion, si vous pouvez me répondre de toute la bourgeoisie dont je vous tiens pour les rois à ma place ?

MARCEL.

Oh! rois, comme ça ! Sa Majesté veut rire...

CHARLES.

Maître Marcel, ceci est sérieux. M'entendez-vous, président Charron ?

CHARRON.

Je me fais un devoir, Sire, de vous protester du dévouement de toute votre bonne ville, et puisque vous m'en donnez licence, de vous assurer qu'elle accomplira exactement vos volontés, et qu'on l'a calomniée en vous la représentant comme mutine et turbulente.

MARCEL.

Oh! certainement...

CHARRON.

Sauf quelques misérables sans feu ni lieu, je puis répondre à Votre Majesté que ce n'est pas son bon peuple qu'on a vu s'ameuter depuis hier, et dire choses menaçantes pour des personnages qu'il est notoire que Votre Majesté tient en grande faveur.

CHARLES.

Bien, mes enfants, je vous en sais bon gré.

MARCEL.

Oh ! c'est vrai, et monseigneur le duc de Guise ne le souffrirait pas...

CHARLES, vivement.

Hum ! que dites-vous ?

CHARRON, poussant Marcel du coude.

Non, Sire, nous sommes bons catholiques, mais nous respectons les édits, et nous n'entreprenons rien contre la volonté bien connue du roi.

CHARLES.

Ainsi, je puis compter sur vous ?

CHARRON.

Certainement, Sire, et si la sûreté de M. l'amiral de Coligny n'a pas d'autres ennemis...

CHARLES, à lui-même.

A d'autres !

TAVANES.

Nous voilà bien avancés !

MARCEL.

Tenez, Sire, monseigneur le duc de Guise m'a encore dit, pas plus tard qu'hier.....

CHARRON, l'interrompant.

Enfin que Votre Majesté dorme tranquille, tous ses commandements de pacification et d'oubli seront observés.

CHARLES.

Cela étant, mes maîtres, il nous faut donner autre preuve de votre dévouement...

CHARRON.

Disposez de nous à votre plaisir.

CHARLES.

Mon plaisir est que vous m'aidiez à exterminer cette nuit tout ce qu'il y a de factieux huguenots dans ma bonne ville de Paris ; voilà mon mot : l'entendez-vous ?

Charron regarde le roi, puis Marcel, avec un grand étonnement.

CATHERINE.

Oui, Messieurs, vous entendez ce que le roi mon fils vous confie ? Il a délibéré d'affranchir l'État et l'Église de toute cette satanique réforme, et il réclame le secours de vos cœurs et de vos bras.

CHARRON.

Mais, Madame..... mais, Sire, M. de Nançay nous avait dit en nous faisant venir.....

CHARLES.

Je m'inquiète peu, prévôt, de ce que vous a conté M. de Nançay ; songez à ce que je vous dis, moi ; je prétends racler les huguenots, jusqu'au dernier.

CHARRON.

Quoi, Sire !....

MARCEL, à demi-voix.

Te souviens-tu, c'est ce que nous disait le duc...

CHARRON, l'interrompant.

Tais-toi donc. — (A la Reine.) Mais, Madame, les oreilles nous tintent encore des proclamations du roi, annonçant qu'il faut tirer châtiment exemplaire des assassins de l'amiral de Coligny....

CHARLES, à Tavanes.

Au diable ces manants !.... ils n'ont que sottises à la bouche.

Il s'assied avec humeur.

CATHERINE.

Ne comprenez-vous pas, Messieurs, que les propres paroles du roi signifient plus que ses édits ?

CHARRON.

Enfin, que veut-on de nous ?

MARCEL.

Oui, enfin, que veut-on ?

CATHERINE, à part.

Che Bestie! (Haut.) On veut, on veut..... N'avez-vous pas entendu ?

CHARRON.

Si, Madame ; mais nous ne sommes pas faits pour si hautes affaires.

TAVANES, à part.

Ah ! canailles, cœurs de poule ! (A tous deux.) Çà, nos gens, ceci finira-t-il, et ne vous lasserez-vous point de tant chicaner votre seigneur et roi ?

MARCEL.

Nous ne chicanons point....

TAVANES.

Paix, maître sot. Est-ce ainsi que vous répondez au duc de Guise ?.... Quand le roi, dans sa grande bonté, veut bien vous mettre dans sa confidence, vous boudez contre lui et ne lui offrez pas corps et biens, bras et armes, pour le délivrer de ses ennemis !.... Hernibieu !.... mettez-vous à la raison, ou, pour mieux vous donner du cœur, je vous coupe à tous deux les deux oreilles.

CATHERINE.

Maréchal.....

TAVANES.

Laissez, laissez, Madame ; je sais comment on persuade ces sortes de gens.

MARCEL.

Mais, mon bon seigneur, que faut-il?

TAVANES.

Il faut, cerveau de mulet, réunir vos camarades, dire à vos capitaines de quartier d'armer leur monde, ce soir, afin qu'on soit prêt, au coup de minuit, à tomber sur la canaille huguenote, et cela, de par le roi. La canaille, vous entendez? car pour l'amiral et nos pareils, cela nous regarde.

CHARRON.

Quoi, l'amiral aussi !....

LE DUC D'ANJOU.

Il ne s'y peut faire.

MARCEL, à Charron.

C'est donc cela que le duc parlait de marquer les maisons des huguenots.

CHARLES, se relevant.

Guise a dit cela?....

MARCEL.

Oui, monseign..... Sire.

CHARLES.

Eh bien, ma mère?

CATHERINE, froidement.

Quoi, mon fils?

CHARLES, se rasseyant.

Rien.

TAVANES.

Est-ce convenu? Et le roi peut-il se fier à vous ou en chercher de meilleurs?

MARCEL.

Monseigneur, nous ne demanderions pas mieux; mais c'est si drôle que le roi qui nous avait envoyé M. de Nançay.....

CHARRON.

Y a-t-il sûreté au moins? On dit que le meurtrier de l'amiral avait aussi parole du roi; et cependant, s'il eût été pris hier, il serait pendu à l'heure qu'il est.

CHARLES, vivement.

Parole de moi! qui dit cela? c'est une infâme calomnie.....

CATHERINE.

Charles, pensez.....

CHARLES.

J'oubliais..... non, non, par saint Denis, Maurevel ne serait pas pendu.

TAVANES.

C'est vous qui le serez, ribauds, si vous balancez davantage.

MARCEL.

Ma foi... Monseigneur... s'il le faut...

TAVANES.

Tu m'as l'air du plus décidé. Allons, mon brave!... je vois ce qui vous retient, vous demandez sauvegarde... Mais n'est-ce pas le roi qui vous parle? N'entendrez-vous pas le tocsin sonné par son ordre? Ne nous verrez-vous pas là, moi et tous ces braves seigneurs?..... Allons, un peu de cœur, et prenez vos haches et vos hallebardes.

CHARLES.

Je vous tiens pour déloyaux et traîtres, si vous ne vous résolvez soudain.

CHARRON, à demi-voix.

Qu'en dis-tu, Marcel?

MARCEL, de même.

Ma foi, à tout risque!

CHARRON.

Eh, Sire! le prenez-vous ainsi?... et vous de même, Monsieur?... Baillez-nous le signal, et vous verrez!

MARCEL.

Nous vous jurons que vous en ouïrez nouvelle.

CHARRON.

Et nous nous y mettrons des pieds et des mains, si fort qu'il en sera mémoire à jamais.

MARCEL.

Et, de la vie, la fête de saint Barthélemy n'aura été tant et si bien chômée.

LE DUC D'ANJOU.

A la bonne heure.

CHARLES.

C'est parler, cela... A l'œuvre, mes gentils garçons! montrez-nous ce que vous savez faire... Votre roi ne l'oubliera pas.

CHARRON.

Que Votre Majesté est bonne et gracieuse!

MARCEL.

Oui, bien gracieuse.

CATHERINE.

Vous sentez qu'il faut le plus grand secret... Vers neuf heures, vous vous rassemblerez à l'Hôtel de ville et vous y concerterez. — Jusque-là, pas le mot.

CHARRON.

Fiez-vous à nous, Madame; jarni, il en sera mémoire à jamais.

MARCEL.

Et le massacre de Vassy ne sera que de la Saint-Jean auprès!

TAVANES.

Bien, bien. Allons, docteurs, saignez comme il faut; la saignée est bonne en août comme en mai.

CHARLES.

Mais surtout, enfants, du silence!

Il leur tend sa main à baiser.

CHARRON.

Bouches closes, Sire!

Il prend la main du roi et la secoue. — Le roi la retire.

CHARLES.

Allez, et souvenez-vous que vous avez un bon maître. — (Bruit à la porte.) Qui frappe?

RETZ, allant voir.

M. de Thoré, Sire.

THORÉ, de la porte.

Sire, c'est quelqu'un que je vous amène en toute hâte de chez l'amiral.

CHARLES, avec empressement.

De chez l'amiral! Qu'il soit le bienvenu et vous aussi. Voyez, Thoré, je m'occupais de lui... Demandez... C'est M. le prévôt des marchands, Thoré,... je lui recommandais de tenir la main à ce que ma brave bourgeoisie exécute mes édits.

MARCEL.

Mais, Sire...

CHARRON, bas.

Tais-toi; ne vois-tu pas que le roi se gausse?

CORNATON, entrant.

Sire, M. l'amiral m'a chargé...

CHARLES, l'interrompant.

Un instant, Messieurs. — Mon prévôt et vous, Marcel, souvenez-vous de ce que je vous ai dit, souvenez-vous bien!...

CHARRON, montrant son cœur.

Vos paroles sont gravées là.

Il s'incline.

MARCEL, à Charron, en se retirant.

Ne ferons-nous pas bien d'aller rendre compte à monseigneur le duc de Guise?

Ils sortent en causant.

CORNATON.

Je venais, Sire...

CHARLES.

Un moment donc... Nevers, Birague et vous, maréchal, allez à vos affaires, vous êtes libres: voilà M. de Thoré et d'autres bons amis de mon amiral qui me serviront à votre place; adieu!

TAVANES, en se retirant.

L'artificieux garçon!

Il sort avec Nevers et Birague. Catherine reste, s'entretient à part avec le duc d'Anjou, et donne peu d'attention à ce qui suit.

SCÈNE IX.

CHARLES IX, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU, LE COMTE DE RETZ, MM. DE THORE ET DE CORNATON.

CHARLES.

Eh bien, maintenant, mon cher Thoré?

THORÉ.

Sire, voici le messager de votre amiral.

CHARLES.

Dites de mon bon père. Et comment va-t-il?

THORÉ.

Sire, il s'inquiète...

CHARLES.

Et de quoi? N'a-t-il pas ma parole?

CORNATON.

Aussi n'est ce point de cela, Sire. Mais Votre Majesté sait ce qui se passe?...

CHARLES.

Quoi donc?

CORNATON.

Tout est en émotion dans Paris, le peuple court par les rues en criant : Guise! Guise! des hommes, qui semblent dépêchés exprès, s'en vont à travers la foule, répandant que l'on en veut à la vie de leur bien-aimé duc. Toute une multitude entoure le logis de l'amiral; le bruit est venu jusqu'à ses oreilles, et il demande qu'il vous plaise de lui donner quelques soldats de vos gardes pour demeurer à sa porte...

CHARLES.

Qu'est-ce, vertudieu! Comment l'amiral a-t-il pu rien entendre? On me disait que le tumulte était près la porte Saint-Antoine.

THORÉ.

Il est partout, Sire.

CHARLES, à Catherine.

Holà, ma mère, qui chuchotez dans votre coin, n'entendez-vous pas? Voilà mon peuple qui se mutine et prend les armes...

CATHERINE.

Si j'ai bien compris, il ne fait ni l'un ni l'autre. Mais n'avez-vous pas commandé, dès le grand matin,

que chacun se tînt en son quartier, prêt à tout événement ? C'est bien simple qu'on soit au moins aussi agité que pour le jour de Carême-prenant.

CHARLES.

J'ai défendu que l'on s'armât.

CORNATON.

Enfin, Sire, M. l'amiral pense que quelques archers de votre garde...

LE DUC D'ANJOU.

Certainement, on pourrait prendre Cosseins avec cinquante arquebusiers.

THORÉ, surpris.

Cosseins, Monseigneur?...

CORNATON.

Nous aurions assez de douze archers.

CHARLES.

Non, non, prenez Cosseins avec cinquante arquebusiers.

CORNATON.

Mais, M. Cosseins...

CHARLES.

Prenez Cosseins, le mestre de camp de mon régiment ; vous n'en sauriez choisir un plus convenable.

CATHERINE.

Oui, oui, prenez Cosseins.

CORNATON.

Pourtant, Sire...

LE DUC D'ANJOU.

Prenez-le, vous dit-on.

CHARLES.

Et aussi cinquante arquebusiers. Douze archers! une belle garde pour l'amiral de France! Il me faut au moins cinquante hommes pour m'assurer la tête de mon bon père... N'est-ce pas, Madame?

CATHERINE.

Oui, Sire, il faut penser à tout.

CORNATON.

Mais Cosseins!...

CHARLES.

Prenez-le, vous dis-je, je sais ce que je veux.

CORNATON, en regardant Thoré.

Je me tais.

CHARLES.

Et dites à l'amiral que j'entends toujours que ceux de la religion viennent loger autour de lui.

CATHERINE.

Il ne peut avoir plus sûre garde.

CHARLES.

Et je vais envoyer ordre aux gentilshommes catholiques de son voisinage d'aller ailleurs.

LE DUC D'ANJOU.

Si vous le voulez, je commanderai à Rambouillet de s'y rendre pour marquer les logements?

CATHERINE.

Oui, mon fils, la présence de votre maréchal des logis maintiendra l'ordre.

CHARLES.

Allez, Cornaton, et, vous entendez? prenez Cosseins.

CORNATON.

J'obéirai.

Il s'incline et s'éloigne lentement.

THORÉ, à demi-voix et en se retirant avec lui.

J'espère qu'on ne vous pouvait donner en garde à un plus grand ennemi.

CORNATON.

Vous avez vu de quelle autorité le roi m'a commandé cela. Vous avez entendu la réponse que j'ai d'abord faite... il en adviendra ce qu'il plaira à Dieu.

Ils sortent.

CHARLES.

Suivez-les, monsieur de Retz, et veillez à ce que mon ordre soit exécuté.

Retz sort.

SCÈNE X.

CHARLES IX, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU.

CHARLES.

Eh bien, ma bonne mère, êtes-vous contente?

CATHERINE.

Vous faites des miracles.

CHARLES.

N'ai-je pas bien donné l'agneau à garder au loup?

CATHERINE.

Dites plutôt le loup au chien de berger.

CHARLES.

Ne badinons pas. — Qu'avons-nous à faire maintenant ?

LE DUC D'ANJOU.

Rien qu'à prendre du bon temps, jusqu'à ce que l'heure sonne.

CHARLES.

Par le Ciel ! je ne respirerai pas jusque-là.

Il se promène avec agitation.

CATHERINE, lui prenant la main.

Calmez-vous, tout ira bien. (Elle prend aussi la main du duc d'Anjou.) Mes chers enfants, je suis heureuse de vous voir ainsi de bon accord.

LE DUC D'ANJOU.

Et pour si belle entreprise !

CATHERINE.

Charlot, mon fils, désormais nous marcherons toujours ensemble ?

CHARLES.

J'admire votre sang-froid sur monâme. Eh morbleu ! ce n'est pas le moment de se perdre en caresses... N'avons-nous rien à faire ?

CATHERINE.

Je crois que nous avons pensé à tout.

CHARLES.

Non, non, mordieu, non ! Songez qu'il faut que tout ceci se fasse à mon contentement... Par la messe ! ce n'est point un jeu d'enfants.

LE DUC D'ANJOU.

Quel beau réveil demain! Tous nos ennemis par terre!

CATHERINE.

Douze années vengées en une nuit!

CHARLES.

L'autorité royale relevée!

LE DUC D'ANJOU.

L'honneur de notre race satisfait.

CHARLES.

J'en veux faire chanter dimanche un *Te Deum* à Notre-Dame.

LE DUC D'ANJOU.

Amen.

Bruit à la porte.

CATHERINE.

Qu'est-ce?

UN PAGE, entrant.

Monseigneur l'évêque de Lisieux demande à voir la reine.

CATHERINE, au roi.

Voulez-vous qu'il entre?

CHARLES.

Volontiers. Nous lui donnerons une bonne nouvelle.

Catherine fait un signe au page qui introduit l'évêque.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JEAN HENNUYER.

HENNUYER.

Madame, je venais... (Apercevant le roi.) Ah! Sire.

CHARLES.

Bonjour, monsieur de Lisieux, bonjour.

HENNUYER.

Je suis sur le point de partir pour mon diocèse ; je serai ce soir à Pontoise. Je venais prendre congé de Votre Majesté.

CATHERINE.

Dieu vous conduise, monsieur de Lisieux : serez-vous bientôt chez vous ?

HENNUYER.

Il me faut trois jours au moins, Madame.

CATHERINE.

Je vous conseille de vous hâter; il pourrait d'ici là survenir telles affaires qui réclameraient votre présence.

LE DUC D'ANJOU.

Oui, des affaires... dont vous ne vous doutez pas.

CATHERINE.

Avez-vous beaucoup de huguenots à Lisieux?

HENNUYER.

Hélas ! oui, madame.

CHARLES.

Patience, seigneur évêque; on vous en délivrera avec le temps.

HENNUYER.

La grâce est, je le sais, bien puissante ; je demande à Dieu chaque jour qu'il touche leurs cœurs ; mais cependant...

CHARLES.

Patience, je vous dis.

HENNUYER.

Ah ! Sire, la patience ne nous manque pas, c'est une obligation de notre état, et je ne désespère point de les ramener...

LE DUC D'ANJOU.

Ainsi soit-il, mon père.

CATHERINE.

Que ne pouvez-vous ramener ou emmener tous les nôtres ! Vous nous laissez bien mal entourés, monsieur.

HENNUYER.

Votre Majesté a tant de religion, qu'il n'y a nul danger pour elle. Je voudrais être assuré de la foi de tout mon diocèse autant que je le suis de la sienne.

CATHERINE.

Oh ! pour de la foi, Dieu merci, mes fils et moi...

HENNUYER.

C'est une grande consolation pour la religion.

CHARLES, avec expression.

Et ce sera son salut.

HENNUYER.

Il est certain que l'exemple des rois de la terre est très-efficace.

CHARLES.

Mais à l'exemple il faut joindre l'action ; à la foi, l'œuvre?

HENNUYER.

Oui, la foi sans les œuvres est morte... Vos bonnes

œuvres, Sire, et les vôtres, madame, pourront toucher les plus endurcis.

LE DUC D'ANJOU.

Ils finiront par être touchés, j'en réponds.

CHARLES.

Pour des bonnes œuvres de roi, vous en verrez avant peu.

HENNUYER.

Vous me comblez de joie, Sire.

CATHERINE.

Et Dieu aidant, vous n'aurez plus, vous, tant d'hérétiques à convertir ; nous, tant de rebelles à réprimer.

CHARLES.

N'est-ce pas, mon père, il vaut mieux être mort qu'hérétique ?

HENNUYER.

Je l'aimerais mille fois mieux. Voyez les martyrs !

CHARLES.

Vous entendez, ma mère ?

LE DUC D'ANJOU, *légèrement.*

Ainsi, nous ferons des martyrs...

CATHERINE.

Que dites-vous ?

HENNUYER.

Comment, monseigneur ? je ne saisis pas...

LE DUC D'ANJOU.

Enfin, l'hérésie est un péché mortel ?

HENNUYER.

Oui, monseigneur, c'est peut-être là ce fameux

péché contre le Saint-Esprit, qui n'est pas remis.

CHARLES, vivement.

Et il ne sera pas remis, je vous en donne ma foi.

CATHERINE, à Charles.

Vous êtes le roi très-chrétien ; c'est à vous de soutenir l'Église.

CHARLES.

Aussi ferai-je.

HENNUYER.

Que ce langage est consolant pour nous, Sire ! Ainsi, dans ces temps difficiles, l'appui de notre roi ne nous manquera pas ?

CHARLES.

Non, par l'enfer, et pas plus tard...

CATHERINE, l'interrompant.

Vous voyez, monsieur de Lisieux, que vous avez des princes catholiques.

CHARLES.

Et que les Valois sont à l'Église aussi bons fils que les Lorrains.

HENNUYER.

Je n'en ai jamais douté.

CHARLES.

Vous en douterez encore moins demain.

LE DUC D'ANJOU.

Enfin, mon père, vous voyez bien tous ces huguenots ?...

CATHERINE.

Et ceux de votre diocèse...

LE DUC D'ANJOU.

Ils vont sans cesse multipliant...

CATHERINE.

Ils poussent comme l'ivraie...

CHARLES.

Que diriez-vous si quelque coup du ciel vous en délivrait une bonne fois ?

HENNUYER.

Je prierais Dieu de les recevoir en sa miséricorde.

CHARLES.

Comment?

LE DUC D'ANJOU.

Une race de damnés !

HENNUYER.

Aucun homme ne sait ce qui se passe au moment de la mort ; le dernier soupir peut être le verre d'eau de l'Évangile qui rachète tout.

CHARLES.

Ainsi, ce serait peut-être leur rendre service que de hâter pour eux ce moment-là ?

LE DUC D'ANJOU.

Comment donc? mais ce serait travailler à leur salut.

CATHERINE.

C'est en parlant d'eux que le bon évêque de Bitonte a dit : *Che pieta lor ser crudele, che crudelta lor ser pietosa.*

HENNUYER.

Pardon, Madame, je ne comprends pas.

CHARLES.

Vous ne comprenez pas qu'on peut égorger la brebis pour la soustraire au loup dévorant?

HENNUYER.

Le pasteur n'est pas le boucher, Sire.

CATHERINE.

Mon fils veut dire, monsieur, que le temps est arrivé où l'État peut seul sauver l'Église en lui prêtant son bras.

HENNUYER, naïvement.

Pour quoi faire, madame ?

LE DUC D'ANJOU.

Pour exterminer l'hérésie.

HENNUYER.

Où est le bras qui persuade, monseigneur?

CHARLES.

Mais n'y a-t-il pas, dans l'Écriture : *Je suis venu apporter le glaive?*

HENNUYER.

Oui, le glaive de la parole.

CHARLES.

Et ailleurs : *J'apporte la guerre et non la paix?*

HENNUYER.

Oui, la guerre aux passions du siècle, à celui que l'Écriture appelle le prince du monde, et le prince du monde est Satan.

CATHERINE, bas à son fils.

Vous n'en tirerez rien, c'est un cafard. — (A l'évêque.)

Partez en paix, monsieur de Lisieux, et quand vous serez rendu, ne nous oubliez pas dans vos bonnes prières.

HENNUYER.

Je n'aurai garde, Madame.

LE DUC D'ANJOU.

Et priez Dieu qu'il nous délivre des hérétiques.

HENNUYER.

Oui, Dieu, et non les hommes.

CATHERINE, sèchement.

Bonjour.

HENNUYER.

Dieu vous protége, Madame; et vous, Sire, souvenez-vous qu'il est écrit : *Pratiquons la vérité par la charité.*

Il sort.

CHARLES, en colère.

Mais mor...

CATHERINE, l'arrêtant.

Chut!

CHARLES.

Ma mère, ce jacobin est un imbécile.

CATHERINE.

Mais qui donc l'a fait évêque?

LE DUC D'ANJOU.

Donnez-vous donc de la peine pour l'Église!... Suez sang et eau pour ces butors-là!...

CATHERINE.

Tous ne sont pas aussi ingrats. D'ailleurs il faut servir la religion pour elle-même.

LE DUC D'ANJOU.

C'est bien dit. Servons la religion pour elle-même, et l'autorité royale pour...

CHARLES, avec hauteur.

Pour moi.

ACTE CINQUIÈME

ACTE CINQUIÈME

Même jour.

DANS LA CHAMBRE DE COLIGNX

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIGNY, TÉLIGNY, CORNATON, MERLIN, UN AIDE-CHIRURGIEN, puis COSSEINS et GUERCHY.

Coligny est toujours sur son lit.

COLIGNY, à Cornaton.

Cosseins, dites-vous?

CORNATON.

Il l'a voulu absolument.

COLIGNY.

C'est singulier ! Et Cosseins est là?

CORNATON.

Oui, avec cinquante arquebusiers. Il a pris possession de la porte et posé ses sentinelles. Il ne songeait même pas à vous venir demander l'ordre.

TÉLIGNY.

Mais il s'y est résolu; il attend ici près.

COLIGNY.

Qu'il entre.

Cornaton ouvre la porte et introduit Cosseins.

COLIGNY, avec sécheresse à Cosseins.

Monsieur, le Roi vous a commandé de garder ma maison?

COSSEINS.

Oui, monseigneur.

COLIGNY.

Exécutez son commandement, monsieur, et rien que son commandement.

CORNATON.

Monsieur l'amiral n'ajoute aucun ordre?

COLIGNY.

A quoi bon? Il fera ce qu'il faut... Vous avez cinquante hommes?

COSSEINS.

J'en ferai venir davantage si vous le souhaitez?

COLIGNY.

Nenni... c'est plus qu'il ne faut pour garder un mourant.

TÉLIGNY, vivement.

Mon père!...

COLIGNY.

Il suffit. Vous pouvez vous retirer, je rendrai compte au Roi de la manière dont vous vous serez comporté.

MERLIN.

Vous ne donnez aucune consigne?

COLIGNY.

Le capitaine a la sienne. De vrai, je n'ai besoin de garde que contre quelque mutinerie du peuple... Sur le reste, je dors tranquille.

CORNATON.

J'admire votre grande âme.

COLIGNY, à Cosseins.

Je vous ai dit de sortir. (Cosseins se retire en hésitant.) — Capitaine, encore un mot : qui vous a commandé de la part du Roi?

COSSEINS.

Monseigneur... je... c'est...

COLIGNY.

C'est?

COSSEINS.

M. le comte de Retz.

COLIGNY.

Ah!... — C'est bon; souvenez-vous que vous répondez de l'accomplissement des intentions du Roi.

Il appuie sur ces derniers mots.

COSSEINS.

Mais... je n'ai rien fait qui puisse rendre douteux... Je vous jure...

COLIGNY.

Je n'ai que faire de vos serments. Songez à me contenter, c'est tout. Allez.

COSSEINS, à part, en se retirant.

Diable d'homme!... il a un regard qui déconcerte.

GUERCHY, entrant brusquement.

Ça, venez donc, capitaine Cosseins. Je ne sais quel ordre vous avez donné, mais votre sentinelle ne veut point laisser entrer nos gens.

COLIGNY.

Qu'est-ce?

COSSEINS, à Guerchy.

Je descends, monsieur. — (A l'amiral.) C'est l'ordre du Roi, monseigneur.

GUERCHY.

De fermer la porte à un page? Encore s'il venait de l'hôtel de Guise!

COSSEINS.

Il avait donc des armes?

GUERCHY.

Deux épieux qu'il apportait, une misère.

COSSEINS.

J'ai ordre de repousser de ce logis quiconque y voudrait pénétrer à main armée.

GUERCHY.

Et c'est ainsi que vous l'entendez!... Vous devriez servir chez les Jésuites.

COSSEINS.

Moi! un homme d'armes!

COLIGNY.

Paix-là. — Allez, capitaine, et que tout ce bruit cesse... Suis-le, Téligny.

GUERCHY, à demi-voix à Cosseins, quand celui-ci passe près de lui.

Philistin!

COSSEINS, de même.

Parpaillot!

Il sort.

SCENE II.

COLIGNY, TÉLIGNY, CORNATON, UN AIDE-CHIRURGIEN, GUERCHY.

CORNATON.

Ce drôle a une figure à double entente.

MERLIN, à l'amiral.

Comment trouvez-vous qu'il vous ait répondu, monsieur?

COLIGNY.

Comme un sot. — (Au chirurgien.) Je me sens faible. .

L'AIDE-CHIRURGIEN.

La journée a été longue... buvez ceci. (Il lui donne à boire, et lui tâte le pouls.) Le soir approche; ne prendrez-vous pas quelque repos?

COLIGNY.

Eh, le puis-je?

MERLIN.

Nous allons nous retirer .

CORNATON.

Nous empêcherons qu'on n'entre...

COLIGNY.

Non, il faut que chacun puisse arriver jusqu'à moi. Eh! que deviendraient-ils tous?... (A Téligny qui rentre. Eh bien?

TÉLIGNY, des papiers à la main.

Tout est calme. C'était un page qui apportait des armes que j'ai moi-même demandées. Au fait, Cosseins ne pouvait deviner qu'il fût de la religion.

COLIGNY.

Oui, oui, cependant!... Vous ne savez rien, d'ailleurs, monsieur Merlin?

MERLIN.

Non, monseigneur.

COLIGNY.

Et vous, Guerchy?

GUERCHY.

Mais, je viens de voir Monneins tout alarmé de ce qu'on dit que la chaîne des bateaux de la Seine a été détachée cette après-midi.

TÉLIGNY.

Pourquoi?

GUERCHY.

C'est ce qu'il ne sait pas.

TÉLIGNY.

Non.... pourquoi s'en alarme-t-il?

GUERCHY.

Dame! il dit que quelques bateaux ont été lancés au courant du fleuve, les autres amarrés à la rive gauche.

MERLIN.

On pourrait envoyer...

TÉLIGNY.

Pour quoi faire ?

COLIGNY, à Téligny.

C'est sans intérêt... Que tiens-tu donc là?

TÉLIGNY.

Pardon, ce sont des lettres qu'on a remises à l'instant pour vous.

COLIGNY, prenant les lettres.

Donne. C'est la réponse du maréchal de Montmorency; elle n'a point tardé... Ouvre. (Il la remet à Téligny pour la décacheter.) C'est hier, ce me semble, que je t'ai dicté un mot pour lui.

Téligny lui remet la lettre ouverte. Coligny lit tout bas. — Merlin Cornaton, Guerchy et l'aide-chirurgien s'éloignent un peu.

MERLIN, bas à l'aide.

Ne lui trouvez-vous pas mauvais visage?

L'AIDE-CHIRURGIEN, levant les épaules.

Que voulez-vous?

COLIGNY.

Voilà qui est singulier. — Croirais-tu, Charles, qu'en me témoignant le plus grand déplaisir de ma blessure, qu'en m'assurant qu'il n'en veut pas moins poursuivre la vengeance que si l'outrage eût été fait à sa propre personne, il ne me parle pas de venir à Paris?

TÉLIGNY.

Est-ce possible?

COLIGNY.

Pour raisons de prudence que je devinerai, dit-il.

(Montrant la lettre.) Tiens, lis : « C'est déjà trop qu'un de nous deux soit contraint d'y rester. » Ce sont ses paroles.

TÉLIGNY.

Que veut-il dire?

Silence.

COLIGNY.

Ah! peut-être a-t-il raison... Mais qu'y faire? il n'est plus temps.

TÉLIGNY.

Mon père!...

COLIGNY, appelant.

Guerchy!

GUERCHY.

Monsieur l'amiral?

COLIGNY.

Y a-t-il toujours du trouble dans les rues?

GUERCHY.

Autant que jamais.

COLIGNY.

D'où vient cela? — Messieurs, à quelque heure de la soirée ou même de la nuit que l'on se présente pour me parler, laissez entrer; je ne veux repousser aucun avis.

L'AIDE-CHIRURGIEN.

Mais, monseigneur, votre sommeil?

COLIGNY.

Le Sommeil est le frère de la Mort, entendez-vous? La maxime est vraie. — (A Téligny.) Quelle est cette autre lettre?

TÉLIGNY, en l'ouvrant.

Je ne connais pas l'écriture..... Elle n'est pas longue.

COLIGNY, lisant.

Nolite confidere principibus..... Point de signature. — Si l'avis est bon, il est tardif.

Il jette la lettre.

GUERCHY, bas à Merlin.

Qu'est-ce que cela veut dire?

COLIGNY.

Monsieur Merlin, c'est un verset de l'Écriture, je crois?

MERLIN.

Oui, monsieur.

COLIGNY.

Voilà bien des avis! — (A Téligny.) N'as-tu pas là cette lettre des gens de La Rochelle?

TÉLIGNY.

Non, mon père.

COLIGNY.

Qu'annonçaient-ils donc?... Eux aussi prévoyaient quelque malheur... Cherche leur lettre.

TÉLIGNY.

J'y vais, mon père.

Il sort.

SCÈNE III.

COLIGNY, CORNATON, MERLIN, GUERCHY, UN AIDE-CHIRURGIEN.

COLIGNY, à Guerchy et à l'aide.

Écartez-vous. (Ils se retirent au fond.) — Monsieur Mer-

lin, je suis bien aise de vous parler librement. Dites-moi, vous qui êtes mon vrai ami et qui avez plus réfléchi à ces sortes de choses, pensez-vous que parfois, à l'approche de certains événements, Dieu nous en instruise, soit par de secrètes pensées, soit par de mystérieux avertissements, dites?

MERLIN.

Monsieur, ce sont de grandes questions; on a écrit là-dessus...

COLIGNY.

Je ne vous demande pas ce qu'on a écrit, mais ce que vous pensez.

MERLIN.

La Bible est remplie de ces sortes d'inspirations. Les pressentiments tiennent quelque chose du don de prophétie. — Mais, Monsieur, pourquoi?

COLIGNY.

Je ne sais... mais, depuis quelque temps, il me revient à l'esprit mille choses auxquelles je ne pensais plus... Il me semble... Ministre, c'est en intime confidence que je vous dis tout ceci.

MERLIN.

J'entends bien.

COLIGNY.

Ne vous ai-je jamais conté ce qui m'arriva, il y a tantôt deux mois, à mon départ de Châtillon pour venir en cette Babylone?

MERLIN.

Je ne crois pas.

COLIGNY.

J'étais prêt à monter à cheval, lorsqu'une paysanne, de mes sujettes, s'en vint à moi, et, se jetant à mes pieds, m'embrassa les genoux avec une grande affection; puis elle s'écria : « Ah! notre bon maître, où vous allez-vous perdre? Je ne vous verrai plus si vous allez à Paris; vous y mourrez, vous et tous ceux qui iront avec vous. »

MERLIN.

Se peut-il bien!

COLIGNY.

Et elle ajouta en pleurant : « Si vous n'avez pitié de vous, ayez pitié de madame, de vos enfants et de tant de gens de bien qui périront pour vous. » — Et, comme je la repoussais en lui disant qu'elle n'était pas bien sage, elle se jeta aux pieds de ma femme en la suppliant de me retenir : « S'il va une fois à Paris, s'écriait-elle, il n'en reviendra jamais. » — Pour moi, je ne l'écoutai plus et je piquai des deux.

MERLIN.

Cela est étrange.

COLIGNY.

Je n'y avais guère pensé depuis, quoique madame de Coligny m'en reparle dans toutes ses lettres... J'avais même tout à fait oublié la figure de cette femme... mais voilà que je viens de me ressouvenir que j'en ai rêvé cette nuit... et vraiment elle me revient en image ce soir... Je crois la voir par moments... tenez, là... au pied de mon lit.

MERLIN, regardant.

Au pied de votre lit, vous la voyez?

COLIGNY.

En esprit, bien entendu... C'est l'effet de la faiblesse, je crois, de ce sang que j'ai perdu... Cependant... ah! j'en rougis, et devant tout autre que vous...

MERLIN.

Monsieur, il faut y penser sérieusement. Voulez-vous que j'ouvre cette Bible au hasard? nous verrons ce qu'elle nous en dira.

COLIGNY.

Non, non.

MERLIN.

Pourquoi? cela est toujours bon. (Il prend le livre, ouvre et lit :) *Ne vous confiez pas aux princes...*

COLIGNY.

Que dites-vous?... Singulier rapprochement! — Continuez.

MERLIN.

« Ne vous confiez pas aux princes, non plus qu'aux enfants des hommes, parce que le salut n'est pas en eux... »

COLIGNY.

Ah! que nous sommes mondains! nous allions prendre pour un conseil de prudence humaine ce qui n'est qu'un précepte de piété. Vraiment oui, *le salut* n'est pas dans *les enfants des hommes.*

MERLIN.

Si cependant...

COLIGNY.

Soyons chrétiens, mon ami, et chassons ces imaginations de malade. (Il passe la main sur son front.) C'est surprenant, je ne puis m'en défaire. (Au chirurgien.) L'ami, ne me pourriez-vous donner un peu de force?

L'AIDE-CHIRURGIEN, s'approchant.

Prenez du repos, Monseigneur, là est la force.

GUERCHY, se rapprochant aussi.

Oui, Monseigneur, reposez-vous.

COLIGNY.

Beau conseil, mes très-chers; mais remettez d'abord tout Paris au repos, et puis ce sera mon tour!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TELIGNY, ROHAN, puis SÉGUR.

TÉLIGNY.

J'ai cru que je ne trouverais jamais ces maudites lettres; mais j'ai trouvé en sus l'homme que voici.

ROHAN.

Je venais pour vous dire, Amiral, qu'il se passe des choses singulières. Ne voilà-t-il pas qu'on a vu des gens qui portaient des armes au Louvre?

TÉLIGNY.

Ne serait-ce point, au contraire, un page qui venait ici avec une cuirasse et deux épieux?

ROHAN.

Nullement; mais des crocheteurs chargés d'armes de différentes sortes.

TÉLIGNY.

On aura outré les choses. Vous verrez que c'était mon page.

GUERCHY.

Quand on vous dit que c'étaient des crocheteurs.

COLIGNY.

Les avez-vous vus, Rohan?

ROHAN.

Non, pas moi, mais Pilles et d'autres. On dit aussi que les bateaux de la rivière...

TÉLIGNY.

Nous savons cela.

GUERCHY.

Mais la raison, qui la sait?

ROHAN.

Ce qui me frappe le plus, ce sont les propos du peuple.

COLIGNY.

Écoutez-moi : ce que dit cette populace, c'est le duc de Guise qui le dit. Or, que le duc de Guise nous veuille du mal, en doutez-vous? mais qu'il puisse nous en faire...

TÉLIGNY.

C'est folie que de le penser.

COLIGNY.

Je ne voulais pas dire cela...

ROHAN.

Eh bien, tenez. Après avoir fait tant de bruit de leur départ, les Guise se seraient-ils laissé retenir par le peuple s'ils n'avaient quelque dessein?

COLIGNY.

Ah! que de choses, que de choses!... Et faut-il que je sois là, sur ce lit de misère!...

SÉGUR, entrant précipitamment.

Amiral, je venais vous dire, en toute hâte, qu'on assure que la garde du Louvre est doublée.

TÉLIGNY.

Eh bien?

ROHAN.

Encore cela!

SÉGUR.

Vous n'avez point d'ordre à me donner? Je vais rejoindre Rabodanges et Lonconay, et rassembler mon monde.

COLIGNY.

Un moment!... vous êtes bien prompt, mon petit. La garde est doublée, dites-vous?

TÉLIGNY.

Précaution assez naturelle, vu l'émotion du peuple.

SÉGUR.

Mais cette émotion même, ne présage-t-elle rien?

TÉLIGNY.

Nous ne sommes pas à savoir que cette populace est détestable.

SÉGUR.

Oh! les brigands, je voudrais déjà les tenir sous les quatre fers de mon cheval!

COLIGNY.

Holà! (A demi-voix.) Que faire! juste Dieu, que faire?... (A Téligny) Charles, écoute, tu vas te rendre chez le roi de Navarre... (On entend du bruit.) Encore!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PARDAILLAN, MONTGOMMERY, puis ROSNY, et LE VIDAME DE CHARTRES.

PARDAILLAN, entrant avec Montgommery.

Accordez-nous, Monsieur l'amiral, il y a querelle entre Montgommery et moi.

COLIGNY.

Bon moment pour se battre, vrai Dieu!

MONTGOMMERY.

Nous n'y songeons pas, Monsieur; mais voici : nous nous entendons sur ce point, qu'il faut courir sus aux catholiques. Seulement, je le veux faire en rase campagne, et lui, dans Paris. Je dis qu'il faut faire la guerre à Catherine, et lui, au Guise...

COLIGNY.

Sottise des deux parts.

MONTGOMMERY.

Grand merci! mais vous trouverez bon que j'en appelle de la sentence et m'en retourne en mon fau-

bourg où j'ai toujours un cheval bridé, qui, à la première alerte, m'emmènera, s'il le faut, trente lieues courant. Adieu donc, vous tous.

COLIGNY, d'une voix faible.

Bon voyage. (A Rohan.) Cet écervelé m'ennuie...

ROHAN.

Quel ton prenez-vous là, Montgommery? ne voyez-vous pas combien monsieur l'amiral est souffrant ?

MONTGOMMERY.

Eh! maugrebleu! c'est lui qui l'a voulu.

COLIGNY, poussant un soupir.

Ah! mon Dieu!...

MERLIN.

Vous trouvez-vous plus mal?...

COLIGNY.

Faible seulement...

PARDAILLAN.

Quel fâcheux état!

COLIGNY.

N'y pensez pas, Monsieur,... songez à la cause... La cause, la cause! que sommes-nous auprès?

ROSNY, entrant avec le vidame de Chartres.

Vous nous excuserez, Monsieur, mais il faut que vous entendiez monsieur le vidame.

COLIGNY.

Pourquoi pas?...

ROSNY.

Il ne le voulait pas; mais ce qu'il m'a dit m'a paru si judicieux que j'ai juré que je vous l'amènerais.

COLIGNY.

Qu'est-ce?... parlez!

ROSNY, aux assistants.

Ecoutez, Messieurs.

LE VIDAME.

Chrétiens, mes frères, j'y ai bien pensé, et soit que je regarde aux signes visibles, soit que je consulte cette voix intérieure qui ne ment pas, il y a pour moi certitude que tout séjour ici nous est mortel. Les raisons en seraient longues à déduire. Il suffit que nul ne puisse affirmer que le péril n'est pas. Donc, les plus confiants ne risquent rien à suivre l'avis des plus inquiets. Or, cette ville est maudite; il en faut sortir, pour toujours ou pour un temps, n'importe; enlevons l'amiral, servons-lui d'escorte, entourons-le l'épée nue; fallût-il passer la nuit en plein champ, je l'y croirais plus en sûreté qu'ici. Orléans est à nous; qu'Orléans devienne la capitale du parti. Derrière les remparts, nous pourrons à notre gré attendre, négocier ou combattre. — Voilà mon avis, Messieurs, je demande qu'on en délibère.

MONTGOMMERY.

Vivat!

ROHAN.

C'est un conseil tout nouveau.

ROSNY.

Et très-digne d'attention. (A Coligny.) N'est-ce pas, Monsieur?

COLIGNY, d'une voix très-faible.

Assurément... mais... je... j'entends à peine... Discutez... opinez pour moi, je vous en prie.

TÉLIGNY.

Mon père...

Téligny, l'aide et Merlin s'occupent à le soulager.

ROSNY, le regardant.

Voilà qui est fâcheux.

MONTGOMMERY.

Pour moi, monsieur le vidame me persuade. — A Orléans!

ROHAN.

Au fait, on ne pourrait jamais s'en repentir.

SÉGUR, au vidame.

Pardieu! Monsieur, vous êtes un homme sensé.

ROHAN.

Oui, cet avis est le plus sage, il concilie tout: ce n'est pas la guerre, et pourtant...

ROSNY.

C'est une précaution en cas de guerre.

SÉGUR.

Oui, oui, c'est le bon parti, à Orléans!

PARDAILLAN.

Eh bien, capdebious, à Orléans!

PLUSIEURS, ensemble.

A Orléans! à Orléans!

ROHAN.

Ma foi, je crois que nous voilà sauvés... Nous en avions besoin !

LE VIDAME.

Il reste à songer à l'exécution...

TÉLIGNY.

Mais, pour Dieu, Messieurs, écoutez-moi...

SÉGUR et MONTGOMMERY.

Non, non, à Orléans!

TÉLIGNY, à demi-voix.

Monsieur de Rosny, vous qui êtes le plus sage ici... regardez donc mon oncle?...

ROSNY, regardant l'amiral qui est à demi évanoui.

Que vois-je!... Holà! Monsieur l'amiral, un seul mot!...

TÉLIGNY.

Voyez, Monsieur, peut-on songer à un départ?...

ROSNY.

Au fait, vidame, nous n'avions point pensé à cela.

LE VIDAME.

Il est vrai.

ROHAN.

Mais ne pourrait-il être transporté?...

L'AIDE-CHIRURGIEN.

Impossible; maître Ambroise l'a dit, il faut une immobilité absolue.

ROSNY.

Alors, Messieurs, il n'y a rien de fait.

MONTGOMMERY.

Mais pourtant...

SÉGUR.

Il est bien dur...

ROHAN, vivement.

Non, non, Monsieur; n'en parlons plus.

ROSNY.

Où est l'amiral, là est le drapeau!

SÉGUR.

Nous sommes perdus, alors!

ROSNY.

Soyons perdus, Messieurs, mais ne l'abandonnons pas.

ROHAN.

Mieux vaut mourir que trahir; soyons perdus!

TÉLIGNY.

Ah! Monsieur de Rosny, que je vous remercie!...

MERLIN, regardant Coligny.

Il dort, je pense.

ROSNY, s'approchant.

Monsieur, m'entendez-vous?...

COLIGNY, faisant un mouvement.

Laissez-moi... je voudrais... je voudrais... je ne puis...

Il retombe.

ROSNY.

Messieurs, on ne peut songer à rien pour ce soir; séparons-nous.

TÉLIGNY.

Oh! oui, séparons-nous.

MONTGOMMERY.

Adieu donc et pour longtemps.

LE VIDAME, bas à Rosny.

C'est fait de nous, Monsieur.

ROSNY, de même.

Je le crois, Monsieur, mais Dieu est grand.

TÉLIGNY, les reconduisant.

Nous nous verrons demain de bonne heure.

ROSNY.

Demain... qui sait!

TÉLIGNY.

Si ce soir il y avait rien de nouveau, La Rochefoucauld, qui est au Louvre, me le ferait dire, je vous avertirais.

PARDAILLAN.

J'y vais aussi, moi.

LE VIDAME, avant de sortir, en jetant un regard sur Coligny.

Dormez, mon cher seigneur... Puissions-nous nous éveiller dans le sein de Dieu.

Tous se retirent sans bruit; et Rosny, qui sort le dernier, regarde un moment l'amiral.

ROSNY, en sortant.

Quel dommage! un si grand homme!...

MERLIN, à Guerchy.

Ayez soin qu'il n'entre personne... excepté maître Ambroise ; le jour baisse (Montrant l'aide.), je resterai ici

avec ce jeune homme... je veux le veiller toute la nuit.

GUERCHY.

Ne vous faut-il rien ?

MERLIN.

J'ai une bible.

Ils ferment la porte avec précaution et Merlin s'asseoit près du lit de Coligny. Celui-ci fait quelques mouvements sans cesser de dormir.

COLIGNY, dormant.

C'est vous... Condé...

MERLIN, se levant.

Qu'est-ce ?

COLIGNY, s'éveillant à demi.

Que dit-on ?... ah ! ils sont partis... j'en suis bien aise... je me sens plus calme... faites-moi la prière... je dors.

Il s'endort aussitôt.

MERLIN.

Quelle tranquilité d'âme ! non, non, Dieu ne l'abandonnera pas.

Il prie.

Seigneur, à toi seul je m'adresse.
Tu sais mon droit, fais-moi raison...

SCÈNE VI.

AU LOUVRE. — MÊME SOIR.

Un salon. Il y a trois portes et une grande fenêtre avec un balcon, qui a vue également sur une partie des rues environnantes jusqu'auprès de Saint-Germain l'Auxerrois, et sur la rivière.

CHARLES IX, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU, MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, CLAUDE, duchesse de Lorraine, LA ROCHEFOUCAULD.

Catherine et Marguerite travaillent à des ouvrages de soie. Claude est assise et regarde tantôt sa mère, tantôt La Rochefoucauld d'un œil inquiet.

LA ROCHEFOUCAULD, regardant travailler la reine.

C'est un ouvrage de fée.

LE DUC D'ANJOU.

Oh! ma mère eût mérité, sauf respect, d'être brûlée pour avoir ensorcelé les aiguilles.

CHARLES.

Ne parlez donc pas de brûlure à ce pauvre Foucauld qui sent toujours un peu le roussi.

LA ROCHEFOUCAULD.

Grâce à Dieu, nous avons éteint les bûchers à coups de canon.

CLAUDE, le regardant fixement.

En êtes-vous sûr ?...

CATHERINE, vivement.

Et si pourtant, brûlez-vous encore, beau seigneur.

LA ROCHEFOUCAULD.

Comment, Madame ?

CATHERINE.

Mais par le cœur seulement.

LA ROCHEFOUCAULD.

Par le cœur, je n'ai garde de crier *au feu !* de peur qu'on ne l'éteigne.

CHARLES, lui tirant l'oreille.

Gentil garçon !...

MARGUERITE.

Et qui y a mis le feu, le peut-on savoir ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Une main inconnue.

CATHERINE.

Je saurais bien qu'en dire, en ma qualité de sorcière, cherchez-moi un jeu de cartes.

LA ROCHEFOUCAULD.

Je ne crois pas aux cartes, mais si vous en êtes curieuse, je puis vous conter sous quel astre je suis né : un savant philosophe m'a dit...

CLAUDE, avec expression.

Que l'astre était funeste.

LA ROCHEFOUCAULD, souriant.

Mais pourtant...

CATHERINE.

Non, non, ne parlons point des astres, cela est trop sérieux.

LA ROCHEFOUCAULD.

Alors voulez-vous que je vous montre ma main ?...

CHARLES.

Voyons, qui sait lire dans ce livre-là ?

CATHERINE.

Pas moi.

CLAUDE, se levant.

Mais moi.

CATHERINE, avec inquiétude.

Toi, ma fillette !... je ne te savais pas si habile.

CLAUDE, s'approchant de La Rochefoucauld.

Seigneur chevalier, vous plaît-il d'ôter votre gant ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Si ce n'est pas pour vous le jeter, Madame ; car, par avance, je m'avoue vaincu.

Il ôte son gant.

MARGUERITE, se levant.

Voyons, voyons.

CATHERINE, mécontente.

Vous êtes des folles.

CLAUDE.

Cette main... (Elle lui prend la main.), laissez-la-moi... j'y vois des choses... (Avec embarras.) des choses que je voudrais... que je ne puis dire...

CATHERINE, avec sévérité.

Ma fille... c'est assez... finissez ce jeu.

CLAUDE.

Un jeu, ma mère ! (A sa sœur.) Tiens, Marguerite, vois-

tu?... Et vous, comte, dans cette main ces lignes font une M, et cette M veut dire : MORT !

CHARLES, avec inquiétude.

Claude !

LA ROCHEFOUCAULD.

Vrai Dieu, Madame, vos regards m'effrayent...

CLAUDE.

Que ne puis-je porter écrit dans mes yeux quelque chose de plus effrayant encore !

Elle regarde toujours la main de La Rochefoucauld.

CHARLES.

Claude !...

LE DUC D'ANJOU.

Ma sœur !...

CATHERINE, se levant.

Finissons... on dit qu'il n'y a pas sûreté à de telles curiosités ; c'est recommencer le péché d'Eve.

LA ROCHEFOUCAULD.

Dussé-je entendre les choses les plus sinistres, en de telles mains je laisserais de bon cœur la mienne toute la nuit.

CLAUDE, tristement.

Toute la nuit... plût au ciel !

CHARLES.

Toute la nuit ?... ceci devient trop vif !

LE DUC D'ANJOU.

Veillez à votre fille, ma mère, je crois qu'elle lui donne un rendez-vous...

CLAUDE, lâchant subitement sa main.

Moi ! Comte, on m'enlève votre main ; je vous la laisse ; mais qu'elle serve à vous défendre.

MARGUERITE.

Oh ! les traits qui le menacent ne sont pas de ceux qu'on pare avec la main, à moins pourtant qu'il ne la garde sur ses yeux.

LA ROCHEFOUCAULD.

Le péril est trop agréable, Madame, je le veux contempler en face.

MARGUERITE, avec coquetterie.

Vraiment est-ce à moi ou à ma sœur que ceci s'adresse ?...

LE DUC D'ANJOU.

La, la, Marguerite, oubliez-vous qu'il ne vous sied plus de chercher des œillades ? Que dirait mon cousin de Navarre ?

MARGUERITE.

Je le vois si peu, votre cousin, que j'oublie vingt fois le jour que je suis sa femme.

LE DUC D'ANJOU.

Le jour seulement, j'espère.

CATHERINE.

Ne la raillez pas, Henri, vous la rendriez confuse.

CHARLES.

Va toujours, Margot n'est pas fille à se confondre pour si peu.

LE DUC D'ANJOU.

Qui dit que Margot n'est point fille ?

CATHERINE.

Taisez-vous tous deux ; cela est malséant de parler ainsi. — Au fait, où est donc son mari ?

MARGUERITE.

Le sais-je ? Depuis cette blessure de l'amiral, a-t-il un moment à lui ? ses calvinistes lui laissent-ils une minute de repos ? Ah ! qui me délivrera de ces gens de la religion ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Grand merci, Madame.

CLAUDE.

Marguerite, Marguerite, ne forme point ces vœux, prends garde que Dieu ne les exauce !

CATHERINE.

De vrai, monsieur de La Rochefoucauld, c'est mal fait à vos amis de confisquer mon beau-fils de la sorte que sa femme n'en puisse jouir.

MARGUERITE.

C'est au point que je ne dors plus. A toute heure de la nuit, ils viennent dans notre chambre, et tiennent conseil autour de mon lit.

LA ROCHEFOUCAULD.

Lieu mal choisi, j'en conviens, pour délibérer sagement.

LE DUC D'ANJOU.

Il faut qu'ils soient bien affairés que de venir la nuit comploter ainsi.

LA ROCHEFOUCAULD.

Est-ce comploter, Monseigneur, que de penser à sa sûreté ?

CHARLES.

Tu as beau dire, petit; avoue qu'ils ne sont pas tous comme toi ?

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est que tous n'ont pas comme moi le bonheur de voir souvent leur petit maître.

CATHERINE.

Ce serait à vous, comte, de les rassurer.

LE DUC D'ANJOU.

Oui, je te le conseille, rassure-les.

CATHERINE.

Vous que mon fils aime si fort !...

CHARLES.

Et de leur dire, jarnidieu, que leur salut m'est à cœur comme celui de mon âme.

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est beaucoup, Sire.

CHARLES.

Et ce n'est pas trop, oui, je veux les sauver tous, sans qu'il en réchappe...

LA ROCHEFOUCAULD.

Que ne peuvent-ils le croire !

CHARLES.

Je les voudrais tenir tous à la portée de mon arquebuse...

LA ROCHEFOUCAULD.

Eh mais?

CHARLES.

Afin qu'ils puissent entendre ma voix.

CATHERINE.

Mon fils, les édits du roi sont la voix du roi, et les vôtres parlent pour vous... Ah ! c'est le comte de Retz.

Le comte de Retz entre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE DE RETZ.

LE DUC D'ANJOU.

Arrive donc, Albert, point de bonne fête sans toi... on nous délaisse bien ce soir ?

RETZ.

Il y a eu tant de désordre tout le jour, qu'on ne sait comment se rejoindre.

CHARLES.

Est-ce que tout n'est pas tranquille?

RETZ.

Tout le devient, Sire ; les gens commencent à se retirer des rues, et la garde se monte avec exactitude.

CATHERINE.

Dieu soit loué ! nous pourrons dormir en repos.

CLAUDE.

Dormir !... Dormir !...

LA ROCHEFOUCAULD.

Et ne voulez-vous pas qu'on dorme la nuit, Madame?

CLAUDE.

Malheur à qui s'endort ! où s'éveillera-t-il ?

CHARLES.

Aussi, est-il bon d'avoir près de soi qui vous réveille : n'est-ce pas, Foucauld !

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est aisé à dire, mais...

CHARLES.

Bah ! fallût-il s'adresser aux douairières...

LA ROCHEFOUCAULD.

Vraiment, Sire...

LE DUC D'ANJOU, bas au roi.

Songez donc que la princesse de Condé est notre cousine.

CATHERINE, bas à Retz.

Che nuove ?

RETZ, de même.

Buone.

CATHERINE, haut.

Monsieur le comte, ces gens-là ne songent qu'à vous faire enrager... moi, je suis charitable.

LA ROCHEFOUCAULD.

Et plus redoutable, Madame.

CHARLES, s'approchant de M. de Retz à son tour.

Eh bien !

RETZ, bas.

Nos gens seront ici à dix heures, pour prendre vos derniers ordres.

CHARLES, haut.

Gondi, vous n'oublierez pas de dire en toute occasion que j'entends que la sûreté d'aucun de mes fidèles sujets ne soit compromise.

LE DUC D'ANJOU.

Mais, ma mère, ne nous régalez-vous pas ? Il se fait tard...

CATHERINE.

J'attendais s'il ne nous viendrait pas plus nombreuse compagnie.

RETZ.

Il faudrait donc que Votre Majesté donnât des ordres, car vos gens refusent la porte, et moi-même...

CATHERINE.

D'où vient cela ? Mon fils...

LE DUC D'ANJOU.

J'avais cru bien faire de le dire.

CHARLES, vivement.

Et pourquoi, s'il vous plaît? nous faut-il cloîtrer parce qu'il y a du bruit dans les rues ? Mais quelles sont ces voix ?

Bruit au dehors.

RETZ, qui est allé voir à la porte.

C'est le Pardaillan qui se querelle, et, Dieu me pardonne, se gourme avec un de vos huissiers.

CHARLES.

Faites-le entrer, Gondi, et tous ceux qui se présenteront.

Pardaillan, Nançay, entrent, le premier avec grand bruit ; il paraît en pointe de vin.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MM. DE PARDAILLAN ET DE NANÇAY.

PARDAILLAN.

Hernibieu ! Sire ! j'ai à vous demander raison de Nambur, votre huissier, qui fait le sot.

CHARLES.

Qu'est-ce ?

PARDAILLAN.

Il me voulait renvoyer. Sur mon âme, jé crois, Sire, que vos gens sont aux Guise plus qu'à vous, tant ils font les insolents avec nous autres !...

CHARLES.

Cela ne durera pas, je vous le promets.

PARDAILLAN.

Vous ferez bien dé les tancer comme il faut, Sire, autrement nous serons obligés d'y pourvoir nous-mêmes.

CHARLES.

Vous-mêmes ?... Comment l'entendez-vous ? J'espère bien, mort de ma vie !...

CATHERINE, l'interrompant.

Il n'en sera pas besoin, Sire. L'autorité royale suffit, grâce à Dieu.

PARDAILLAN.

Bonsoir donc, La Rochefoucauld, tu es comme moi,

tu préfères la compagnie du roi à nos conciliabules où l'on ne décide rien.

NANÇAY, bas au roi.

Votre Majesté sait que les troupes sont prêtes, et que dans une demi-heure elles seront ici ?...

CHARLES, bas.

Bon. — (Haut.) Et comme je vous l'ai toujours dit, Nançay, veillez à la sûreté commune; mais surtout répondez-moi de celle de mon frère de Navarre et des siens.

NANÇAY.

Je monterai la garde chez lui cette nuit, s'il le faut, Sire.

CHARLES, à Marguerite.

Tu vois que je pense à toi, Margot, je veux que tu dormes en paix.

CLAUDE, toujours inquiète.

Mon frère, que ne reste-t-elle avec nous? elle y dormirait plus en sûreté.

CATHERINE.

Claude !...

CHARLES.

Quoi ! la première semaine des noces !

CATHERINE.

N'entends-je pas sonner, sur les dalles, les éperons du maréchal de Tavanes.

LA ROCHEFOUCAULD.

Des éperons à cette heure !

RETZ.

Le vieux reître ne se croit-il pas toujours à la guerre? Je gagerais qu'il va arriver tout armé...

CATHERINE, au roi.

Il est temps de faire servir, mon fils?...

CHARLES.

Ordonnez ma mère, je n'ai pas faim.

Retz va donner l'ordre. — On apporte une table, éclairée par des flambeaux, servie pour une collation. — Le Maréchal de Tavanes entre après.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE TAVANES

CHARLES.

Soyez le bienvenu, maréchal, vous boirez un coup avec Pardaillan.

TAVANES.

Il faudra votre commandement, Sire, pour qu'on nous voie trinquer ensemble.

PARDAILLAN.

Croyez bien, monsieur le maréchal, que dé l'affaire, c'est le vin qui me plaira le plus.

TAVANES, entendant mal.

Hum !

CHARLES.

Bien répondu. — Allons, servez-vous.

CATHERINE.

Vous m'excuserez, Messieurs, ce n'est qu'une simple collation.

Les dames seules s'asseyent à table; une chaise à bras y est placée pour le roi, qui ne s'assied pas. Pendant que les autres s'occupent du souper, le duc d'Anjou se promène en long et en large avec Tavanes.

CHARLES, debout près de la table.

Vraiment, madame ma mère, vous faites maigre chère à vos hôtes. Des massepains ! des fruits confits ! Vrai repas de jour maigre. Oubliez-vous que vous avez affaire à des sarrasins qui n'ont point de souci du samedi?... Qu'on apporte du pâté de gibier pour mon petit Foucauld, c'est bien le moins qu'il se damne à sa fantaisie.

LA ROCHEFOUCAULD.

Vous êtes jovial, Sire.

CATHERINE, à La Rochefoucauld.

Regardez ce flacon... et ne refusez pas, quoique ce soit du vin d'Espagne...

LA ROCHEFOUCAULD.

De si belles mains, je prendrais volontiers du poison.

CATHERINE, en lui versant.

Ne dites donc pas ce vilain mot-là.

PARDAILLAN, buvant de son côté.

Oui, comme dit cet autre, la chose vaut mieux que lé mot. N'est-ce pas, Madame ?

LE DUC D'ANJOU, causant bas avec Tavanes.

Vraiment, maréchal, vous êtes inquiet ?

TAVANES, bas.

Oui, Monseigneur, si l'on ne se presse. C'est un tumulte dans les rues ; des cavaliers qui se croisent en tous sens, des armes qu'on porte ou qu'on traîne... Si les huguenots ne s'aperçoivent de rien, il faut que le bon Dieu les aveugle.

LE DUC D'ANJOU, à Retz.

Dis donc au roi que le temps passe.

RETZ, bas au roi.

Abrégez ce souper, Sire, il est temps.

CHARLES, bas.

Temps de quoi ?

RETZ.

Mais de... Vous savez.

CHARLES.

Ah ! Il paraît pensif.

LA ROCHEFOUCAULD.

N'es-tu pas d'humeur, Pardaillan, à porter une santé ?

PARDAILLAN, animé.

Dix, si tu veux. (Ils remplissent leurs verres.)

LA ROCHEFOUCAULD.

Eh bien... A la santé du roi !

CHARLES, levant la tête vivement.

Quoi !... moi...

PARDAILLAN.

A la santé du roi !

CHARLES.

De moi... Messieurs .

LA ROCHEFOUCAULD.

Sire, oserai-je vous proposer de nous faire raison ?

CHARLES.

Comment ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Et de porter une autre santé ?

CHARLES.

Laquelle ? dites.

LA ROCHEFOUCAULD.

La santé de notre amiral !

CHARLES.

De l'am.....

PARDAILLAN.

Oui, à sa prompte guérison !

CHARLES, embarrassé.

Sa guérison !

PARDAILLAN.

A sa vie, à sa gloire, à la mort de tous ceux qui machinent sa perte ! qu'ils soient brisés comme ce verre.

Il jette son verre.

CHARLES, sévèrement.

Pardaillan !

PARDAILLAN, sans l'écouter.

Sire, donnez-nous lé signal, et mordieu !...

CHARLES.

Moi !

PARDAILLAN.

Vous ne voulez pas ?... ce sera tout comme, et nous en aurons bientôt fini de vos païens de bons catholiques.

TAVANES, au duc d'Anjou.

Vous entendez ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Pardaillan !...

PARDAILLAN.

Et qu'on n'espère pas nous surprendre ! nous sommes en force, et nous déflons tout lé monde.

CHARLES, regardant tantôt sa mère, tantôt son frère.

Que dit-il ?

CATHERINE, bas à Retz.

Le roi se trouble, Gondi.

RETZ, bas.

Levez-vous, Madame, et finissez cette scène.

CATHERINE, se levant.

Il est temps de nous retirer, mon fils ; il est au moins neuf heures.

PARDAILLAN.

Un moment ! Le roi n'a pas bu à la santé de l'amiral.

LA ROCHEFOUCAULD.

Le roi la porte dans son cœur.

PARDAILLAN.

C'est égal, laissez-moi remplir votre verre, Sire. Vous la porterez, vous et la reine mère, et Monsieur, et vous aussi, maréchal aux grosses bottes ! (Il présente au roi un verre.) Allons, dites avec moi : A la santé de...

LA ROCHEFOUCAULD, lui mettant la main sur la bouche.

Paix !... je vous demande pardon, Sire...

PARDAILLAN, se dégageant.

Ah ! mordieu, vous y boirez... A la gloire, à la vie de Gaspard de Coligny... Eh bien ?

Le roi, qui a pris le verre sans mot dire, le laisse tomber et se jette dans un fauteuil.

CHARLES.

C'en est trop.

LA ROCHEFOUCAULD, au roi.

Que Votre Majesté se contienne... Il n'a pas sa

tête. (A Pardaillan.) Allons, viens, le roi se veut coucher.

Il prend le bras de Pardaillan.

PARDAILLAN.

Mais il faut recommencer... cela ne compte pas... Je veux...

LA ROCHEFOUCAULD, à Nançay.

Aidez-moi. (Ils prennent chacun un bras de Pardaillan et s'efforcent de l'emmener.) Allons, viens.

PARDAILLAN.

Tu le veux... mais c'est égal, Sire, c'eût été plus gracieux à vous...

TAVANES, à Catherine.

Ne fera-t-on pas taire ce rustaud !

PARDAILLAN.

Et, d'abord, Sire, je raconterai à tout lé monde demain...

CHARLES, à Catherine.

Que dit-il, ma mère?

CATHERINE, bas.

Demain, mon fils !... songez donc à ce que sera demain.

LA ROCHEFOUCAULD, emmenant Pardaillan.

Excusez, Madame, un départ si brusque.

PARDAILLAN.

Je dirai toujours : A la santé de l'amiral! à la mort de ses ennemis !...

Ils sortent.

CLAUDE, courant au roi.

Sire, Sire, les laisserez-vous sortir ainsi ?

CHARLES, ému.

Tais-toi. — (Il se lève.) Nançay... (Il fait quelques pas.) Oui, Nançay... appelez-le... Ramenez La Rochefoucauld, je veux lui parler.

CATHERINE.

Y pensez-vous?

LE DUC D'ANJOU, à Tavanes.

Perd-il l'esprit?

CHARLES, à Nançay qui hésite.

Faites ce que je vous dis... Ramenez-moi La Rochefoucauld, mais pas l'autre, pas l'autre!... je ne veux le revoir de ma vie.

Nançay sort.

CATHERINE, à Retz.

Maudit enfant! on n'est jamais sûr de rien.

MARGUERITE, à Catherine.

Je vais vous quitter aussi, ma mère.

CLAUDE.

Déjà!...

CATHERINE.

Il est bien l'heure.

CLAUDE.

Mais, ma mère, songez-vous?...

CATHERINE, froidement.

Quoi, ma fille?

La Rochefoucauld reparaît avec Nançay.

CHARLES.

Ah! Foucauld, c'est toi...

LA ROCHEFOUCAULD.

Je reviens à votre ordre, Sire...

Silence.

CHARLES.

Oui, c'est bien fait... Que voulais-je dire ?

CATHERINE, à demi-voix.

Charles !...

LE DUC D'ANJOU, à Tavanes.

Que de délais !

CHARLES, aux autres.

Adieu donc, Messieurs, vous pouvez vous retirer... mais toi, Foucauld...

Il hésite.

LA ROCHEFOUCAULD.

Sire...

CHARLES, lui mettant la main sur le bras.

Pourquoi t'en vas-tu ?

LA ROCHEFOUCAULD.

Mais, Sire...

CHARLES.

Reste... pourquoi t'en aller ?... il est déjà tard...

LA ROCHEFOUCAULD.

Pourquoi rester?...

CHARLES.

Je ne sais... mais reste.

LE DUC D'ANJOU.

Il a quelque bonne aventure cette nuit; ne le retenez pas...

CHARLES.

Reste... tiens... nous folâtrerons encore une part de la nuit.

LA ROCHEFOUCAULD.

Cela ne se peut... il faut se coucher.

CHARLES.

Tu coucheras avec mes valets de chambre.

LA ROCHEFOUCAULD.

Nenni, nenni, je ne dors pas en cette compagnie Adieu, Sire, bonne nuit.

Il sort.

CHARLES.

Foucauld !... C'en est fait, il part... Damnation !

CATHERINE.

Mon fils, arrêtez... Y pensez-vous ?

CHARLES, entre ses dents.

Je n'y peux plus rien... Que Dieu le sauve !...

Il se rejette dans son fauteuil.

MARGUERITE.

Que mon frère est singulier ! (A Nançay.) Monsieur de Nançay, puisque vous êtes chargé de la garde de mon mari, prenez-moi ce flambeau. Maintenant ma mère. Elle va pour lui faire la révérence.

CLAUDE, s'avançant.

Pas encore !

MARGUERITE.

Vraiment, Claude, je ne sais ce que tu as ce soir... tu sembles folle.

CATHERINE, retenant Claude.

Adieu, Marguerite.

CLAUDE, d'un ton suppliant.

Pour Dieu, ma sœur, n'y allez pas...

MARGUERITE.

Tu extravagues... à demain... Êtes-vous prêt, Nançay? Elle se retire.

CLAUDE, à Catherine.

Mais, Madame, y a-t-il conscience de la sacrifier comme cela? s'ils découvrent quelque chose, ne se vengeront-ils pas sur elle?

CATHERINE.

Que dis-tu là?... Marguerite! Celle-ci s'arrête près de la porte.

CHARLES, se soulevant.

Au fait, ma mère!

CATHERINE, à demi-voix.

N'importe, son absence donnerait des soupçons... S'il plaît à Dieu, elle n'aura point de mal.

CHARLES.

Encore celle-là! Il retombe.

CATHERINE.

Adieu, ma fille; allez retrouver votre mari.

MARGUERITE.

Bonne nuit, ma mère.

Elle sort.

CLAUDE, fondant en larmes.

Je ne la verrai plus...

CATHERINE, lui montrant la porte opposée.

Et vous, ma fille, par cette porte.

CLAUDE, sortant en s'essuyant les yeux.

Sainte Vierge, sainte Vierge, ayez pitié de nous!

Elle sort.

SCÈNE X.

CHARLES IX, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU, LE MARÉCHAL DE TAVANES, LE COMTE DE RETZ, PUIS LE DUC DE NEVERS.

TAVANES.

J'ai cru que nous ne serions pas libres de la soirée.

LE DUC D'ANJOU.

Mais aussi, ma mère, pourquoi avez-vous mis dans votre secret ma sœur de Lorraine ?

RETZ.

Voilà dix heures... peu s'en est fallu que tout ce monde ne se rencontrât avec nos gens.

CATHERINE.

Qui viendra, Gondi ?

RETZ.

Mais monsieur de Guise, monsieur d'Angoulême, le duc de Nevers...

CATHERINE.

A dix heures ; sont-elles sonnées ?

CHARLES, *se levant.*

Et que viennent-ils faire ?

CATHERINE.

Entendre vos derniers ordres, Sire.

CHARLES.

Est-il donc temps ?

CATHERINE, *s'approchant de lui.*

Remettez-vous, Sire, je vous en conjure, soyez homme.

TAVANES.

Sire, vous avez vous-même entendu cet enragé. Vous voyez qu'il y va pour nous de la vie. Que faisons-nous de plus que nous défendre ?

CHARLES.

Eh bien donc... à la garde de Dieu !

RETZ.

C'est un coup de la Providence que rien ne se soit découvert.

CATHERINE.

On frappe.

RETZ.

Ce sont nos gens.

Nevers paraît seul.

NEVERS, avec vivacité.

Tout est perdu, Madame ; je viens, en traversant les rues, d'ouïr des huguenots tout en alarme qui demandaient aux passants la cause de ce grand remuement d'armes et de gens... Il est impossible qu'ils ne soient pas instruits à l'heure qu'il est... Retranchez-vous dans le Louvre ; c'est votre seule ressource.

Tous paraissent troublés, hors Tavanes.

CATHERINE.

Juste ciel !

CHARLES.

Que dites-vous-là ! Eh bien, ma mère ?... mille damnations, où m'a-t-on conduit ?

LE DUC D'ANJOU.

Tavanes, mon cher Tavanes, est-ce qu'ils disent vrai ?

TAVANES.

Raison de plus de mettre la main à l'œuvre. Ne nous laissons pas attaquer, morbleu; allons, Monseigneur. Venez avec moi, nous prendrons vos gendarmes.

LE DUC D'ANJOU.

Y pensez-vous ? Dégarnir le Louvre en un pareil moment!

NEVERS.

Ajoutez que nombre de nos gens ont manqué à l'appel. Je n'ai pas vu là dehors la moitié de ceux qui avaient donné parole.

TAVANES.

Les cœurs de poule!... Mais n'avons-nous pas les gardes suisses et écossaises? Allons, Monseigneur.

CATHERINE, vivement.

Songeriez-vous à nous laisser ?

CHARLES.

Nous laisser seuls !

LE DUC D'ANJOU.

Ce serait exposer la personne du roi.

TAVANES.

Pour mieux la sauver, vive Dieu ! — Et vous, monsieur de Nevers, serez-vous aussi femmelette que les autres ?

NEVERS.

Je suis prêt, mais cependant...

TAVANES.

Ah ! voici le *mais*...

CATHERINE.

Parle donc, Gondi.

RETZ.

Que dirais-je? J'attends celui qui peut seul nous tirer de presse.

LE DUC D'ANJOU.

Ah ! le duc de Guise !

CATHERINE.

C'est vrai. Le duc de Guise !

CHARLES.

Voilà donc notre sauveur !

RETZ.

La demie sonne... il ne peut tarder.

LE DUC D'ANJOU.

Je voue une neuvaine à Notre-Dame, s'il est ici dans deux minutes.

CHARLES, à Catherine.

Ma mère, si jamais je reprends le dessus, je jure bien d'exterminer les gens qui m'ont valu de pareils frissons.

Le duc de Guise paraît.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DUC DE GUISE.

CATHERINE.

Ah ! Guise, c'est vous !

LE DUC D'ANJOU.

Guise !. . *Ave Maria*, etc. Il récite tout bas et à la hâte le reste de la prière.

CATHERINE.

Vous êtes notre bon ange !

GUISE, avec un grand calme.

Qu'y a-t-il, Madame ? — Vos derniers ordres, Sire ?

CHARLES.

Moi !... faites comme vous l'entendrez, Guise, et sauvez-nous.

GUISE.

Je ne comprends pas...

LE DUC D'ANJOU.

N'y a-t-il donc nul espoir ?...

GUISE.

Aucun. Ils sont tous morts, j'en réponds sur ma tête.

TOUS, avec joie.

Ah !

CATHERINE.

Que Dieu vous entende !

GUISE.

Puisque Votre Majesté n'a rien à me commander, je lui dirai ce que j'ai fait : Les principaux des bourgeois se sont réunis à l'hôtel de ville, et un exprès du président Charron vient de m'informer qu'ils ont pris tous le bon parti ; à l'heure qu'il est, ils se distribuent dans la ville. Les quarteniers font lever leurs gens et occupent les extrémités de chaque rue. Tous mes gentilshommes, armés jusqu'aux dents, n'attendent que moi pour se porter au logis de l'amiral et frapper le premier coup. Si vous voulez avoir votre

part, Messieurs, venez, on vous la fera. Sinon, restez ici bien à couvert, nous travaillerons pour vous.

LE DUC D'ANJOU.

C'est là parler !

TAVANES, à Guise.

Monsieur, ne comptez pas y aller seul.

GUISE.

Seul ou en compagnie, Monsieur, pourvu que j'y sois le premier.

CATHERINE.

Quoi ! les huguenots ne savent donc rien ?

GUISE.

Ils sont de ceux dont l'Évangile dit qu'ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles...

NEVERS.

Je les ai pourtant entendus s'enquérir par les rues.

GUISE.

On leur a répondu des balivernes, et ils se sont allés coucher.

CATHERINE.

Mais connaît-on bien leurs maisons ?

GUISE.

Elles ont été toutes marquées à la craie.

RETZ.

Comment vos gens se pourront-ils distinguer dans le désordre ?

GUISE.

Tout catholique doit porter un mouchoir blanc au bras gauche.

TAVANES.

Mais dans la nuit, comment se retrouver?

GUISE.

Des flambeaux sont disposés à toutes les fenêtres; au premier signal, ils s'allumeront.

LE DUC D'ANJOU.

Il est divin, il a pensé à tout.

GUISE.

Il ne reste qu'à convenir du signal.

CATHERINE.

Le tocsin.

GUISE.

Lequel?

RETZ.

On a parlé de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois.

GUISE.

Bon, mais ne donnez pas le signal que je ne vous le dise.

CATHERINE.

Pourquoi ?

GUISE.

Cosseins est prévenu, le logis de l'amiral cerné ; je commencerai par lui, et après...

CATHERINE.

Après ?

GUISE.

Vous ferez sonner le tocsin.

CATHERINE.

Pourquoi pas avant ?

GUISE.

Dieu me préserve d'éveiller l'amiral, hormis pour mourir. Voulez-vous qu'il ait le temps de se repentir ?

CHARLES, se ranimant.

Mais cependant, Guise...

CATHERINE, le retenant.

Ne parlez pas. — Faites à votre gré, Guise, mais ne le manquez pas.

GUISE.

Fiez-vous à moi, Madame ; lui mort, sonnez le tocsin, sonnez toutes les cloches ; n'est-ce pas une des grandes fêtes de l'Église ?

TAVANES.

Je sortirai alors à la tête des archers de la garde.

GUISE.

Bien. Monsieur de Nevers doit se porter près de la rivière ; monsieur de Montpensier me suivra avec le chevalier d'Angoulême. (Au duc d'Anjou.) Ne viendrez-vous pas, Monsieur ?

LE DUC D'ANJOU.

Oui-dà, gaiement.

CATHERINE.

A quoi bon ? Nous nous fions à vous, Guise.

GUISE.

Soit.

NEVERS.

Et l'heure ?

TAVANES.

Le plus tôt possible.

LE DUC D'ANJOU.

Ce serait tenter Dieu que de tarder longtemps.

RETZ.

De telles choses doivent se commencer la nuit ; mais, passé le début, il faut du jour.

TAVANES.

On voit mieux à ce qu'on fait.

RETZ.

Et l'on ne laisse échapper personne.

NEVERS.

Je crains toujours que beaucoup ne traversent la rivière.

CATHERINE.

Eh bien ! une heure avant le jour. Cela vous convient-il, Guise ?

GUISE.

Vous déciderez quand vous voudrez ; je serai prêt à toute heure. Si tout reste en repos, j'attendrai. Mais, au moindre trouble, je prends tout sur moi et je commence.

CATHERINE.

Accordé.

GUISE.

Et, une fois le premier pas fait, le tocsin ?

CATHERINE.

Oui, le roi le promet.

GUISE.

Songez-y, Madame, c'est une promesse, celle-là,

qu'il faut tenir. Cette nuit, qui n'est pas pour nous est contre nous.

CATHERINE, lui tendant la main.

Qui n'est pas pour nous est contre nous.

GUISE, il lui baise la main, puis se tourne vers le roi.

Votre Majesté n'a pas d'autres ordres à me donner ?

CHARLES, sortant de sa stupeur.

Moi !... moi !... je vous jure, mon cher duc, que je suis pour vous.

GUISE.

Je le crois, sire. — Messieurs, voici une belle nuit... il y a neuf ans que je l'attendais. — Venez-vous, monsieur de Nevers?

Ils sortent.

RETZ.

Que je vous reconduise !

Il les suit.

TAVANES.

Eh ! sire, réconfortez-vous un peu : ne laissez pas à d'autres tout l'honneur... Eh Dieu ! c'est besogne de roi que ceci, et je ne veux pas d'autre chef que vous.

CHARLES.

Monsieur de Tavanes, je vous remercie.

CATHERINE.

N'y a-t-il plus rien à ordonner, Tavanes ?

TAVANES.

Mais non. — Reposez-vous, je vais faire ma ronde ; car nous avons garnison au Louvre, comme en une place forte. Viendrez-vous, Monseigneur ?

LE DUC D'ANJOU.

Je vous rejoins dans peu.

Charles s'approche de sa mère et s'appuie sur elle.

CATHERINE, troublée.

Maréchal !... vous nous quittez ?...

TAVANES.

Eh quoi donc ?... Mais, Madame, qu'avez-vous ?... Et vous, sire ?... Allons, mordieu ! du cœur ; songez que demain vous vous réveillerez vraiment roi.

CATHERINE.

C'est bien le moins.

TAVANES.

Venez, monsieur de Nevers ; vous choisirez les hommes de votre détachement.

Ils sortent. — Le roi s'assied et paraît abattu ;

SCENE XII.

CHARLES, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU. LE COMTE DE RETZ.

CATHERINE.

Mon fils, remettez-vous... Vous m'effrayez beaucoup.

LE DUC D'ANJOU.

Il faut prendre un peu sur soi.

CATHERINE.

Mon cher Gondi, venez à notre aide.

RETZ.

Qu'est-ce encore ?

CHARLES.

Damnation de mon âme! j'aimerais mieux être mort.

CATHERINE.

Mon fils !...

CHARLES.

Oui, j'aimerais mieux être mort... Suis-je donc vivant?... Je n'y vois plus, ma tête se trouble... Je crois que je suis malade.

CATHERINE.

Au nom du ciel, remets-toi, enfant... Vois donc, moi, qui ne suis qu'une femme...

CHARLES.

Êtes-vous donc si tranquille? Vous êtes pâle comme la mort.

CATHERINE, troublée.

Moi... non,... je te jure.

LE DUC D'ANJOU.

Mais, ma mère, aussi, pourquoi êtes-vous comme cela?

RETZ.

Calmez-vous. La nuit n'est point avancée ; si vous vous retiriez chacun dans votre appartement? Une ou deux heures de sommeil vous remettraient.

CATHERINE.

Il a raison... Charles, ne trouvez-vous pas?

CHARLES.

Je ne sais... Ma mère, vous me quittez!

CATHERINE.

Pour vous laisser dormir... Que je suis lasse ! (Au duc d'Anjou.) Mon fils, prends ce flambeau.

CHARLES, se levant.

Songez-vous à me laisser seul ? seul avec l'enfer ! Y songez-vous ?...

RETZ.

Je veillerai près de vous, sire.

CATHERINE.

Je te le recommande, Albert. (Au duc d'Anjou.) Viens, Henri.

CHARLES, étendant les bras vers elle.

Ma mère, ma mère !...

CATHERINE, en s'en allant.

Quoi, mon fils ?...

CHARLES.

Priez un peu pour moi. (Elle sort.) Gondi, avance un fauteuil.

Il s'assied.

SCÈNE XIII.

CHARLES IX, LE COMTE DE RETZ.

RETZ.

Si vous passiez dans votre chambre ? Le lit vous reposerait mieux...

CHARLES.

Tu as raison... Tiens, détache-moi ma ceinture.

RETZ, commençant à le déshabiller.

Je vais appeler un valet de chambre.

CHARLES.

Non... je ne veux pas qu'ils me voient ainsi... Toi seul...

RETZ.

Eh bien! venez, sire.

CHARLES.

Dormirai-je? peux-tu me répondre que je dormirai?... Ah!... (Silence.) — Mais dis-moi, Albert, là, en ton âme et conscience, crois-tu que cela réussisse?

RETZ.

J'en jurerais, sire. Vous avez entendu monsieur de Guise?

CHARLES.

Hélas! oui.

RETZ.

Ce n'est qu'une mauvaise nuit à passer; demain vous n'y penserez plus.

CHARLES.

Tu crois? Ah! dès à présent, je voudrais n'y plus penser! — Mais j'entends du bruit?

RETZ.

Non, sire.

CHARLES.

Qu'est-ce donc que ce murmure lointain, confus, sourd?... Est-ce ma tête qui bourdonne ainsi?

RETZ.

Le bruit de la nuit, dans une grande ville; pensez que la moitié de Paris est sur pied.

CHARLES.

Et si quelque imprudence allait tout révéler, tout perdre?...

RETZ.

Espérons, sire...

CHARLES.

Vois-tu, s'il en réchappait un seul, je dis un seul, je ne m'en consolerais de ma vie. Il serait toujours là, devant mes yeux, à mes oreilles, pour me demander vengeance, pour me crier : *Caïn, Caïn...*

RETZ.

Sire!...

CHARLES.

Mort et damnation ! si le coup allait manquer!... malheur aux maladroits! Tu m'entends, Gondi, je les veux tous, tous depuis l'amiral jusques... l'amiral pourtant... Oui, lui comme les autres... Gondi, combien crois-tu qu'il y ait de calvinistes dans Paris ?

RETZ.

Mais douze à quinze mille, plus ou moins.

CHARLES.

Autant !...

RETZ.

Quand quelques misérables seraient épargnés...

CHARLES.

Personne ! Il y va du repos de ma vie et de ma conscience... Personne, pas même... Oh! mon Dieu! que dis-je ? Gondi, courez, appelez quelqu'un... je veux...

RETZ.

Quoi donc, sire ?

CHARLES.

Qu'on cherche partout Ambroise Paré... Je lui ai

promis... je veux qu'on le sauve à tout prix... Qu'on me l'amène sur-le-champ.

RETZ.

C'est difficile; il doit passer la nuit près de l'amiral.

CHARLES.

Eh bien, allez, recommandez-le aux meurtriers de l'amiral... Mon pauvre Ambroise! Sais-tu, Gondi, que je ne me croirais plus en sûreté, si je perdais un si habile homme.

RETZ.

Alors.... Il va pour sortir.

CHARLES.

Courez! lui et pas un autre avec... Mais si!... j'oubliais encore celle-là!... ma pauvre nourrice, cette bonne femme!... Cherchez-la d'abord; vous m'en répondez sur vos yeux. Ma pauvre nourrice, ma vraie mère!... sa mort me gâterait tout ceci.

RETZ.

J'y cours...

CHARLES, le retenant.

Me laisseriez-vous seul?... Cela serait indigne.

RETZ.

Mais, sire, votre nourrice...

CHARLES.

C'est vrai... Au moins qu'on ne commence rien sans moi, sans mon signal... Je ne sais plus que résoudre... Retz, appelez ma mère; pourquoi m'a-t-elle quitté?

Retz entr'ouvre la porte et donne un ordre.

CHARLES.

En un pareil moment, nous séparer!... et pour aller dormir!... C'est qu'elle en est capable... Dormir cette nuit!... qu'elle est heureuse!... Gondi, reviens donc.

RETZ.

Je suis là, sire; mais, pour Dieu, possédez-vous mieux; que diraient vos serviteurs?...

CHARLES.

Je voudrais les y voir... Ah! Gondi, vous ne savez pas ce que je souffre.

SCÈNE XIV.

CHARLES IX, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU.

CATHERINE, *fort défaite.*

Vous nous demandez, mon fils? Qu'est-ce donc?

CHARLES.

Ne le savez-vous pas?... N'avons-nous rien à nous dire?...

CATHERINE.

Avez-vous un peu dormi?

CHARLES.

Dormi!...J'ai la fièvre... tenez! *Il lui prend la main.*

RETZ.

Maintenant, sire, je vais où vous m'avez dit.

CHARLES.

Où donc?... Oui, oui, allez vite, et ramenez-les-moi...

Retz sort. Ils restent tous les trois seuls et se regardent sans parler.

CATHERINE, au duc d'Anjou.

Allumez donc ces flambeaux ! on n'y voit pas.

Le duc essaye d'allumer plusieurs flambeaux.

LE DUC D'ANJOU.

Je ne sais... je ne peux pas.

CATHERINE.

La main te tremble, Henri.

LE DUC D'ANJOU.

Non... mais... je... il fait froid dans cette chambre.

CHARLES.

Oui, c'est vrai... j'ai par tout le corps un frisson.

CATHERINE.

Ne dites donc point cela, mon fils. Parlez d'autre chose...

Elle veut lui prendre la main.

CHARLES.

Ma mère, comme vous tremblez !

CATHERINE, troublée.

Moi !...

CHARLES.

Regarde, Henri...

LE DUC D'ANJOU.

On tremblerait à moins... Miséricorde !

CATHERINE.

Soyez donc raisonnables, mes chers enfants !

Silence. — Un coup de cloche.

CHARLES, effrayé.

Le tocsin !

LE DUC D'ANJOU, de même.

Le tocsin !

CATHERINE.

Le tocsin ?... Non, c'est l'horloge.

LE DUC D'ANJOU.

Plaise à Dieu !...

CATHERINE.

Oui, oui, comptez... (Elle compte). Onze heures, minuit !...

LE DUC D'ANJOU.

Est-ce que c'est l'heure ?...

CHARLES.

Pas encore, pas encore !

CATHERINE.

Oh non, pas encore...

CHARLES.

J'ai bien froid.

CATHERINE.

C'est la nuit.

LE DUC D'ANJOU.

Si nous demandions du feu ?..

CHARLES.

Quelle veille ! quelle longue veille !

LE DUC D'ANJOU.

Certes !...

CHARLES.

Quelle heure peut-il bien être maintenant ?

LE DUC D'ANJOU.

Je ne sais plus.

CATHERINE.

Qu'importe l'heure? elle ne viendra pas sans nous.

LE DUC D'ANJOU.

Oui, mais c'est quand elle viendra !...

CHARLES.

Ma mère...

CATHERINE.

Mon enfant...

CHARLES.

Y avez-vous bien pensé ?...

CATHERINE.

A quoi ?

CHARLES.

A... cela...

CATHERINE.

Moi !... mais... voyez... cela vous regarde.

CHARLES.

Moi !... Dieu m'en préserve ! c'est vous et lui...

LE DUC D'ANJOU.

Moi !... nullement.

CHARLES.

Mais qui donc ?...

CATHERINE.

Vous disiez?...

CHARLES.

Je ne sais.

CATHERINE.

Après tout, mon fils, il n'y a rien de fait. Tout dépend de vous, et vous pouvez encore...

LE DUC D'ANJOU.

Oh ! oui, mon frère, vous pouvez ..

CHARLES.

En vérité ?... Alors, ma mère, est-ce que vous ne trouvez pas ?...

CATHERINE.

Assurément, mon fils.

CHARLES.

Car c'est une terrible chose.

LE DUC D'ANJOU.

Les cheveux en dressent à la tête.

CHARLES.

Là, dans une nuit, vingt mille Français !

LE DUC D'ANJOU.

Sans avertissement ni confession !

CATHERINE.

Et puis les suites, les suites auxquelles on ne pense jamais !...

LE DUC D'ANJOU.

Oui, comment ne songe-t-on pas à cela ?

CHARLES.

Vous avez raison, ma mère... il faut tout arrêter. — Dites-le...

CATHERINE.

C'est à vous, sire.

CHARLES.

Eh bien, Henri, tu vas y aller...

LE DUC D'ANJOU.

Ils n'obéiront qu'à vous.

CHARLES.

Moi !... mais ce n'est pas moi qui ai voulu...

LE DUC D'ANJOU.

Pardon !...

CATHERINE.

Jamais sans vous on n'eût osé !

CHARLES.

Enfin... je ne veux plus... Ma mère, mon frère, entendez-vous ! je ne veux plus. — Mort et damnation ! je ne veux plus.

On entend un coup de pistolet.

TOUS, poussant un cri d'effroi.

Ah !

Silence. — Charles tombe dans un fauteuil.

CATHERINE.

Qu'est-ce donc ?...

LE DUC D'ANJOU.

Vous avez entendu aussi ?...

CATHERINE.

Je crois que non... ce n'est rien. — Ouvre la fenêtre, Henri, et vois...

LE DUC D'ANJOU, sans bouger.

Oui, ma mère.

CATHERINE.

Va donc...

Elle s'avance elle-même.

CHARLES, toujours assis.

Eh bien ?

Catherine, aidée du duc d'Anjou, a ouvert la fenêtre.

CATHERINE.

Rien qu'un bruit vague et confus.

CHARLES.

Rien encore ! — Appelle, Henri, appelle fort... Je veux, je veux...

Tavanes et Retz entrent subitement.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL DE TAVANES, LE COMTE DE RETZ.

TAVANES.

C'est bien le signal, sire ?

CATHERINE.

Quoi, quoi donc ?

RETZ.

Ce coup de feu !

CATHERINE.

Nous n'avons rien entendu.

CHARLES.

Non, rien... Gardez-vous bien de croire que ce soit le signal.

LE DUC D'ANJOU.

Non, je vous jure, Tavanes...

TAVANES.

Ma foi, que ne parliez-vous ? Nous l'avons pris ainsi là-bas : à cette heure on ouvre les portes.

CHARLES.

Gardez-vous-en bien, Tavanes. — Va, Gondi, qu'on

attende mon ordre, qu'on ne fasse rien sans mon ordre !

RETZ, regardant Catherine.

Madame !

CATHERINE.

Faites ce que vous dit le roi, Gondi.

RETZ, en sortant.

Voici du neuf.

Il sort.

TAVANES.

Je demeure confondu, sire, et vous, madame, vous jouez-vous de tant de braves gens qui se sont avancés pour vous ?

LE DUC D'ANJOU.

Maréchal, on a réfléchi...

CATHERINE.

Oui... peut-être cela vaudra mieux.

CHARLES.

Tête-Dieu ! ne suis-je pas le maître ?...

TAVANES.

De manquer à votre parole ? Non, sire ! il y va de l'honneur ici.

CHARLES.

Damnation ! à qui parlez-vous, maréchal ?

TAVANES.

Au roi très-chrétien, sire, à un prince pour qui je verserais tout mon sang, mais de qui je ne souffrirai pas qu'il me trahisse, après m'avoir commis...

CATHERINE.

Calmez-vous : rien n'est encore décidé...

RETZ, rentrant précipitamment.

Il est trop tard, madame : je viens de voir Saint-Paul. Il quittait le duc de Guise qui, en se mettant en marche, l'avait envoyé me dire que l'amiral doit être accommodé à l'heure qu'il est.

TAVANES.

Dieu veuille avoir son âme !

CHARLES.

Ah ! mon Dieu !...

Il retombe dans son fauteuil.

LE DUC D'ANJOU, troublé.

Eh bien, ma mère ?

CATHERINE, levant les épaules.

Que voulez-vous, mon fils ?

RETZ.

Dans quelques secondes la partie sera engagée.

CHARLES.

Ah ! mon Dieu !

TAVANES.

C'est assez d'amusement. N'ordonnez-vous pas de sonner le tocsin, madame ?

RETZ, bas au maréchal.

L'ordre est donné, soyez tranquille ! (Haut.) Votre Majesté le commande-t-elle ?

CATHERINE.

Faites ce qu'il y a à faire.

TAVANES.

A la bonne heure ! Et la dague au poing !

LE DUC D'ANJOU, regardant à la fenêtre.

Quel bruit !

TAVANES, s'en approchant.

Voyons... des cris... bien éloignés...

Bruit lointain. — Une faible lueur.

LE DUC D'ANJOU.

Des hommes avec des flambeaux!

CATHERINE.

Jésus-Maria !

CHARLES.

Quoi déjà ?...

TAVANES.

Avant le tocsin! c'est donc le duc de Guise. (Regardant par la fenêtre.) Ah! voilà nos archers qui débouchent... (Criant.) Courage, enfants... rompez par détachement... là! — Maintenant, saignez, saignez: la saignée est bonne en toute saison. — Attendez, je descends. — Adieu, sire, vous serez dans deux heures le plus grand roi de la chrétienté.

Il sort.

SCENE XVI.

CHARLES IX, CATHERINE, LE DUC D'ANJOU.

CATHERINE.

Au demeurant, les huguenots nous y ont obligés; on rejettera tout sur eux.

LE DUC D'ANJOU, à la fenêtre.

Voilà le tocsin !

Tocsin, bruit violent au dehors. — Une lumière vive et subite éclaire le ciel et se répand dans l'appartement.

LE DUC D'ANJOU.

On allume toutes les fenêtres... Voyez, voyez, ma mère !...

CATHERINE.

N'est-ce pas trop de bruit et trop de lumière ? On n'en surprendra pas un.

CHARLES, se levant.

Damnation ! qu'on y prenne garde. — (Il va à la fenêtre.) Que je voie aussi ! moi. (Il regarde.) Ah ! que c'est beau !

LE DUC D'ANJOU.

Qui sont ceux-ci avec des pertuisanes et des torches ?

CHARLES.

Des Suisses, je pense...

LE DUC D'ANJOU.

Non, des garde-françaises. Où vont-ils ?

CHARLES.

A cette maison sans lumière... repaire de huguenots, sur mon âme ! Les voilà qui rompent la porte à coups de hache... Ferme, hardi... elle tient bon... Ah ! enfin !

LE DUC D'ANJOU.

Les voilà entrés !

CHARLES.

Et ce groupe d'hommes avec des plumes au chapeau ?...

CATHERINE.

Où donc, où donc ?

CHARLES, lui montrant avec la main.

Là... voyez... Eh ! c'est le duc de Guise.

LE DUC D'ANJOU.

Oui, et le chevalier d'Angoulême... et d'Aumale.

CHARLES.

Nevers, Montpensier... tous les amis.

CATHERINE.

Et tout ce peuple qui les suit. Que traîne-t-il donc là ?...

LE DUC D'ANJOU.

Dieu me pardonne! je crois que c'est le corps de l'amiral.

CHARLES.

Est-ce lui?... je ne puis voir... ils s'éloignent... Je voudrais pourtant voir... Holà! eh! Guise, Guise!... Il n'entend pas.

CATHERINE.

Au moins, le plus fort est fait: c'est toujours cela.

CHARLES.

Appelle quelqu'un, Henri! que je leur envoie dire...

Le duc d'Anjou va ouvrir la porte ; Retz entre suivi de plusieurs officiers et gens d'armes.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE COMTE DE RETZ, PLUSIEURS GENTILSHOMMES.

CHARLES.

Venez, vous autres : c'est de ces fenêtres qu'on voit le mieux.

LE DUC D'ANJOU.

Où vont-ils donc, ceux-ci, avec leurs crocs?

CHARLES.

Ils se trompent... Pas de ce côté, mordieu! pas de ce côté... A gauche... Criez-leur donc, Henri!

LE DUC D'ANJOU, criant.

A gauche!...

CHARLES.

Ah! voilà des femmes qu'on emporte... Que de lu-

mière !... Regardez donc, ma mère, le ruisseau est tout rouge !

CATHERINE, *se détournant.*

Voilà bien du sang... cela fait peur.

CHARLES, *la retenant.*

Restez donc, vive-Dieu ! c'est superbe à voir.

LE DUC D'ANJOU.

Et le tocsin va toujours... Ce sont les matines de Paris.

CHARLES.

Je n'y tiens plus... il faut que je descende.

CATHERINE.

Non, mon enfant, ce serait mal sûr.

RETZ.

Oui, demeurez encore, sire...

LE DUC D'ANJOU.

Au fait, d'ici l'on voit mieux.

CHARLES.

Tiens !... en voilà qui s'enfuient !... Les lâches !... Et personne pour courir après !

LE DUC D'ANJOU.

Ils vont à la rivière.

CHARLES.

Puissent-ils s'y noyer !

RETZ.

Plusieurs se jettent à la nage.

LE DUC D'ANJOU.

Ceux-ci ont trouvé un bateau...

RETZ.

Ils s'embarquent ..

CHARLES.

Et personne pour les retenir ! — Ah ! d'ici on les arquebuserait comme des canards sauvages.

LE DUC D'ANJOU.

C'est loin.

CHARLES.

Loin ! laisse donc. — Retz, mon arquebuse à giboyer.... Vite... une arquebuse, la première venue.

Il tend la main.

CATHERINE, s'avançant pour le retenir.

Mon fils !...

Retz prend l'arquebuse d'un des hommes d'armes et la remet au roi.

CHARLES.

Laissez, laissez, ma mère. — Donne ! — Je parie pour deux sur trois ! — Donne la mèche ! — Regarde, Henri !

Il ajuste — le coup part.

TOUS LES HOMMES.

Vive le roi !

FIN.